les preds sur terre en afrique



charles

J'ai le sentiment qu'avec Charles nous nous sommes assez vite rencontrés.

Cette posture hors des sentiers battus, dans la rue même de cités banlieue en pied d'immeuble, cet accueil indicible des enfants ajoutés à l'évidence de la rencontre avec un artiste, l'ont visiblement agréé pour ne pas dire ont passablement excité son inventivité.

Peut-être sa formation d'architecte l'a-t-elle en outre rattrapé : le « génie du lieu », ces cours en déshérence surplombées par d'imposantes barres, ne lui a pas échappé.

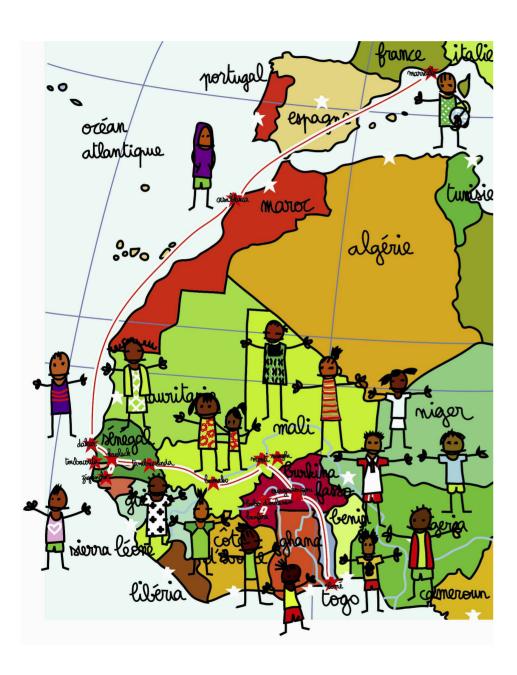
Mais aussi et surtout, le génie des enfants dès lors que le chemin de la peinture leur est ouvert, papier et pinceau disponibles sur le sol, l'a-t-il directement convoqué au bonheur partagé du maniement des couleurs.

Pas étonnant donc que Charles ai fait siennes les intuitions qu'Arts et Développement a lui-même hérité d'ATD Quart Monde : aller à la rencontre des populations en difficulté pour les rejoindre sur l'essentiel. Une mère de famille ne disait-elle pas récemment : « vous faîtes exister nos enfants ».

Bonne route Charles, à ta façon, tu portes dans d'autres horizons le souffle qui nous anime.

Loïc Chevrant-Breton. Président d'Arts et Développement, le 29 octobre 2010

"La culture, c'est ce qui répond à l'homme, quand il se demande ce qu'il fait sur la terre." André Malraux



les preds sur terre en afrique

> sénégal page 11 dakar toubacouta kaolack ziguinchor dakar tambacounda > mali page 101 bamako mopti sangha > burking fasso page 153 ouagadougou bobo dioulasso banfora > togo page 195 lomé

4

toubacouta - kaolack, mars 2010



je me suis posé à marseille pendant dix ans, où j'ai eu la joie de travailler dans les quartiers nord pour "la peinture", comme l'appellent les enfants ; un atelier en libre accès, mis à leur disposition en extérieur dans plusieurs quartiers, tous les mercredis par l'association arts & développement ;

j'y ai travaillé pendant cinq années : à la castellane, à la bricarde et enfin à la maison pour tous de kalisté-la granière, en tant qu'artiste intervenant ;

j'ai aussi testé "la peinture" dans des structures hospitalières psychiatriques, dans des festivals estivaux ou en animation de centre commercial:

je suis fasciné, par le succès chaque fois renouvelé de la pratique ; il tient aussi à sa facilité de mise en oeuvre, où que ce soit, quels que soient le nombre et l'âge du public ;

l'enfant peint comme il respire ; lorsqu'il peint, il est apaisé ; une séance avec 40 enfants est un bonheur de calme et de respect ;

au-delà de cette démarche, ce qui se déroule sous mes yeux est saisissant; l'ambiance bon enfant contamine tout curieux qui s'en approche; par mimétisme, curiosité ou envie; de spectateur l'on devient souvent acteur, en peignant, ou simplement en s'arrêtant pour regarder;

les gens s'approchent, le dialogue s'installe, chacun contribue ainsi à créer ce moment particulier de fraternité;

il m'a toujours semblé évident que cette action sociale, artistique et citoyenne a sa place partout, au plus près des enfants ;

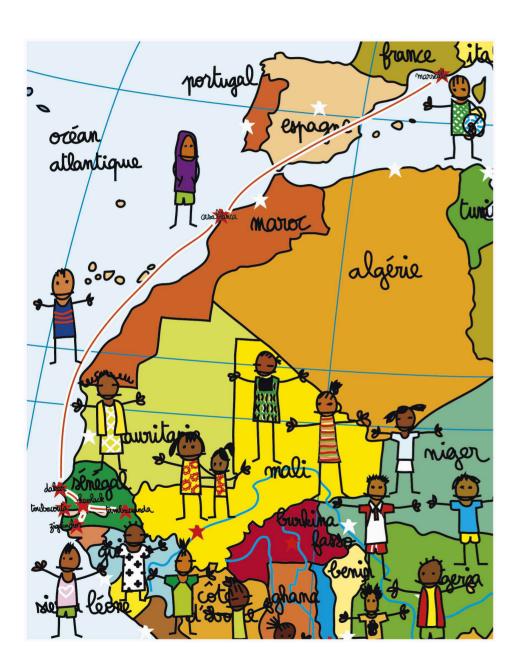
je m'emploie à la développer, la partager et l'expérimenter dans diverses situations :

c'est ainsi qu'en 2010, je suis parti six mois en afrique de l'ouest à la rencontre d'autres cultures pour proposer "la peinture" auprès d'enfants en grande demande, qui n'ont pour la plupart jamais tenu un pinceau de leur vie ;

de retour du premier voyage de six mois, j'ai vu, là-bas comme ici, "la peinture" se dérouler de la même manière, en la proposant dans des écoles, des centres sociaux, ou dans la rue;

je souhaite continuer cette expérience sur plusieurs années, faire découvrir "la peinture" à plus d'enfants

et contribuer ainsi à enrichir la pratique et le fond documentaire entrepris il y a vingt ans à marseille par l'association arts & développement



Hnegal



dakar

samedi 30 janvier 2010

Le départ

Terminal 2 marseille provence 17 heures 52, dehors il fait 5 degrés;

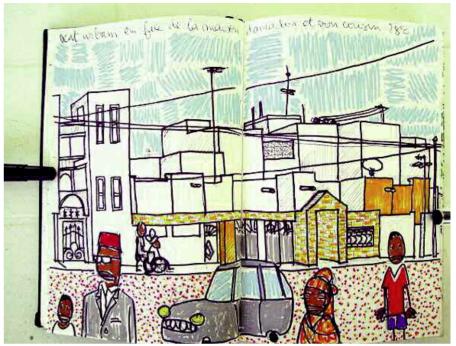
j'adore le ciel de l'aéroport de marseille, bleu comme le ciel enregistrement pour janette, tamanrasset

un groupe de sénégalais est déjà là, ils sont plein, on les remarque tout de suite en entrant ; ils forment un groupe compact en rond, au milieu des flux de voyageurs passant, poussant leurs chariots ; on dirait qu'ils sont sur une île ; deux très iolies hôtesses de l'air, sûrement marocaines

dans quelques heures casa, pour deux heures, puis dakar ; l'afrique pendant six mois ; il fait 2 degrés le 30 janvier 2010, salle d'embarquement

un salon internet design, sympa, des ordis, personne, 2 euros le quart d'heure; embarquement rapide, décollage dans la foulée; on longe le golfe du lion, puis l'espagne par la côte orientale, sous nos pieds barcelone, direction casablanca

21 heures le repas, une mauvaise ratatouille, du boeuf-riz-haricot vert sans autre goût que la sauce piquante, c'est parfaitement dégeulasse, j'adore ; le vin n'est pas pire, c'est un guerrouane mis en bouteille au maroc deux heures à casa dans l'aéroport, un café, de l'eau minérale, réembarquement pour dakar, en 767.300, nouveau plateau repas, nouveau guerrouane et



devant la maison à scat urbam

dodo; arrivée dakar 2 heures 50, 21 degrés, il fait chaud;

je traverse la masse compacte de taxis, de changeurs de francs cfa et vais m'installer loin de la cohue, assis sur un muret

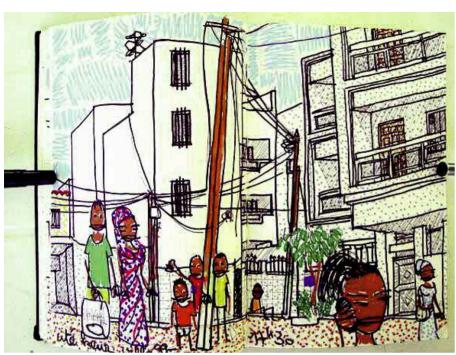
je rencontre youssouf, l'un des marchands de francs cfa, il a emprunté la machine à calculer de djibril : deux grands ados sympas qui travaillent avec les touristes ; on passe 4 heures assis avec les chats qui mangent les restes du snack, les cafards qui galopent et finissent ce qui traîne ; à chaque avion qui arrive youssouf repart travailler, djibril reste avec moi ; le temps passe vite en discutant et puis il y a de l'animation, le snack, un taxiphone rempli de gens qui ne téléphonent pas mais qui discutent et une boutique tenue par un vieux monsieur où l'on trouve à peu près tout ce qui se vend

deux soeurs dehors font du café ; le personnel de l'aéroport vient y prendre sa pause, les vigiles, la police, l'armée, viennent manger des omelettes

djibril s'endort mais ne veut pas me laisser seul, il y a les brigands sur la route la nuit, il vaut mieux attendre le jour ; deux heures s'écoulent doucement avant qu'il ne se lève, j'hume l'afrique, dans le calme, la moiteur, il fait bon, on semble pouvoir attraper les étoiles, le ciel, d'une clarté époustouflante

ça y est il fait jour, nous partons de l'aéroport avec djibrill, une voiture, une camionnette, puis un taxi, 700 francs cfa; soit 7 francs, un euro zéro six; il tient à m'amener jusqu'à liberté 5





la maison à scat urbam

invité chez les parents d'ousmane depuis marseille, je ne connais pas du tout mes hôtes ; à la gare des bus de liberté 5 le frère d'ousmane et son cousin aly viennent me chercher, eux m'ont très vite repéré

dimanche 31 janvier

arrivée dans la famille ba

le père de ousmane m'accueille chez lui, café, pain, margarine, c'est parfait, j'en avais besoin ; la maison est grande, propre et belle, plusieurs bâtiments, des pièces partout ; la mère d'ousmane vient me saluer et me souhaiter la bienvenue au sénégal

un peu assommé, au fond du canapé, je bois mon café, chacun vaque à ses occupations, j'en profite pour aller fumer une clope sur la terrasse, on ne fume pas dans la maison; de la terrasse je vois les toits de dakar, une bestiole au loin sur un toit, des femmes qui étendent le linge;

là, je commence à réaliser que je suis arrivé, il est 9 heures, le 31 janvier 2010, et le soleil cogne fort

au loin la ville gronde, les oiseaux et les moutons aussi

je suis en afrique, enveloppé par la douceur de son climat et de ses odeurs ; le voyage commence ; le temps de finir le café, amadou et ali m'amènent dans un autre appart, à côté dans un autre quartier, à scat urbam



la fabrique de parpaing, ils sont fabriqués sur place au fur et à mesure

la maison à scat urbam

au troisième étage d'un petit immeuble, sur le toit, vue sur mer au loin ;

il y a une chèvre sur le toit d'en face, des femmes s'activent, elles étendent du linge et préparent à manger ; dans la rue des chevaux, des moutons, une poule, un chien, des chats, des voitures hors d'âge et hors d'état, des bus pareils, énormément de taxis, des gensse assis à l'ombre (en africain comme en anglais on prononce toute les lettres), sous les arbres, des enfants partout de tous âges

mes souvenirs remontent à il y a 23 ans, j'étais là, tout a changé

aujourd'hui lundi 1 er février 2010, mais c'est pas sûr, il parait que l'on s'est trompé sur la date de naissance de jésus ; quoiqu'il en soit, il fait chaud ; assis en short, torse nu, au soleil, je bois mon troisième nescafé, accueilli comme un prince par la famille, je m'acclimate à scat urbam, en bas, la ville se réveille doucement ; à côté des maçons maçonnent, des commerçants commercent, des passants passent, les oiseaux chantent et font ce qu'ils ont à faire, en fait de chèvre, c'est un mouton, sur le toit d'en face, il dort encore

depuis que je suis arrivé, je vois des chèvres partout ; allassane le père d'ousmane m'explique que ce sont des moutons sahéliens à poil court, contrairement aux nôtres qui ont les poils longs, sans doute à cause du climat

après le quatrième nescafé, fabriqué sous licence nestlé à veuvey, et la deuxième





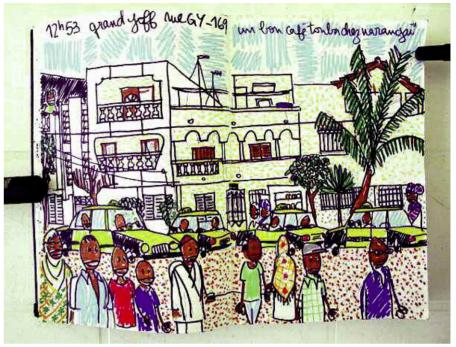
une marchande de fruits

marlboro fabriquée sous licence philip morris à neuchatel, je teste, et ce pour la première fois de ma vie, le jet d'eau hygiénique, ça surprend 10 heures, il est temps que je plonge dans la ville, je ne suis pas là seulement pour prendre des couleurs et engraisser les sociétés helvètes ; je dois faire du change, acheter une puce orange pour communiquer avec le monde, ouvrir mes yeux et mes oreilles, l'aventure commence

mercredi 3 février

troisième jour à dakar

la journée, les rues regorgent de monde, de voitures, de scooters et autres mobs; des charrettes tirées par des chevaux transportent à peu près tout ce qui peut être transporté, ce qui ne tient pas sur une charrette est véhiculé par d'énormes berliet hors d'âges; les rues sont sursaturées, mais la circulation est fluide; il y a pratiquement plus de taxis que de voitures particulières; chaque croisement est le théâtre d'une dense activité; marchands de à peu près tout et n'importe quoi, cartes de téléphone, nescafé, café touba, cacahuètes, parpaings, menuiserie, ferraille en première ligne, au bord de la rue; derrière, au rez-de-chaussée des immeubles, des commerces plus classiques, énormément de petites épiceries, marchands de meubles, garagistes, fast-food, cyber, magasins



le quartier, les taxis

de vêtements, coiffeurs, société générale de banques sénégalaises et stations service total ; le tout envahi par une foule dense et bigarrée

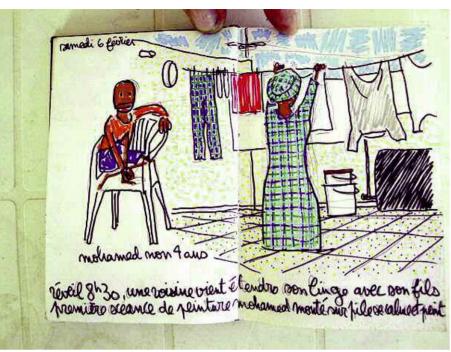
ieudi 4 février

la famille d'ousmane

recommandé d'ousmane, le fils cadet, étudiant à marseille, je suis accueilli à bras ouverts, aucun membre de la famille ne me connaissait avant mon arrivée; l'hospitalité, la gentillesse et la simplicité de ces gens m'épatent; depuis cinq jours, je suis dans un appart pour moi tout seul, "pour ton intimité" me glisse amadou, le fils aîné; chargé entre autre de m'amener deux fois par jour des tombereaux de nourriture, des plats locaux excellents, j'ai l'impression d'être une oie du périgord gavée, je mange les plats de la mère, de la cousine, de la bonne, tous aussi succulents les uns que les autres;

je passe dans la journée à la maison, dans un autre quartier, les enfants jouent dans la cour, les femmes font la vaisselle, allassane m'accueille avec sa générosité habituelle, je passe un moment dans le salon avec sa deuxième femme, nous parlons visa, elle a eu les pires difficultés à l'obtenir l'an dernier lors d'un contrôle d'identité en france, elle a même été insultée, elle n'a pas compris ce qui lui arrivait, ça l'a profondément touchée, particulièrement venant d'une france qu'elle imaginait autrement





la terrasse le matin, mohamed et sa mère

pendant ce temps, la petite indou crapahute sur les canapés et me tourne autour, très intéressée par quelqu'un qui vient du pays où se trouve son grand frère chéri, elle aussi veut boire du coca ; elle me raconte sa vie, son école, ses amis, elle est loquace et pas farouche

samedi 6 février

la terrasse de bon matin

samedi 6 février 8 heures , il ne fait que 35° et pas un souffle d'air sur la terrasse je bois mon quatrième nescafé, je rencontre l'une de mes voisines, elle vient étendre son linge avec son fils de 4 ans, mohamed ;

il est "monté sur piles", il galope partout, grimpe sur les chaises, veut voir le paysage par dessus la balustrade de la terrasse, il n'écoute absolument rien de ce que lui dit sa mère, excité aussi par ma présence

il finit par s'asseoir, je le dessine, ça lui plaît, c'est un sacré coquin ; puis il recommence à courir partout, sa mère, ne sait plus quoi faire ; elle m'explique qu'à l'école il ne veut rien faire comme les autres, ils lui ont conseillé de l'amener chez un psy ; il me vient alors une idée : je sors le matériel de peinture, pinceaux, couleurs, feuilles, bol d'eau, il s'en empare sans complexes, peint des ronds, des traits, et se calme

sa mère peut finir d'étendre son linge tranquillement; quand cela est fait, elle



les abattoirs de dakar

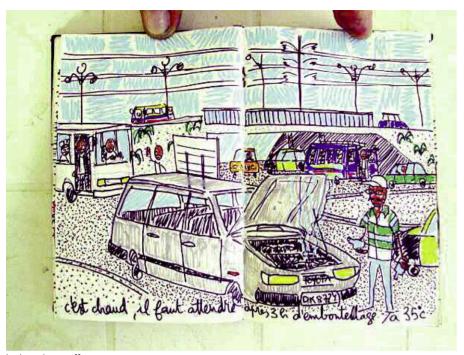
vient le voir, ça le perturbe, elle veut bien faire, mais elle est trop directive, elle tient à ce qu'il fasse quelque chose de beau et surtout que ça ressemble à quelque chose ; j'ai beau tenter de lui expliquer, c'est une mère, elle s'empare du pinceau et lui fait un soleil en lui disant : "dessine un soleil", c'est foutu ; mohamed s'énerve, c'est le drame, c'est ma faute, j'aurais dû être plus clair avec elle et prévoir cette réaction naturelle et surtout éviter de faire peindre un enfant avec ses parents autour

je lui donne sa peinture et lui dit qu'il peut la garder, il est content, il veut en faire une autre, mais sa maman n'a pas le temps, ils doivent descendre

les abattoirs

samedi 10 heures, ousmane gueye vient me chercher en voiture, nous passons chez alassane saluer la famille, puis nous partons sur la route de pikine; arrêt aux abattoirs à yarakh, petit en-cas, foie et viande de boeuf aux oignons, le tout grillé minute, devant nous et les mouches, excellent de bon matin; il y a un monde incroyable, c'est une fourmillère, des gensses qui travaillent, d'autres qui parlent, d'autres qui mangent, d'autres... je ne sais pas; des animaux attendent leur heure, des quartiers de viandes de toutes sortes et de toutes tailles passent, portés à dos d'homme, et les mouches, les millions de mouches sont à la fête





la toyota souffre

on avale notre assiette vite fait, ousmane est un homme pressé

retour dans la voiture, nous traversons pikine, immense et surpeuplée, des gensses partout, des vêtements de toutes les couleurs, des camions dans des états impensables, colorés de manière incroyable, la plupart roulent, certains sont en panne, parfois en plein milieu d'un carrefour et tout le monde en fait le tour consciencieusement ; les klaxons ponctuent des bouchons incompréhensibles, ici trois voitures peuvent créer un engorgement

sur la route des nids d'autruches, la voiture souffre et gémit à chaque soubresaut, la boite à vitesse fait mal à entendre, chaque arrêt semble lui être fatal, les deux premières vitesses ont du mal à passer; ousmane ne se démonte pas et démarre en troisième; nous faisons le tour de pikine pour aller chercher du matériel dans une couveuse de poussins, le bruit de milliers de poussins piaillant ensemble est dément; il commence à faire très chaud, il est midi

lundi 8 février

atelier avec les enfants dans la famille

16 heures dimanche, premier atelier en afrique, au sénégal, avec les enfants de mes hôtes; dans un des nombreux salons de la maison, j'installe le matériel, boîtes de gouaches, pinceaux, feuilles et je leur explique les bases: mouiller son pinceau, tourner dans la pastille de couleur de son choix et peindre sur la



première séance de peinture avec les enfants en afrique, dans la famille

feuille, c'est simple, et puis recommencer pour changer de couleur, ils m'écoutent, sages comme des images

les parents ne sont pas loin, ils surveillent avec bienveillance leur progéniture, la séance peut commencer ; après quelques hésitations, ils se lancent ; comme d'habitude, le silence et la concentration s'installent, chacun est penché sur sa feuille, on n'entend plus un bruit, séance de 2 heures, les plus grands s'occupent des plus petits pour changer de couleur ou de feuille ; les parents se sont éloignés, ce qui n'est pas plus mal pour la pratique, les enfants peignent alors pour eux et pas pour plaire à papa ou maman

je n'étais pas vraiment inquiet, mais en les voyant je suis rassuré, tout se passe bien, les enfants peignent ; une fois finies, j'étale les peintures autour d'eux dans le salon, de manière à ce que tout le monde puisse les voir ; ils font 7 à 8 peintures chacun ; les comparent, se chambrent l'un l'autre, ça rigole, comme d'habitude c'est un émerveillement de les voir faire et, première observation, ils peignent les mêmes choses que les enfants en france, certains motifs récurrents apparaissent au même âge

comme souvent les peintures des plus petits sont beaucoup plus riches en couleurs ou motifs ; les grands veulent représenter quelque chose, les petits inventent et j'ai souvent constaté qu'ils vivent leur peinture comme un dessin animé, ils se racontent l'histoire tout en la peignant

mercredi 10 février

premier véritable atelier avec les enfants

premier véritable atelier ce matin mercredi 10 février, dans le centre d'entraide sociale de khar yalla taïba ; j'arrive en me demandant comment ça va se passer, 250 enfants entre 2 et 4 ans

accueilli par mam diara basse, littéralement mamie basse, je vois dans la classe les 250 enfants, tous assis, sans un bruit

500 yeux qui me regardent, c'est la folie, oui la folie totale, c'est très, mais très impressionnant et toujours pas un bruit

arrivant de dehors, je suis encore ébloui ; dedans, la pénombre, et toujours ces 500 yeux qui me regardent, les maîtresses et le maître m'accueillent, bienveillants ; je leur explique brièvement la technique ; ils connaissent

"dites bonjour", 250 "BONZOURS" retentissent dans la petite salle, je retiens une larme; les enseignants tiennent leur classe, ils ont l'habitude, et ça commence; les petites mains se lèvent pour serrer la mienne, je la tends à tout va, ça engendre un peu de mouvement, mais tout de suite les maîtres posent leur index sur la bouche, 250 index se posent alors sur 250 bouches, silence total; dès que je passe dans les rangs, les petites mains se lèvent, je les serre doucement, ça engendre un peu d'agitation, je mets mon index sur ma bouche, silence

on organise les ateliers par petits groupes, ceux qui ne peignent pas attendent sagement; je passe et repasse dans les rangs, les petites mains se lèvent, "tonton, tonton", ça y est je suis leur tonton, c'est trop mignon

après une légère mise au point avec des maîtresses qui, croyant bien faire, pré-dessinent des fleurs, des arbres, des maisons pour que les enfants colorient, je leur explique de ne surtout pas faire ça

l'une d'elle qui vient de comprendre me dit : "ce sont des ateliers de peinture libre, alors ?" évidemment, pourquoi ne l'avais-je pas dit plus tôt ?

les enfants, qui pour la plupart n'ont jamais vu un pinceau, ne s'embarrassent pas de principes ; ils regardent les autres faire et font pareil, c'est la base même de ces séances, l'expérience par le mimétisme, par l'exemple, par le regard porté par tous sur sa propre production, chaque peinture une fois finie est exposée, suivant les cas, au sol ou sur un fil tendu

le matin, les parents préparent un goûter et à 11 heures les maîtres et maîtresses distribuent les sacs, conservés à l'écart jusqu'à la bonne heure ; chacun prend alors son goûter et le partage volontiers avec les autres, ainsi qu'avec le maître et la maîtresse ; qui ses chips, qui ses gâteaux ou autre boisson ; donc aujourd'hui, ils défilent aussi devant moi avec un gâteau ou leur boisson qu'ils me tendent pour le partager, je refuse poliment cette générosité sidérante venant de ces enfants qualifiés ici de "diminués" ; les enfants "diminués", sont ceux orphelins de père ou de mère, ou des deux, ainsi que les enfants d'ouvriers et de tous ceux qui n'ont pas suffisamment d'argent ; le centre est dédié aussi aux



le centre khar yalla taïba

enfants qui mendient dans la rue, "les talibés", de même qu'à la scolarisation des filles; la scolarisation normale est totalement hors de portée financière de leurs parents ou tuteurs, en revanche ils ont accès à la scolarité dans le centre à raison de 300 francs cfa par mois, 50 cents d'euros par mois

jeudi 11 février

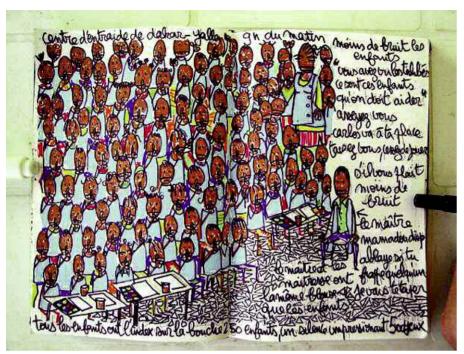
sandaga avec mes fées

jeudi 11 février, rendez vous avec aïssatou ; jeune femme que j'ai rencontrée il y a quelques jours à l'arrêt de bus ; aujourd'hui elle s'est proposée de me faire visiter le centre ville de dakar

10 heures, j'arrive à guédiawaye, je suis un peu en avance, j'en profite pour faire un croquis, j'observe un attroupement, il s'agit du ramassage des ordures; un énorme camion poubelle jaune à l'arrêt, derrière lui, plein de gensses, avec des poubelles, des sacs, des paniers, la bouche du camion avale tout;

évidemment repérable comme un nez blanc au milieu d'une figure noire, aïssatou me voit et vient vers moi, elle est avec sa mère, marie, et sa soeur awa ; elles vont au marché acheter un cadeau pour un mariage samedi ; je les accompagne, nous sautons dans un taxi, 200 fcfa, il nous amène au marché, un kilomètre plus loin ; 11 heures 30, nous partons avec awa et aïssatou à sandaga, au coeur de dakar en bus

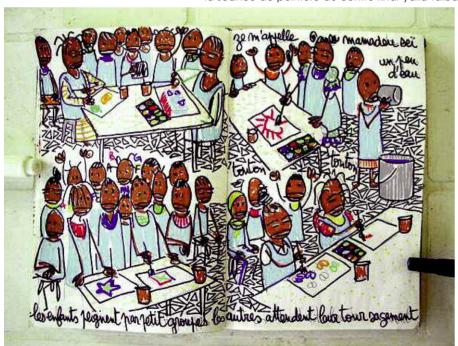




le centre khar yalla taïba

22

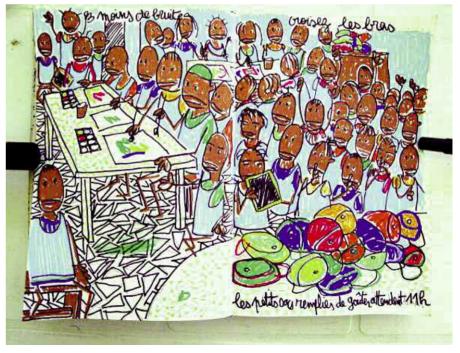




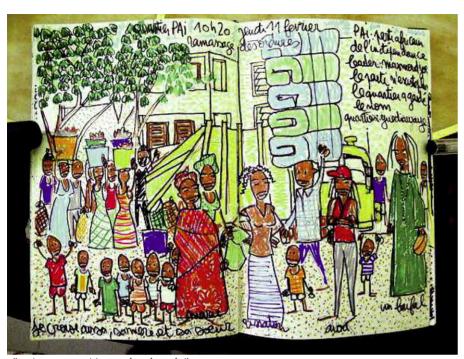


250 enfants, pas un bruit

les sacs remplis de goûters attendent sagement la récré







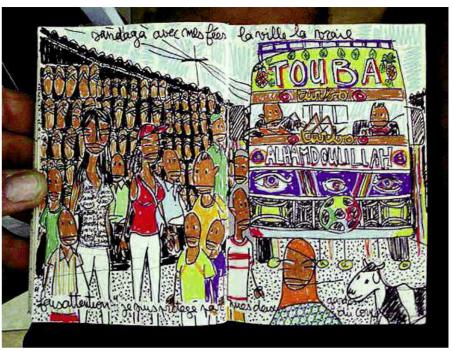
aïssatou, awa et leur mère à guédiawaye

ici ça n'a rien à voir avec le quartier, ça grouille de gensses, des échoppes remplies de choses incroyables, un magasin pour chaque produit, des marchands de T-shirts, de chaussures, chemises, sacs, produits d'entretien, de sucreries, coca, fanta, sprite, tout et n'importe quoi ; la rue des mécanos, des voitures, des camions, des bus, toutes choses roulantes, les moteurs éventrés, au milieu de tout ça, les mains et le reste dans le cambouis, des mécanos bataillent, une clé, un marteau, une pierre, tout est bon, un nuage de fumée, et ça repart

les rues sont étroites, mais tout ce qui roule et marche s'y croise à grands renforts de klaxons, de cris, les piétons s'écartent, ça passe

nous rentrons dans un centre d'artisanat, traversons une armée de machines à coudre, des ados brodent au kilomètre, à l'étage, d'autres ateliers pour la confection, tout est fait ici, du tissu, des motifs aux vêtements, en passant par le linge de maison, une véritable ruche

au deuxième étage les boutiques, les vendeurs en grande forme me déballent tout, les nappes, les set, les serviettes ; ils voient que je m'intéresse aux tissus et aux couleurs, qu'à cela ne tienne, on change de boutique, ici, le coton brut teinté, des motifs magnifiques, "le picasso sénégalais", "eh! je te fais le prix bicyclette, pas le prix avion, regarde", on ressort de la ruche, je suis saoulé par le bruit, la foule, l'agitation; au loin je vois la mer, mes fées, gardes du corps,



sandaga avec aïssatou et awa

comprennent que j'en ai assez vu ; nous prenons le bus et filons à N'gor, un bus, un taxi, la plage, une île, un bateau, les pieds dans l'eau, un fanta orange, ouffffffffffff

tata awa, qui nous a repérés depuis que nous sommes descendus sur le sable, fond sur nous comme sur une proie, avec ses colliers, les yeux des filles brillent, je leur offre un collier chacune pour les remercier, elles sont ravies ;

nous laissons le jour se coucher avant de repartir

l'île de n'gor est un paradis calme et fleuri, nous faisons le tour de l'île à pied, il n'y a personne, toutes les boutiques sont fermées

je comprends que mon périple commence sous les meilleurs auspices car il n'y a pas de touristes en cette saison

vendredi 12 février

deuxième atelier avec les petits de kar yalla Taïba

vendredi 12 février, réveil 8 heures, c'est dur ; hier soir tournée avec ousmane, quelques flags, toujours le même parcours, chez joe, chez doc, chez appolinaire et chez cette femme dont je ne me souviens jamais du nom, vu l'état dans lequel nous y arrivons

ce matin, j'attends ousmane chargé par alassane de m'apporter 12 bouteilles d'eau minérale, 20 canettes de jus de fruits divers, un poulet frites, une salade et du

boeuf sauce piquante avec des pâtes

j'ai renoncé à l'idée de leur faire comprendre que c'est beaucoup trop, d'ailleurs les jus sont très bons ; de fait, depuis quelques jours, j'ai fait beaucoup de connaissances, car au lieu d'accumuler la nourriture dans le frigo, j'ai trouvé une solution : je porte les plats aux voisins ; le gardien du chantier qui dort dans les gravas en profite et en gère la distribution dans le quartier

9 heures, ousmane arrive enfin, le coffre rempli, je peux filer au centre d'entraide sociale de kar yalla taiba, je suis à la bourre ; 9 heures 30, j'arrive, m'excuse de mon retard, le maître et les maîtresses ont préparé l'atelier, royal

ça commence, les enfants sont prêts, il est écrit au tableau dans la classe des grands : "la paresse est un défaut dans la vie de l'homme, un enfant doit toujours combattre ce mauvais comportement"

cette deuxième séance de peinture est un réel plaisir; les choses sont prises en main par les enseignants, je peux me consacrer totalement aux enfants; ils sont adorables, ils peignent par petits groupes de vingt, puis cèdent leur place à d'autres; cinq petites filles qui attendent leur tour me chantent "petit papa noël" version rythmée; très charmeuses, elles sont ravies de l'effet qu'elles ont sur moi; les enfants prennent énormément de plaisir; leurs peintures sont vraiment magnifiques, colorées, gaies;

les enseignants sont à fond, ils ont chopé le truc, ils s'émerveillent comme moi du résultat et de ce qui se passe sous nos yeux ; c'est vrai que c'est épatant et troublant de voir la magie opérer, à chaque fois

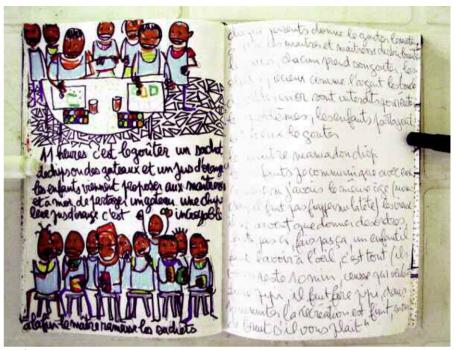
la peinture est une évidence, je ne sais toujours pas pourquoi, même après 6 ans d'ateliers avec des enfants de toutes catégories sociales et de toutes cultures ; il suffit de lancer le mouvement et tout se passe naturellement

les enfants habitués maintenant à ma présence, sont beaucoup moins timides ; ils veulent tous me serrer la main, les filles me font une révérence, j'apprends que c'est la tradition, les petits mecs m'en tape cinq en se marrant

je suis tout de même impressionné par le nombre dans cette pièce de 5 mètres par 10, il y a deux cent cinquante enfants et tout se passe dans le calme ;

sous la tôle il commence à faire vraiment chaud, il est midi, les enfants sortent par petits groupes sagement

je reste un moment avec le maître, il m'explique le problème des talibés au sénégal, ce sont des enfants laissés par leurs parents à un marabout sensé leur apprendre le coran, mais très souvent, ils se retrouvent dans la rue toute la journée à mendier et ne vont jamais à l'école ; ils peuvent passer leur enfance dans la rue et n'apprendre absolument rien, il ne savent alors ni lire ni écrire et se retrouvent à l'adolescence dans des situations de misère ; ils n'ont plus d'autres alternatives alors que de survivre en mendiant ou en volant ; cette masse d'ados sans repères ni libre arbitre dans les rues, devient un danger et fait le lit des extrémismes ; le centre est là pour essayer de récupérer ces enfants avant qu'il ne soit trop tard pour eux, et leur donner des bases pour s'insérer dans la société



la séance de peinture au centre khar yalla taïba

mardi 16 février

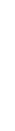
mardi gras

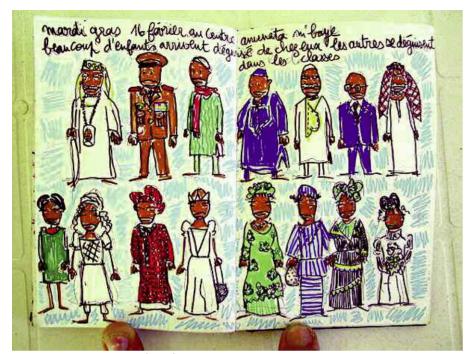
ici nous ne sommes jamais à l'abri d'une fête, les sénégalais, pourtant à grande majorité musulmane, adoptent toutes les fêtes sans distinction de race, de couleur ou de religion, toutes les occasions sont bonnes; aujourd'hui j'ai rendez-vous au centre aminata m'baye pour le mardi gras des enfants;

l'association acedeme qui le gère, existe depuis les années 90, le centre à été créé en 2003, il accueille des enfants déficients mentaux ; aminata m'baye a eu une fille déficiente dans les années soixante-dix ; à l'époque à dakar, il n'y avait aucune structure pour accueillir ces enfants ; avocate issue d'un milieu aisé, elle s'est battue en son temps pour créer ce lieu qui rassemble autour de soixante-dix enfants ; le centre est dédié à la rééducation et l'apprentissage scolaire ; pour les petits de 5 à 15 ans, il s'agit de leur faire suivre un cursus scolaire adapté ; pour les plus grands, 15 ans et plus, il propose un apprentissage pré-professionnel, le but du centre est d'éviter leur marginalisation en favorisant leur intégration à terme dans le système scolaire classique, dans la ville et dans la vie

en arrivant, je croise un général de 1 mètre 20 en grandes pompes, une fée, un cheikh, un pirate, un marabout, une kyrielle d'enfants déguisés ;

la plupart des enfants viennent me dire bonjour, certains cependant restent





mardis gras, les enfants déguisés du centre aminata m'baye

très réservés, ils sont touchants ; il y a là toutes sortes de pathologies et d'âges, beaucoup de tout petits, mais aussi des ados et quelques adultes ; pour faire patienter les enfants avant le rassemblement et le départ dans la ville, les percus créent l'ambiance, on attend que tout le monde soit là ;

le directeur rassemble finalement tout le monde et explique le déroulement de la matinée ; nous allons visiter les écoles autour en chantant des chansons ; répétition générale dans la cour avant de démarrer, ils chantent tous et tapent dans leurs mains

9 heures 30, nous partons, toujours en chantant, nous parcourons le quartier, les gensses, les taxis et la circulation de manière générale s'arrêtent sur notre passage, nous avançons doucement, pour que tout un chacun puisse suivre, certains enfants ont du mal à marcher; les rues défoncées çà et là n'aident pas le mouvement;

à chaque fois que nous entrons dans une école, c'est la fête, je n'ai jamais vu autant d'enfants de ma vie à la fois, il y en a partout, dans la cour, dans les étages, des milliers d'enfants qui piaillent tous en même temps; nous nous arrêtons à chaque fois un bon moment et puis nous repartons; les maîtres et maîtresses surveillent tout ce petit monde; les musiciens maintiennent la cadence et nous signalent à chaque fois que nous arrivons dans une nouvelle école, en rythmant notre déambulation dans la ville; tout le monde danse au



les enfants au centre aminata m'baye

tempo du tam-tam, la danse avec la musique, l'autre langage universel; ces enfants plus ou moins mal en point dansent, s'amusent, c'est beau; les plus surpris sont les passants qui comprennent assez vite en les voyant qu'ils ne sont pas tout à fait comme les autres, il y a quelques sourires gênés; mais dans chaque école traversée, comme il s'agit d'école partenaires du centre, qui toutes viennent faire des séances dans les locaux, les enfants, par la mixité permanente, sont habitués à se côtoyer, il n'y a donc aucune gêne;

c'est aussi une volonté du centre aminata m'baye, les pathologies bien que gênantes, ne sont pas toutes sévères et le but est de préparer les enfants à vivre « comme tout le monde car ils sont comme tout le monde"

mercredi 17 février

première séance un peu tout le monde dans la salle polyvalente

une grande salle, une vingtaine d'enfants de tous âges, les maîtres les installent sur des tables ;

j'ai fait des ateliers à l'hôpital psychiatrique édouard toulouse à marseille pendant deux ans, avec des patients ayant une pathologie parfois bien plus lourde, je laisse faire et n'interviens que lorsque je vois de réelles difficultés; il faut que je m'y reprenne à deux fois pour bien faire comprendre les règles du jeu, certains cependant pigent direct, on va commencer comme ça, en effet cela met un peu plus de temps mais chacun peu à peu commence à peindre, la joie et l'émerveillement de ces enfants qui découvrent pour la plupart la pratique est extraordinaire, je vis un moment intense au milieu d'eux; à chaque fois et plus encore lorsqu'il s'agit d'un public en grande difficulté, le bonheur qu'ils ont à s'exprimer et aussi à être reconnu à travers ce qu'ils font, transcende et adoucit les problèmes qu'ils peuvent rencontrer quotidiennement; pour un instant, une bulle invisible protège ce qu'il est en train de se passer, le temps s'arrête, la réalité de la vie se distord, c'est sûrement ça que l'on appelle l'art

ieudi 18 février

deuxième séance au centre, avec les enfants de xalé burr la (l'enfant roi) une école voisine

dans le cadre de la mixité, le centre invite des écoles voisines dans leurs locaux ; j'entre dans la classe, les enfants se lèvent et me disent bonjour, nous discutons un peu avec les maîtres, au bout d'un moment je m'aperçois que les enfants sont toujours debout, je me permets de leur dire "asseyez vous, les enfants", tout le monde s'assoie

je distribue le matériel, pinceaux, peintures, eau, feuilles, ils connaissent la technique, la première salve de peintures est un peu empruntée, le maître leur dit : "nous sommes là pour travailler, faites silence, ce que vous peignez doit représenter quelque chose de beau" ; arghhh, tout est à refaire, j'enfile mes gants de velours et lui dit qu'on est là pour s'amuser, s'exprimer, échanger, donc on peut et même on doit parler, regarder ce que fait le voisin, s'en inspirer et surtout que l'on peut faire ce que l'on veut ; il est un peu décontenancé mais accepte ces règles, bon gré mal gré, petit à petit les peintres se libèrent et cela devient très intéressant, les enfants entre 6 et 8 ans s'amusent et produisent de plus en plus, le maître est bluffé par leur imagination, rien que de très normal

ces séances sont aussi un apprentissage de la liberté et la route est longue ; l'école n'est pas forcément le plus court chemin pour y arriver, elle a d'autres prérogatives

la récré et troisième séance

vendredi 19 février, c'est la récréation, les enfants jouent, les femmes discutent ; j'arrive à 10 heures 30, depuis 4 jours que je viens, les enfants me connaissent presque tous

ils viennent me serrer la main, je leur montre le carnet, ils rigolent en se voyant, mais surtout en voyant leurs potes, comme tout un chacun, ils adorent se voir représentés

troisième séance, cette fois avec les tout petits, les "fourmis" et les "coccinelles", comme toujours la magie opère et bien sûr avec les petits c'est plus joli ;



la séance avec les enfants de l'école "xalé buuur la", l'enfant roi

la séance avec les enfants de l'école "xalé buuur la", l'enfant roi







un café touba à la récré

maintenant les maîtresses sont rompues à la pratique, je n'ai plus à m'occuper de la contingence, je peux me consacrer aux enfants

oui, les plus petits c'est toujours mieux, totalement libres, sans contraintes, désinhibés, ça va plus loin, de l'abstrait, du figuratif, sans aucune références, des mélanges de couleurs détonants, ils peignent à fond

pendant 1 heures 30, on ne voit pas le temps passer, d'ailleurs on dépasse l'heure à laquelle je devais me rendre chez les "termites" et les "abeilles", je repasserai lundi, avant de partir en casamance, pour la quatrième séance, c'est tellement bon ; tout ce que je peux leur donner, ils me le rendent au milluple et ce n'est que le début de mon voyage

lundi 22 février

quatrième et dernière séance

lundi 22 février, réveil 7 heures, après une visite au pressing du coin qui me demande 1000 francs par chemise lavée à la machine et 4000 pour le costard, je passe à la boutique du coin : 250 francs le sachet de lessive omo, pour toutes mes chemises, le choix est simple ; je fais ma lessive, un short, une paire de chaussettes, merde plus d'eau!

ah les joie du sénégal et de dakar

9 heures même jour, dernière séance au centre aminata, les enfants savent



quatrième séance de peinture au centre aminata m'baye

maintenant exactement ce qu'ils ont à faire

les maîtres et maîtresses sont à donf aussi, tout le monde semble être intéressé par la pratique et aujourd'hui nous avons l'aide d'un stagiaire belge, xavier, plein de bonne volonté; bien, je me repose sur eux et peux dessiner et parler avec les enfants à loisir, ce qui est le plus intéressant

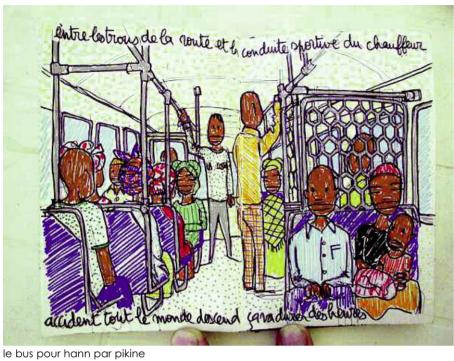
comme toujours à la fin de la séance, ce sont les enfants qui ne veulent pas partir, les maîtresses sont obligées de les forcer à rendre leurs feuilles, les derniers demandent un peu plus de temps pour finir; elles n'en reviennent pas, d'habitude c'est plutôt l'inverse, comme dans les écoles du monde entier, tout le monde bondit de son siège dès que la cloche retentit

la maîtresse me dit qu'elle va continuer à les faire peindre, elle est convaincue

l'accident de bus

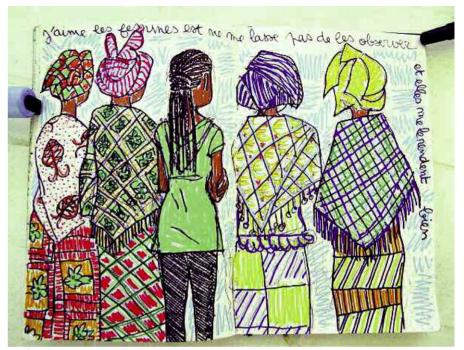
mardi après midi, aïssatou, ma guide autoproclamée à dakar, m'amène au zoo; nous y allons en gros bus volvo bleu qui crache une fumée noire très sympa; il se fraye un chemin dans l'enchevêtrement de voitures, mobs, piétons qui grouillent dans les rues; je suis épaté par la dextérité et le calme africain du chauffeur; mais ce qui pouvait arriver s'est produit: au détour d'un croisement à angle droit, au milieu de la foule et de la circulation compacte, le bus accroche une voiture au passage, et là, c'est le sketch, même si, témoin de





l'accrochage, je peux dire que l'on aurait vraiment cru que l'automobiliste attendait le passage du bus pour ouvrir sa portière déjà en piteux état et se la faire arracher totalement; c'est pour lui l'affaire de l'année, sans assurance comme beaucoup, le chauffeur n'en démord pas ; le bus serait en tort, la police s'en mêle, c'est parti pour durer des plombes; du coup les gensses dans le bus se font rembourser les billets et tout le monde descend, pour attendre un prochain bus; cela dure; si je me suis souvent plaint de la lenteur des bus marseillais, je bats ici ma coulpe, parce que là, j'expérimente une autre notion du temps, le temps sénégalais; mais après tout je ne suis pas pressé, accompagné par la belle aïssatou, je prends mon carnet à dessins et je la croque; le temps passe alors beaucoup plus vite, et le constat d'accident étant fait, nous remontons dans le même bus et arrivons sans plus d'encombre au zoo de hann; le parc est gigantesque et très agréable, nous marchons dans une verdure tropicale, un bol d'air dans cette ville tentaculaire, à l'urbanisme sauvage, débridé, galopant et totalement anarchique, qui ne laisse pas beaucoup de place à nos poumons

le zoo lui, est une catastrophe, c'est plutôt la maison de retraite pour vieux animaux



après l'accident de bus

les vieux animaux du zoo de hann



noire et pas fière

à chaque fois que j'entre dans la maison de la princesse aïssatou, une odeur me remplit aussitôt toute la gorge, sucrée, parfumée et en même temps trop forte; comme ici les femmes passent leur temps dans la poussière et le vent, pliées en deux à laver le sol avec des serpillières hors d'âge, cette odeur, je le comprends vite est celle de l'ammoniaque

je n'ai pas un odorat très développé, mais là, y a pas de doute, je reconnais direct; je pose la question à la princesse sur cette vélocité féminine exacerbée de vouloir que tout soit nickel, dans cet enfer de poussière; elle me répond que non pas du tout, il s'agit du produit de beauté que sa belle-soeur utilise et m'en montre le flacon; là, je réalise soudain que toutes les photos de mariage, au mur, de sa très belle belle-soeur, un tantinet pâlichonne, pourtant si noire de nature, ne sont autres que l'oeuvre du produit sus décrit;

eh oui, ici les filles sont souvent complexées par leur beauté d'ébène et se tartinent à qui mieux mieux d'ammoniaque pour être plus blanches ;

incroyable mais vrai!

quand je pense à toutes ces occidentales qui passent l'été à la plage, l'hiver au brunissoire, les blondes qui se rêvent brunes, les frisées raides, les raides balayées, moi-même ado, ayant cédé à la bière ou à l'eau oxygéné pour finir auburn, tout ça est parfaitement ridicule, mais tellement humain ;

mais l'ammoniaque, tout de même!

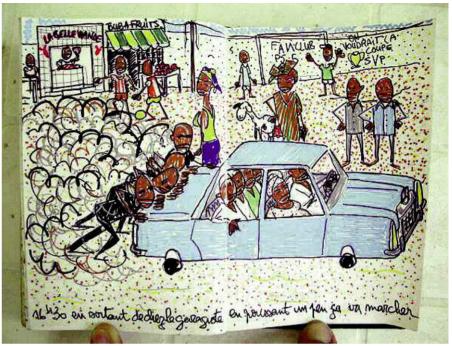
qu'est-ce que ça va donner dans quelques temps ?

j'essaye de l'expliquer à sa décidément très "belle belle-soeur", peine perdue, elle se préfère café au lait ; elle, pourtant si noire et si belle

les petits talibés

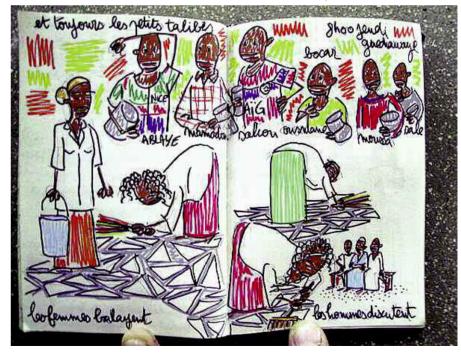
les talibés au sénégal sont un grave problème; des parents, pour la plupart vivant à la campagne, envoient leurs enfants à la ville, les confient à un marabout qui est censé leur apprendre le coran, mais dans 80% des cas (me dit-on), en fait d'étudier, ils sont lâchés dans la rue le matin avec obligation de ramener les fruits de leur mendicité de la journée, sous peine de représailles; souvent les parents ne revoient plus leurs enfants ou au mieux des années plus tard; ils passent ainsi leur enfance à mendier dans les rues et à engraisser un marabout véreux et sans scrupules; une fois ados, ils se retrouvent sans éducation, ne sachant ni lire ni écrire, en tout cas pas le français qui est, quoi que l'on puisse en penser, la langue officielle du pays; ils ne pourront donc pas accéder à un emploi un tant soit peu rémunéré avec des perspectives d'avenir;

ce matin, des petits talibés qui mendient, s'approchent, curieux, je les inclus dans mon dessin, c'est la fête, ils rigolent en se voyant, ils oublient de me demander de l'argent, je suis immensément content de pouvoir établir un rapport humain normal avec eux qui sont des enfants avant d'être des talibés; ce matin, on m'a offert des beignets au café, je les leur donne, ils sont ravis et



le garagiste du coin à liberté 5

les femmes balayent, les hommes discutent



les mangent ; c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour les aider réellement, car que ce soit de l'argent ou n'importe quel produit manufacturé, ils finissent tous invariablement dans la poche du marabout

jeudi 24 février

le voyage

fin du séjour à dakar, j'avais finis par croire que je n'y arriverais jamais ; mais nous voilà partis, ma fée aïssatou et le chauffeur, maran, c'est son nom ; départ de guediawaye 9 heures 30, jeudi 24 février, pikine, rufisque, m'bour ; nous sortons péniblement de la conurbation dakaroise, dans un enfer de poussière, de pollution, de bruit, sur le goudron défoncé et jamais entretenu ; la ville à l'infini, des milliers de gensses tout au long de la route, des voyageurs, des commerçants, des badauds ; sur le bord et au milieu, sur les toits des camionnettes, des camions, des maisons

et enfin, la brousse, la forêt de baobabs, c'est-à-dire un arbre tous les 50 mètres; des villages, encore un peu de gensses qui marchent, qui se font transporter en charrettes sur des chemins de sable parallèles à la route goudronnée; quelques voyageurs qui tendent le bras dans l'espoir d'être pris, d'autres qui s'enfoncent dans un paysage totalement vide avec sur leur tête, à peu près tout ce qu'ils peuvent porter

il y a aussi toutes sortes de bestioles de la ferme, des ânes, des chevaux, des poules, des chèvres, des moutons, ils traversent et parfois changent d'avis au milieu de la route et au milieu de la circulation, ce qui donne l'occasion de bonnes embardées qui rajoute à la chaleur; il fait 46 au compteur de la navette japonaise; j'adore, j'ai le bras à la portière, le chauffeur me prend pour un jobastre, car outre la chaleur, ici tout peut arriver, il ne vaut mieux pas laisser traîner son bras; il met la clim, je passe derrière et ouvre ma fenêtre, je préfère le vent brûlant, là je ne sue pas, avec la clim je suis en nage

sur le bord de la route, des animaux accidentés, des ânes morts, le cadavre d'une chèvre tout gonflé, d'ailleurs une 505 break s'en paye une de plein fouet, elle file sur le bas côté, elle est miraculeusement vivante, pour combien de temps ? mystère...

le paysage évolue, la nature devient plus verte, des baobabs toujours, mais aussi des palétuviers, des eucalyptus, toutes sortes d'arbres, la terre est rouge, mes yeux s'allongent sur l'horizon; plus tard, un car avec un troupeau de moutons sur le toit, des vieux berliet de quand j'étais petit, boursouflés, doublant de volume de par leur cargaison

sur le bord de la route un gros bus encastré dans une maison, on dirait que ça vient d'arriver, mais ça peut aussi faire 10 ans

12 heures 30, kaolack, surpeuplée, 45°, un coca, un fanta pour la princesse, deux oranges et nous repartons

nous abordons les marais salants, le siné saloum, plats comme une crêpe



des femmes comme des baobabs

beurre sucre, tout est d'un rose sublime ; puis la végétation s'épaissit, des cocotiers, des fruitiers et la mangrove, la route, si je peux l'appeler ainsi, est de plus en plus lépreuse, maran, qui en fait s'appelle marlan (c'est moins rigolo) conduit sur le bas côté, à l'anglaise, sacré marlan, nous évitons bus et camionnettes qui nous arrivent de face

il est 16 heures, nous arrivons finalement à toubacouta, il fait 46°, 6 heures 30 de voyage, je suis fatigué, aïssatou aussi



toubacouta

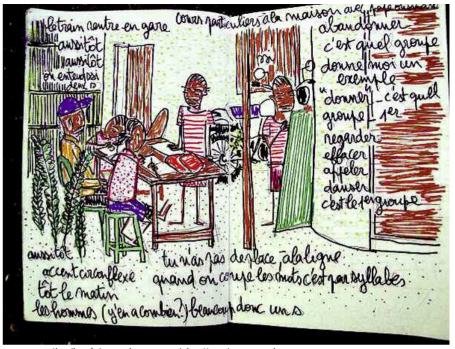
toubacouta

toubacouta ou devrais je dire toubab-kouta, tant je croise de vieux français en goguette; toubacouta, village vacance pour toubab du troisième âge pêcheurs; ma première réaction en arrivant est de vouloir fuir loin et vite cet endroit, symbole même de ce que je déteste le plus au monde

invité par aïssatou dans sa famille, je fais contre mauvaise fortune bon coeur et me dis qu'après tout, trois jours au soleil, perdu dans la nature, dans la mangrove, ne pourront pas me faire de mal ; d'autant qu'en creusant un peu, je découvre derrière la rangée d'hôtels et de boutiques de souvenirs, des gensses, des enfants, il y a du boulot, je reste

je me promène dans le village assailli par des vendeurs de breloques, je m'assois avec eux et les dessinent, ils sont intrigués, habitués à voir passer des vieux toubabs apeurés, ils se demandent ce que je suis en train de faire et m'invite à boire le thé "ataïa"; c'est la téranga comme chez nous le sacro saint apéro, ici c'est la cérémonie du thé, ou plutôt, des trois thés

dans une micro bouilloire, on jette une poignée de thé de chine noir "gun powder", un quart de kilo de sucre et on laisse mijoter un bon quart d'heure, en le brassant avec art et dextérité, avec de larges mouvements de bras ; de la bouilloire dans un micro verre et réciproquement, en en versant à peu près autant par terre que dans le verre, il faut qu'ça mousse et diluer la tonne de



cours particulier à la maison pour binette et ses copines

aïssatou et amidou



sucre ; après cette série de gestes on le boit ; avec le même thé on recommence l'opération trois fois, de nouveau de l'eau et 250 grammes de sucre, ceci lui donne l'avantage de s'adoucir au fil des infusions ; la cérémonie dure au moins une heure, ce qui est l'occasion de discuter et de se connaître, à chaque fois nous buvons les trois thés, le premier est fort comme la mort, le deuxième dur comme la vie et le troisième doux comme l'amour

jeudi 25 février

les enfants de la famille

amidou 3 ans, binette 8 ans, très sympa, leurs parents travaillent avec les touristes, le père gère un hôtel, la mère s'occupe de petits bungalows, ils sont donc habitués à voir des toubabs et ne sont pas timides ; très vite amidou me suit partout, il est très intéressé par mon carnet à dessin, il y reconnaît sa tante aïssatou ; binette plus discrète s'approche quand amidou est loin ; elle aussi veut voir mon carnet, je lui explique le pourquoi de ma venue et propose le lendemain de faire une séance de peinture à la maison ; elle est très excitée par l'idée et file en parler à ses copines

j'en parle à sa maman qui n'y voit aucun inconvénient, au contraire; venue ici pour suivre son mari, elle s'y ennuie beaucoup, mais il ne veut pas qu'elle travaille, car c'est le rôle de l'homme de subvenir aux besoins du foyer donc, l'idée d'organiser un atelier chez elle l'enchante, elle me propose aussi de trouver des enfants pour demain; ça se présente très bien

dimanche 28 février

Séance chez binette, première séance de peinture à toubacouta

amidou, binette les voisins et les voisines; d'une dizaine d'invités il en vient 30, c'est un peu le bazar au départ mais après la distribution et l'explication c'est le silence, tout le monde est concentré sur sa feuille; les peintures, des maisons, des voitures, des cases, un bateau, un avion, des drapeaux du sénégal, les enfants comme toujours sont épatés de pouvoir faire autant de peintures qu'ils le veulent; entre 3 et 10 ans, ils sont moins habitués aux toubabs que les enfants de la maison, ils sont d'abord intimidés, puis ils se décrispent, certaines filles encore timides, s'appuient sur leurs copines pour s'adresser à moi, les mecs se chamaillent et se chambrent un peu, mais dans la bonne humeur; au départ un peu frondeurs, les garçons rigolent et me regarde gentiment, tous viennent me montrer leurs peintures, une fois terminées je les expose, ils adorent

lundi 1 mars

garderie les baobabs

par la famille et aïssatou qui les connaît, je rencontre madame diop la directrice de la garderie des baobabs et son mari qui tente d'organiser un système de poubelles dans le village et se bat contre les sacs plastiques qui pullulent dans les arbres, arbustes et tout ce sur quoi ils viennent s'accrocher, poussés par le vent ;



première séance de peinture avec les enfants chez binette à toubaouta

nous discutons dans la cour de leur maison, à l'ombre, c'est la fin de l'après midi, il fait chaud, mais sans excès, une légère brise rend l'atmosphère très respirable et promène toutes les senteurs de la végétation environnante; madame diop me propose de venir faire des séances de peintures lundi et mardi à la garderie

l'après midi, je rencontre l'instituteur de binette qui me propose de passer en fin de semaine à l'école primaire; je vais donc rester la semaine; derrière le mur de l'atlantique d'hôtels à vieux toubabs, il y a un village rempli d'enfants; en début de soirée, nous profitons de la douceur pour aller visiter la garderie, elle est très mignonne, quatre petites cases en dur, des maisons de poupées, à l'intérieur, des chaises, des tables de toutes les couleurs, à l'échelle des enfants; madame diop et les maîtresses gèrent les lieux, la scolarité est gratuite, pour le plus grand bonheur des enfants et des parents; il doit y avoir à peu près 130 enfants entre 2 et 5 ans; elle doit son nom à un énorme baobab qui se trouve en plein milieu de la cour, couvert de fruits: "les pains de singe"; aïssatou en ramasse et me montre, c'est très bizarre, une bogue, à l'intérieur de laquelle se trouvent des graines recouvertes d'une sorte de poudre un peu sucrée, elle adore, moi moins, mais je comprendrai plus tard, que les glaces dont je me délecte ainsi que les jus blancs excellents que je bois à toute heure du jour, viennent de ce fruit un peu fade





visite avec amidou de la garderie baobab

séance à soucouta

soucouta, petit village de pêcheur, collé à toubacouta; les maisons sont en banko; rien à voir avec toubacouta, ici il n'y a pas de blancs, plusieurs ethnies s'y côtoient, sérerre, mandingue, diola; les enfants viennent à l'école pour apprendre le français, avant ils ne parlent que leur langue maternelle

le maître est content de pouvoir faire de la peinture, car prévue dans le cursus, il ne peut malheureusement pas en faire, par manque de temps et de moyens; les arts plastiques sont en effet prévus, un quart d'heure par semaine, le maître me dit qu'il a juste le temps de distribuer le matériel et le quart d'heure est fini; sinon, il n'a plus aucun matériel depuis 3 ans, il profite donc de ma présence; les enfants sont contents, un peu étonnés, pour la plupart ils n'ont jamais tenu un pinceau de leur vie; après un moment de flottement et par l'effet de mimétisme en s'inspirant des plus dégourdis, tout le monde s'y met; bonne séance de deux heures, dehors il commence à faire vraiment chaud, aïssatou rodée à l'exercice prend son rôle au sérieux; elle est efficace, ce qui me permet de passer plus de temps avec les enfants; leur timidité s'estompe peu à peu et malgré le problème de langue nous nous comprenons, les plus grands traduisent pour les plus petits, tout le monde rigole

le maître accepte ces légers débordements bon enfant, la séance se termine dans la joie, les enfants repartent avec leurs peintures à la maison



le kankouran

première séance à la garderie baobab







le taxi 7 places, au goudron

jeudi 4 mars

le départ

jeudi 4 mars, finalement une semaine à toubacouta, village du siné saloum, dans la famille d'aïssatou la garderie des baobabs, l'école de soucouta, les vendeurs de souvenirs, le cyber d'ousmane, moussa mané à la radio, abdoulay sy et son combat contre les sacs poubelles et pour le repeuplement de la mangrove, des gensses curieux, des enfants par centaines

il ne fait que 30°, je change mon short contre mon costard de voyage, celui qui tient dans un sac en boule et qui en sort toujours impeccable, je sors dans le jardin, amidou, 4 ans me regarde sidéré et se mets à crier "abdoulay wade, sopi" (le changement avec abdoulay wade), slogan du président actuel et depuis dix ans, pour les prochaines élections, tous les enfants de la maison se mettent à danser et à crier "abdoulay wade sopi", je rigole avec eux et file au marché; les gensses sur la route sont à peu près tous bouche bée en me voyant passer, je passe devant un camelot qui me dit, "viens je veux te prendre en photo devant mon magasin"; je serre la main d'un type que je vois depuis une semaine, tous les jours il me demande: "vous êtes là depuis longtemps", je rigole, il me reconnaît, il me dit, "c'est bien, on ne voit pas ça souvent dans le village"; les jeunes sont morts de rire et lèvent le pouce en l'air sur mon passage;



man diapo saw vient nous chercher en charette

radio soucouta

je croise abdoulay de la radio de soucouta, il n'y a toujours pas d'électricité, donc pad'cyber, il me propose un thé, j'accepte départ si tout va bien à 16 heures, j'ai le temps

aïssatou tresse une dame comme un baobab, les femmes de la maison sont ensemble, elles hurlent et rigolent, ce grâce à quoi je comprends qu'elles ne sont pas en train de s'étriper; à dakar les femmes parlent fort, ici c'est pire, j'ai un peu mal à la tête, ce matin, nous nous installons dehors avec abdoulay sous un jujubier, les enfants nous suivent

15 heures 30, les mobs arrivent pour nous amener au goudron, nous saluons tout le monde, deux kilomètres sur les routes en sable, à deux, plus le gros sac, les mobs sur le sable glissent dans les virages, les enfants sur le chemin nous saluent de la main

16 heures, nous arrivons au goudron et apprenons que le bus ne passe pas l'aprèsmidi, il faut prendre un sept place, une 505, qui ne ressemble plus à une peugeot; je me demande comment elle peut toujours rouler, et surtout transporter 7 personnes plus le chauffeur; la route est magnifique, nous repassons par la forêt, puis les marais salants, roses comme les flamands qui pêchent, retour éclair à kaolack, cette ville est stupéfiante de saleté, la gare routière est le théâtre d'une agitation folle, des gensses nous sautent dessus, "on y va ?", je leur

demande: "oui mais où ?", ils se marrent

aïssatou est fatiguée, elle est de mauvais poil, son frère arrive, il se fait engueuler; en fait elle n'avait pas compris, il nous attendait quelques kilomètres avant, nous lui sommes passés devant, aïssatou est de mauvaise foi, elle n'en démord pas, on se regarde avec son frère, on en rigole, la mauvaise foi féminine n'a pas de couleur

kaolack-n'dièndieng

en car rapide, 20 ou 40 places suivant l'affluence, nous filons, vers n'diéndieng à 30 kilomètres au sud ; chez le frère d'aïssatou qui est le directeur d'une école dans un petit village à côté ; nous sommes maintenant loin de la mer il fait vraiment très chaud et très sec ; arrivée à la nuit, dans le logement des enseignants, quatre pièces, un prof par chambre, logement mis à leur disposition par le ministère ; ils sont là depuis deux ans, les écoles dans la région sont récentes, d'ailleurs la plupart sont encore en pailles ; les travaux en dur commenceront l'an prochain ; la belle-soeur d'aïssatou nous a préparé un bon tié boudien ; après manger nous sortons devant la porte prendre le frais ; effectivement, le vent s'est levé, il ne fait pas frais, mais il fait moins chaud, c'est toujours ça ; je papote avec le frère d'aïssatou, il me raconte son histoire, l'école normale à dakar, puis à kaolack, il a choisi son affectation dans la brousse, car il préférait être avec des gens simples et gentils plutôt que de se retrouver en ville dans le bruit et la pollution ; bien qu'élevé à la ville, il préfère la campagne, aussi pour élever ses enfants dans un cadre sain, sa femme est enceinte

vendredi 5 mars

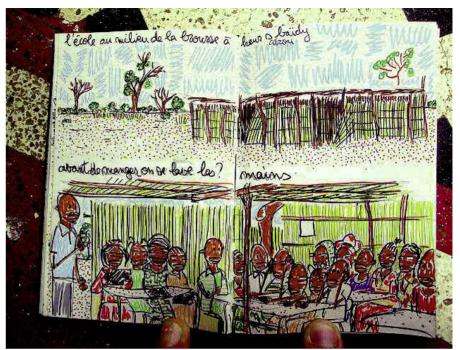
n'dièndieng

vendredi matin 7 heures, je n'ai plus de feuilles, presque plus de peinture, j'ai été débordé par tous ces enfants; mais le frère d'aïssatou veut que je rencontre malgré tout les gensses du village et les enfants de keur sakou baïdi qui sont d'après lui des gensses exceptionnels; en avant vers de nouvelles aventures; mane diapo est venue nous chercher en charrette car nous partons tous les quatre, aïssatou son frère, sa belle soeur et moi au village, 10 kilomètres en charrette, nous traversons la brousse, quelques villages, les gensses sur le passage nous disent bonjour; je suis là dans la brousse, sur une charrette, je rêve;

samedi 6 mars

keur sakou baïdy

dans le village de keur sakou baïdy, deux familles, les sow et les cissé, à peu près 250 âmes ; beaucoup d'hommes sont à dakar ou en gambie pour gagner de l'argent ; nous visitons le village avec khadim, diminutif du frère d'aïssatou, sa femme awa, et aïssatou ; nous disons bonjour à chaque famille et à chaque membre de chaque famille ; sakou cissé, le chef du village nous reçoit



l'école en feuilles de palmiers

chez lui, dans la cour une vingtaine de femmes en couleurs préparent à manger pour un baptême, des dizaines de kilos de riz ; nous passons entre les maisons, il y a des gensses partout, les petits qui nous suivent en rigolant, ici certains n'ont jamais vu de blanc, ils sont fascinés et un peu apeurés ;

10 heures, nous allons à l'école, je n'ai plus de feuilles, je ne peux pas faire de séance, donc le maître des cours d'initiation me présente et raconte mon histoire, nous faisons circuler mes deux carnets de voyages, les petits ouvrent de grands yeux, ils se marrent en voyant les chèvres, les poules, les chevaux ; à la fin il me chantent des chansons, je les enregistre et leur fais écouter, tous sont bluffés et éclatent de rire ; je passe dans la classe de khadim, les C.P., même histoire, en suivant le cours j'ai le temps de faire un dessin de l'école et d'eux, à la fin je leur montre, même schéma, les enfants ouvrent des billes toutes rondes, ça chuchote, ils me regardent en souriant, timides, mais curieux ;

11 heures 30, c'est la récré, les enfants filent chez eux prendre leur petit déjeuner, trois jeunes filles arrivent dans la classe, les bras, la tête chargés de plats, une avec du couscous de mil et du lait, l'autre un plat de riz aux légumes et à la viande, nous mangeons ; à peine fini, mane diapo, nous invite chez lui à manger, on ne peut pas refuser, il se vexerait ; couscous de mil au lait cru, hum, c'est bon, je n'en avais pas bu depuis l'âge de 8 ans, dans ma campagne ; 12 heures, nous revenons à l'école pour une heure de plus ; nous montrons mes

13 heures, l'école est finie, nous sommes invités à manger un petit en-cas, chez mane diapo sow ; riz à l'huile de palme et d'arachide, c'est hyper bon avant et après nous saluons plein de gensses assis, debouts, couchés, il com-

mence à faire vraiment chaud, le vent est brûlant : sur le chemin on me donne un plein sac d'arachides

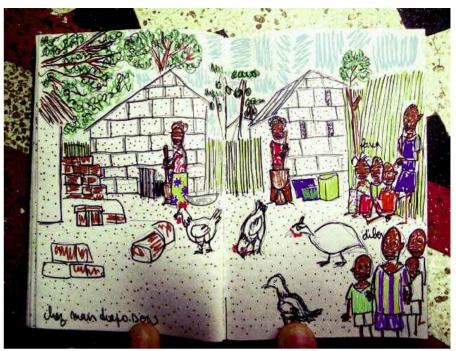
après manger, sieste dans la case peinte en bleue, de mane diapo, un voilage bleu vole au vent à la porte, il fait meilleur, je m'endors bercé par le wollof qui m'enveloppe ; ie me réveille vers 15 heures, dans un étau de chaleur aui me prend la tête, je sors prendre l'air brûlant et le soleil de plomb dans la queule; les femmes dehors piaillent et s'inquiètent pour moi, elle m'installent un fauteuil à l'ombre, je les dessine ; on m'amène un verre de lait cru caillé, hummmmm ; très vite je suis entouré de tous les enfants de la maison et des autres, je n'y vois plus rien, de toutes façons, il fait beaucoup trop chaud, je rentre dans la case, ça wollof à fond ; c'est l'heure du thé, je me disais aussi... le thé au sénégal, c'est après manger, et ca dure, ca dure, et puis d'un seul coup tout le monde se lève, nous allons chez le chef du village pour voir le nouveau né qui va être baptisé : nous saluons la cinquantaine de femmes aui sont dans la cour occupées à écosser des cacahuètes ; les enfants sont mi fascinés mi apeurés par ma présence, il regardent mais restent prudemment à distance, je suis l'attraction; nous rentrons dans une chambre où se trouve le bébé, on s'assoie deux minutes puis on se relève et nous sortons, visitons pleins de gensses sur la route du retour; chez mane diapo, une femme me tend son enfant plus ou moins groggy par la chaleur, je vais pour le prendre et là, il a une réaction de terreur que je n'avais jamais vue de ma vie dans les yeux d'un bébé, ca fait se poiler toutes les femmes autour et les autres ; de retour dans la case, nous buvons le troisième thé, sucré comme l'amour et puis on se lève

la calèche nous attend, nous partons ; le soleil est moins fort maintenant dans la brousse, un kilomètre, arrêt dans un autre petit village, nous saluons des femmes qui déboquent des cacahuètes, et ça repart ; le vieux cheval de mane diapo galope dans le sable, nous sommes 7 sur la charrette, nous filons; le vent de la vitesse est bon, nous doublons au grand galop une charrette à âne; de temps à autre, sous un arbre, appuyés à une maison, "salamalékoum", les yeux des gens restent accrochés aux miens un grand moment "boniour, ca va bien ?"

nous arrivons à la maison, plus personne n'a faim

le soir à n'dièndieng

19 heures, il fait toujours chaud "dafa tang", la nuit tombe, le vent est agréable, il est devenu doux ; devant la maison je prends le frais, khadim vient me voir, il



chez man diapo saw les femmes pillent le mil

aime ses enfants, son métier et les villageois;

il me parle d'eux et me dit qu'ils sont très ouverts sur les étrangers et ont été très contents que je vienne passer la journée chez eux, que j'ai salué tout le monde, que je ne fasse pas de manière, que je mange avec eux, c'est fou la différence, à 50 kilomètres de "toubab" couta, dans ce village il n'y a pas de piscine ni d'hôtel, ni même d'eau ou d'électricité, c'est le jour et la nuit ces gensses m'ont ouvert leur maison, m'ont tout offert, sont venus nous chercher, nous ont ramenés et en plus ils me remercient

ils se sont unis pour demander au aouvernement de créer une école française, il n'y avait ici avant que l'école coranique, ils voulaient que leurs enfants parlent, écrivent le français, puissent aller au collège, au lycée, à l'université, avoir un avenir comme les autres, ces gensses sont étonnants, ce village au milieu de rien, mais des gensses qui voyagent, vont travailler ailleurs et ont vu comment ça se passe, qui observent et comprennent le monde



kaolack

lundi 8 mars

arrivée à kaolack

parti ce matin tôt de n'diendieng par le seul bus de la semaine pour kaolack; même s'il n'y a que 30 kilomètres, le village n'est pas sur le goudron, ni sur une voie fréquentée et les bus calent leur fréquence sur les jours de marché; aujourd'hui, heureusement pour moi, c'est dans le bon sens, tous les cultivateurs d'arachide vont au marché central de kaolack ; le bus est plein, le toit est chargé de ballots de cacahuètes ; la route n'est pas longue, mais le bus est fatiqué; partis à 6 heures, nous arrivons à 8 heures, la gare routière est déjà en effervescence; je traverse la foule tant bien que mal, croulant sous les propositions de toutes sortes, "taxi", "on y va", "pssssst", "donne moi 100 francs"; je traverse la ville avec mon sac à roulettes; il commence à faire très chaud, je dois trouver un hôtel ; n'ayant aucune adresse à kaolack, je demande à des gensses dans la rue ; ils m'indiquent l'hôtel de paris sur l'avenue de france, je le trouve facilement mais il s'agit d'un hôtel de luxe, je n'ai pas le budget ; je demande au chasseur, qui comprend mon problème et m'indique, juste en face, la mission catholique; là, me dit-il, c'est correct et pas cher; en effet, 2000 francs la nuit, c'est plus que correct, je prends une chambre, grande, propre et monacale

je m'installe, un peu crevé par le voyage et le réveil à 5 heures : je décide de



l'arachide, le sel, les montagnes de sel de kaolack

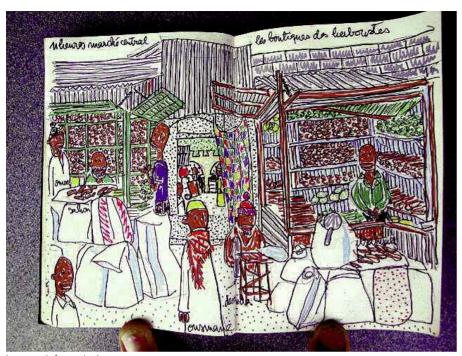
faire une sieste; il doit faire au moins 40°, j'allume le ventilateur au plafond, ça va mieux, je m'endors; réveil vers 11 heures, je suis en nage sur mon lit, malgré le ventilo je suis attaqué de toutes parts par des hordes de moustiques; en allant dans la salle de bains, que j'avais laissée ouverte, je comprends mon erreur; les toilettes à la turque sont une usine à moustiques, rien qu'en tapant dans mes mains, j'en tue trois à la fois; je ne tiens plus, il n'y a pas d'air, je me change et sors; dehors la chaleur m'accable, pas un souffle, je sue immédiatement, l'air est totalement sec, je passe devant un écran à cristaux liquides qui affiche l'heure, 11 heures 30 et la température est de 38°, pas d'air

chaos lac

kaolack signifie: là où la mer touche la terre, où elle est au même niveau, en wollof; carrefour du sénégal pour parcourir l'afrique de l'ouest; capitale de l'arachide mais malheureusement, crise mondiale de l'arachide, le président actuel qui vend le marché au privé; évidemment spéculation, donc c'est le bordel; il y a quelques années, aux dires des gensses, la ville était prospère, maintenant elle sombre doucement dans la misère

depuis l'égypte et notamment alexandrie dans les années quatre vingt, je n'avais pas vu une ville dans un tel état de saleté et d'abandon ; les routes éventrées, le centre ville n'est qu'un tas de détritus, les égouts en chantier, la



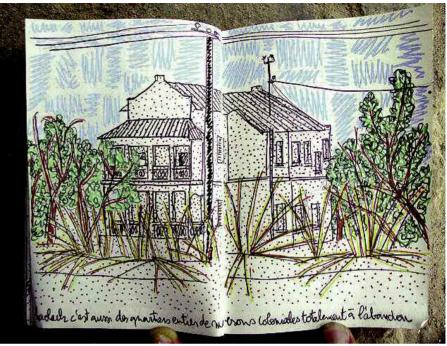


le marché central

chaleur accablante n'aide pas ; rien n'est organisé, la vie se passe au présent, le passé n'a pas grande importance et l'avenir inch'allah ; les maisons coloniales en ruines jouxtent celle plus récentes sans aucun plan directeur évidemment, c'est un amas de choses dans tous les états

au milieu de la ville, un marché gigantesque, aussi beau que pathétique, seul endroit où règne une fraîcheur salvatrice, lieu d'une d'activité diverse, l'ambiance est très sympa, les gens ne sont pas trop habitués à voir des étrangers, bien que ce soit le seul endroit de la ville visité par les touristes; kaolack est une ville de transit; en périphérie du marché on trouve les vêtements chinois aux couleurs chatoyantes, les T-shirts de foot, de faux grossiers de toutes les équipes du monde et les contrefaçons lacoste, dolce gabbana, prada, gucci en toc comme s'il en pleuvait; vers l'intérieur, les tailleurs, les marchands de tissus; au centre, la nourriture, les odeurs arrivent, le marché aux poissons et le poisson séché, ce qui sent le plus; bizarrement les mouches semblent beaucoup plus intéressées par les légumes, je croise des choux aux mouches, c'est très étonnant

un répit et un bonheur : le marché au épices, ça sent fort mais bon, pour mes narines occidentales, et soudain, une odeur chaude sucrée, prend la gorge ; une soudaine envie de vomir me passe par la tête, j'en cherche l'origine, et là, derrière un stand de slips calvin klein en toc, j'en aperçois la source, je suis en



les maisons coloniales à l'abandon

train de longer le marché des boucheries triperies, charcuterie, dibiterie ; le spectacle est saisissant, je prends mon estomac à deux mains et décide d'entrer ; des quartiers de viandes entiers, des foies, des tripes, des têtes de toutes sortes ; les bouchers sont assez surpris de me voir, me sourient, me parlent, me proposent un bon morceau, que je décline poliment ; finalement passé le premier haut le coeur, mes sens sont tellement saturés que tout va bien, je ne salive pas encore, mais ça va

je ressors saoulé de toutes ces expériences et me dirige lentement vers la mer ; traverse le quartier des menuisiers, ils sont tous pleins de sciure et m'appelle patron, je réalise que mon costume les induit en erreur, ici l'habit fait le marabout ou le patron ; un homme vient me voir et me demande si je travaille dans le bois, je me dis que finalement demain je remettrai mon short, je préfère passer inaperçu en touriste que d'être pris pour un chef d'entreprise qui vient faire des affaires en afrique

les égouts sont à ciel ouvert, je vérifie que je n'ai pas de plaie au pieds avant de continuer ma route

au bout des égouts, la mer, les gamins y barbotent dans la joie et la bonne humeur, eux aussi sont surpris de me voir passer par 40° en costard, ils viennent me voir ; aucun ne parle le français, je sors alors mes carnets pour leur expliquer qui je suis et ce que je fais, ils se poilent en voyant mes dessins et m'invitent à

boire le thé sous une tôle ondulée, il fait encore plus chaud là-dessous qu'au soleil; nous buvons le thé en devisant de tout et de rien, c'est très agréable; maintenant il fait vraiment trop chaud, je file, reviens vers la mission, prends une douche chaude à l'eau froide et repars vers de nouvelles aventures; trouver un cyber pour communiquer

kaolack/chaos lac, n'est pas une fille facile

ou comment ne pas rester sur sa première impression

évidement et comme souvent, encore plus sur ce continent, il y a du rythme, ou un rythme et il faut le prendre ; en arrivant ici, tout est accablant, la chaleur, la saleté, la misère apparente, la pollution, le sel qui durcit au fil de la journée les vêtements dans lesquels on sue à grosse gouttes

en arrivant je veux tout voir, tout faire, tout gérer, comme un occidental normal, mais entre 12 heures et 17 heures, ça n'est tout simplement pas imaginable, le climat s'impose, par la force, on doit s'y plier, sans discuter, et là on prend le rythme; peu à peu la ville s'ouvre, mais il faut la mériter, faire l'effort de chercher, de regarder, essayer de comprendre; encore une fois c'est par les gensses que tout arrive, tout à coup cette tension palpable, laisse la place à l'attention: un petit guide qui me croise tous les jours depuis 5 jours, m'invite au thé ataïa, une heure au moins et les trois thés, en me quittant il me dit: "toi tu es gentil, nio far" (on est ensemble)

aurélie, la directrice de l'alliance franco-sénégalaise, vecteur local de rencontres de personnalités de la ville et de la région, toutes plus intéressantes et passionnantes les unes que les autres, l'alliance en elle-même, joyau d'architecture contemporaine, chef d'oeuvre en péril, comme cette ville,

l'hôtel relais, havre de paix, pour toubabs

écrasés par la chaleur tropicale sèche et salée, un coca 500 francs cfa et la piscine gratos, une jeunesse omniprésente et pleine d'espoir

non kaolack n'est pas une fille facile, elle en est évidemment d'autant plus intéressante et touchante ; kaolack est une ville rebelle, punk, sauvage

ataïa

14 heures, je sors de la mission catholique plein du bon tié boudien de la cuisinière de la mission, que les gardiens m'ont invité à partager avec eux, je sors repu ; je tourne la rue "bonjour, tu viens prendre le thé ?" ;

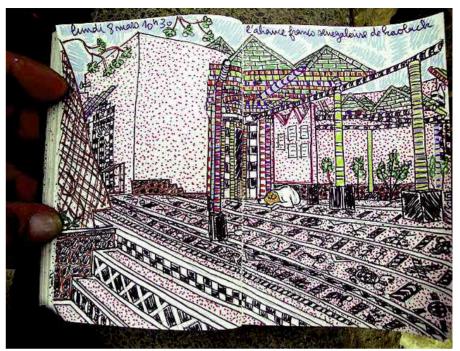
la chaleur est accablante ce dimanche après-midi, je suis crevé, je n'ai pas la force d'aller plus loin pour l'instant ;

abdoulay me dit: "c'est dimanche, c'est relax max"

- allez, un ptit thé, ataïa!

je passe deux bonnes heures à discuter de la vie de claude bez et des girondins, c'est suréaliste, mais très sympa

à kaoloack se retrouvent aussi l'hiver, beaucoup de guides du siné saloum qui



l'alliance franco-sénégalaise de kaolack

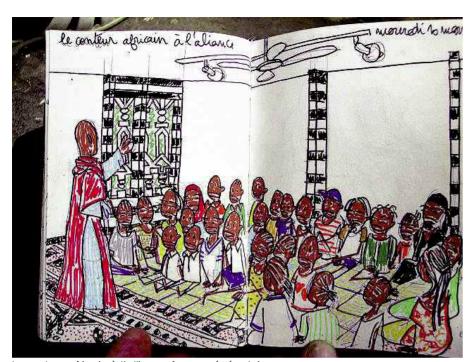
viennent ici chercher un travail avant la saison touristique, abdoulay est l'un deux, il travaille depuis des années à cap skiring en casamance, et promène les touristes d'île en île ; aujourd'hui il attend la saison en buvant du thé

mercredi 10 mars

séance à l'alliance française de kaoloack

l'alliance franco-sénégalaise de kaolack, monument d'architecture contemporaine à la sauce piquante, prix aga khan 1995;

première séance organisée dans une structure culturelle française à l'étranger; ce, grâce à l'ouverture d'esprit de sa directrice, ravie de m'accueillir dans son sublime bâtiment; les enfants ont été prévenus quelques jours à l'avance, je me suis greffé sur l'heure du conte, après la séance de conte africain, le personnel efficace de l'alliance m'aide à mettre en place l'atelier, des parents sont là aussi; tout se passe merveilleusement bien, secondé de main de maître, j'ai tout le loisir de passer la séance avec les enfants; comme je peux le constater maintenant depuis quelques temps au sénégal, les enfants sont sages, bien élevés, ceci rajoute encore au fait que les ateliers sont toujours un moment de calme et de plaisir; il y a plein de gensses pour assister et m'assister, comme toujours également, je n'ai pas le temps de comprendre ce qui se passe que c'est déjà fini; mais les enfants sont contents, ce qui est tout de



le conteur africain à l'alliance franco-sénégalaise

même le principal ; à la fin, quelques personnes viennent me parler, notamment un enseignant d'une école de la ville qui me propose de venir dans sa classe pour faire une séance de peinture avec ses élèves

là pour ça, j'accepte avec enthousiasme, rendez-vous dans deux jours, pour une autre aventure

ieudi 11 mars

les camionneurs

aujourd'hui jeudi, je ne sais pas trop quoi faire, j'erre dans les rues à la recherche d'une rencontre; comme toujours ici, c'est finalement très facile, j'aperçois un camion et des gensses en train de glander autour, je m'assois à une distance raisonnable, sors mon carnet et croque, très vite l'un des mecs s'approche, curieux, "bonzour je m'appelle ablaye, qu'est-ce vous faites ?", je lui montre; j'ai commencé à dessiner son camion, il le reconnaît illico et appelle ses potes en wollof

je ne comprends pas exactement ce qu'il dit, mais en voit très vite l'effet, je me retrouve entouré par les trois frères, ils font des commentaires sur mon dessin en rigolant et m'expliquent

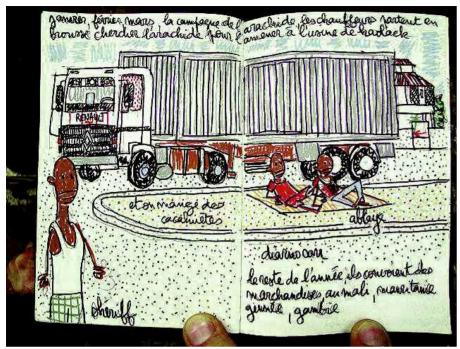
janvier, février, mars, c'est la campagne de l'arachide, les chauffeurs restent sur kaolack en attendant qu'on les appelle pour partir en brousse chercher



la séance à l'alliance franco-sénégalaise

l'arachide et la ramener à l'usine, le reste de l'année, ils convoient toutes sortes de marchandises à travers l'afrique de l'ouest, le mali, la mauritanie, les deux guinée et la gambie ; ils poussent parfois jusqu'au niger et nigéria, mais c'est plus rare, à cause des problèmes politiques dans ces deux derniers pays ; shérif, le grand frère dit quelque chose en wollof que je ne comprends pas ; tout en continuant mon dessin, je surveille d'un oeil ce qui se passe autour de moi, diaruo entre dans la benne et en ressort avec un sac plastique noir, il me l'amène, il est rempli d'arachides ; il me le tend en me demandant : "tu aimes les arachides", j'accepte avec plaisir, ce sont des cacahuètes pour faire de l'huile, toutes petites, une sur deux est verrée, mais une fois triées elles sont très bonnes ; ils me proposent le thé, j'accepte avec joie, nous discutons jusqu'au bout de la soirée

la vie est facile au sénégal ; je rentre tard à la mission catholique, encore un thé avec les veilleurs de nuit et au lit avec mes potes les moustiques



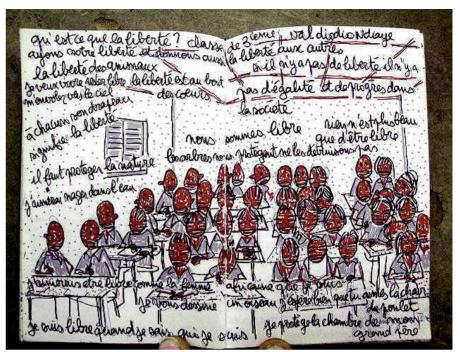
shériff et ses frères

vendredi 12 mars

séance dans le collège val diodio ndiaye de kaolack classe de troisième séance dans un collège à kaolack, trop grands, trop nombreux, je préfère leur parler de ma liberté d'artiste et leur demander ce qu'ils pensent eux, de la liberté; séance passionnante, ça fuse dans tous les sens, les élèves ont 14, 15 ans, les réponses sont très étonnantes et traduisent une maturité d'esprit qui m'étonne toujours chez les enfants en afrique en général;

qu'est-ce que la liberté ? vous avez une demi-heure pour en faire ce que vous voulez

- ayons notre liberté et donnons aussi la liberté aux autres
- la liberté des animaux
- ie veux rester libre, la liberté est au bout des coeurs
- s'il n'y a pas de liberté, il n'y a pas d'égalité et de progrès dans la société
- je veux vivre, rester libre, m'envoler vers le ciel
- la liberté est au bout des coeurs
- à chacun son drapeau signifie la liberté
- rien n'est plus beau que d'être libre
- il faut protéger la nature
- nous sommes libres
- les arbres nous protègent, ne les détruisons pas



le collège val diodio ndaye à kaolack

- j'aimerais nager dans l'eau
- j'aimerais être libre, comme la femme africaine que je suis
- je suis libre quand je sais qui je suis
- j'espère bien que tu aimes la chair du poulet
- je protège la chambre de mon grand père
- je vous dessine un oiseau

samedi 13 mars

la route vers ziquinchor

levé 4 heures 30 ; faux départ à 5 heures 30, on a crevé dans la gare routière, alfonce change la roue et c'est parti ; il est 6 heures passées, alfonce le bien nommé slalome entre les nids d'autruches sur la route

10 heures, la frontière gambienne, 1000 francs de visa pour les toubabs ;

passé le poste, la route est une piste ; cinq contrôles, police et armée ; plus loin, le bac ; il est 12 heures 30, la foule sympa vend tout deux fois moins cher qu'au sénégal, il y a deux fois plus de vendeurs que de voyageurs ; une omelette, un café touba, l'attente favorise le commerce frontalier ; ils sont des centaines à vendre des slips, du café, du viagra, des boissons, du tissus, des gâteaux infâmes et tout, d'autres, indiens ou chinois

13 heures, finalement on embarque, le bac gîte vraiment sur sa gauche,

6

la température est plus clémente qu'à kaolack, mais le degré d'humidité est tel que la chaleur parait plus forte, les vêtements collent à la peau;

la traversée du fleuve gambie est magnifique, la végétation abondante tombe dans l'eau ; de l'autre côté de la rive, même schéma, les boutiques, les marchands, les gâteaux secs

sortie de gambie, il faut repayer mille francs, ce n'est plus un visa c'est une taxe; contre tous mes principes et ce qu'on m'a dit ici de ne pas faire, je craque devant trois petits gamins en guenilles, je leur achète à chacun une bouteille de lait, qu'ils vont direct filer à leur marabout; je suis désemparé;

la route est défoncée, sur le bas côté c'est la fameuse tôle ondulée, alfonce choisit cette dernière alternative, ça me berce, je m'endors, jusqu'à la frontière sénégalaise; je rentre pour le visa dans la guitoune, remplis les modalités et tends 1000 balles au douanier qui est éberlué: "qu'est-ce que c'est ?" me demande t-il, je ne comprends pas et ressors, en fait c'est la frontière sénégalaise, il ne faut pas payer

nous entrons en casamance, un militaire tous les 2 kilomètres, un char tous les 5; plus que 50 kilomètres avant ziguinchor, ce sont les plus longs, je n'en peux plus; le végétation déborde de vie, des arbres de toutes tailles et couleurs, une forêt dense, il fait maintenant vraiment chaud et humide, nous sommes tous collés les uns sur les autres dans le mini bus

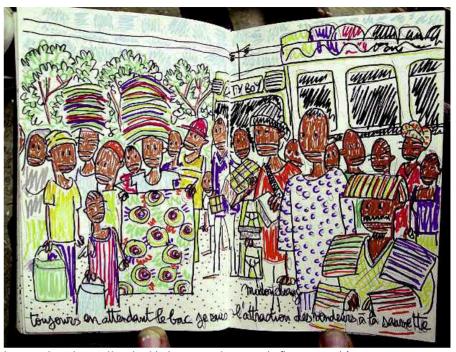
et puis, le fleuve casamance, large et majestueux, il est 15 heures ; ziguinchor est un immense jardin, magnifique ; malan vient me chercher à la gare routière, avec sa mob, je suis toujours étonné de circuler dans la masse compacte du trafic sénégalais, sur un 103 peugeot, à deux avec mon sac de 20 kilos, sans aucun problème ; j'adore ces moments, lorsque j'arrive dans un endroit que je ne connais absolument pas, les yeux grands ouverts

la ville semble beaucoup plus entretenue que ce que j'ai pu voir jusqu'ici au sénégal, les rues sont pour la plupart goudronnées ou pavées, des maisons basses, des arbres impressionnants, manguiers, arbres à pains, fromagers, nous traversons différents quartiers, des rues bondées de gensses, des vêtements de toutes les couleurs, des enfants partout

nous arrivons dans le quartier grand dakar, entrons chez malan ; dans la cour, je serre un nombre impressionnant de mains, il me présente aux chefs de famille, les trois grands-mères, assises à l'ombre du manguier qui trône au milieu de la cour

comme je l'ai souvent remarqué ici, malan me propose de prendre une douche, cela fait partie de l'accueil, les voyages étant toujours chauds, fatigants et salissants

j'accepte avec plaisir, d'autant qu'il est maintenant 11 heures, il fait très chaud et toujours humide ; la différence avec kaolack est frappante, je com-



les marchands en attendant le bac pour traverser le fleuve gambie

prends pourquoi la végétation est en pleine forme ; je prends une longue douche à l'eau froide, en réalité tiède, c'est un bonheur en sortant dans la cour, malan m'attend, nous buvons les trois thés, ça va mieux



ziguinchor

première nuit à ziguinchor

en arrivant, invité dans la famille par le frère aîné cheikh sydia de dakar, je suis accueilli avec tous les égards dû à son rang

ziguinchor, la nuit est chaude, trop chaude ; surtout dans la chambre qui a chauffé toute la journée, sous la tôle ondulée ; la nuit, les murs restituent la chaleur, c'est suffoquant ; sous la moustiquaire, sur le matelas en mousse de plastique, je me réveille je suis trempé ; dehors il y a un peu d'air, le vent s'est levé, je finis la nuit sous le manguier

là, un autre problème survient, les moustiques ; je suis trop crevé et je n'ai aucune envie de revenir à l'intérieur, il y fait beaucoup trop chaud ; j'ai apporté des bouchons au cas où, je me bouche les oreilles, j'oublie les moustiques et dors enfin

ce matin vendredi 12 mars, promenade dans la ville, c'est beau, le marché, l'alliance française, encore un bijou, construite par le même architecte que celle de kaolack dont j'ai totalement oublié le nom

midi sous la tôle ondulée de la chambre de malan, il fait chaud comme dans un four, midi sous le manguier, il fait meilleur, j'ai rattrapé mon retard niveau dessins à colorier; je dessine une partie de la famille; accueilli dans leur maison, je demande comment je peux les aider pour ce qui est du manger, je sens malan presque mal à l'aise, il me dit: "il n'en est pas question, on ne parle pas



les enfants de la famille à ziguinchor

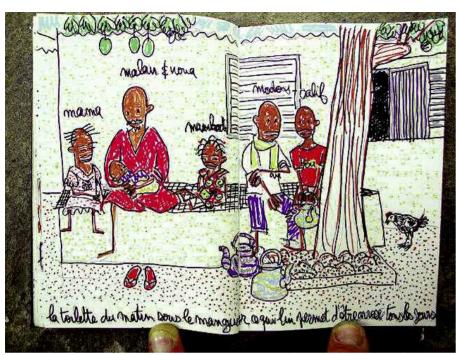
de ça au sénégal"; j'ai envie de lui dire ça dépend chez qui, mais je m'abstiens, c'est tellement beau; je les aiderai sans le dire

dimanche 14 mars

dans la famille à ziquinchor

accueilli ici à ziguinchor dans la maison sagnan, tourré, dramé, soumaré, première fois où je suis véritablement dans une grande famille au sénégal, il sont cinquante; plus d'une vingtaine d'enfants, une bonne dizaine d'ados, beaucoup de filles, moins d'adultes et les trois grands-mères que j'ai pu identifier, craintes et respectées; assises ensemble dans la cour, elles changent de place régulièrement en suivant la course du soleil et l'ombre du manguier; je suis dans une famille mandingue, ancien peuple guerrier, qui vient du centre de l'afrique de l'ouest, installé depuis longtemps en casamance; ils composent la deuxième ethnie de la région, avec les diolas, les habitants d'origine; la maison est le royaume des femmes et des enfants que l'on entend beaucoup, les hommes restent discrets et font, du plus petit au plus grand, du thé ataïa toute la journée; le soir, tout le quartier passe dans la cour acheter du mil que les trois grand mères préparent et vendent toute la journée; les enfants jouent, rigolent, crient et pleurent dans tous les endroits de la maison, c'est un monde de bruit où il est assez dur de s'isoler; d'autant que, évidemment





sous le manauier, le matin

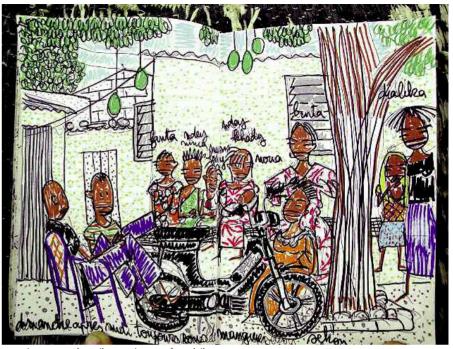
je suis la curiosité du moment pour les petits et le fait que je dessine tout le temps attise cette curiosité

je retrouve dans la maison, tout ce que j'ai découvert depuis le début de mon voyage, concentré dans une seule cellule familiale; tous les clichés dont je soupçonnais plus ou moins l'existence, soit oubliés, soit ignorés, l'accueil, la gentillesse, la générosité, la simplicité

la maison est une société matriarcale de type pyramidale, en premier les grandsmères : fatou, alibama, diabama, ioba règnent sur la maison ; après les adultes, les garçons d'abord, puis les filles ; suivent les ados garçons et filles et les petits ; les enfants sont surveillés par les grandes soeurs puis les mères, sous l'autorité finale des grands-mères qui, à tout moment, peuvent sortir le balais ou pire un bâton à la main et là ça ne rigole plus chez les petits

ce soir samedi, il est 23 heures, la ville se dirige à flots continus vers le centre et les boîtes de nuits ; à la maison c'est la soirée des petits, les grands sont partis ; les enfants sont éparpillés dans la maison, ça rigole dans tous les coins ; par âge, sexe ou affinités ils se regroupent, dehors sous le manguier, dans le salon devant la télé, c'est la fête partout, dans la joie et l'insouciance

minuit, dans la rue ça ne change pas, les flux se densifient surtout en allant vers le centre ; je sors devant la maison et m'aperçois que où que j'aille je suis suivi par un membre de la famille ; jamais dans la soirée ou pendant ces trois



sous le manguier, dimanche après midi

jours le lien ne se rompt ; je fais partie de leur monde

le premier jour, parti trois heures, ils se sont inquiétés de ma disparition, du plus petit au plus grand, ils me cherchaient dans les environs

depuis, quel que soit son âge, je suis escorté par un membre de la famille, ou carrément on m'ouvre ou on me facilite le chemin

je suis sous leur responsabilité, faisant de fait partie de la famille, je suis protégé; moi qui suis plutôt un solitaire, cette présence bienveillante me pèse un peu, mais je ne peux pas aller contre, ce serait mal venu et impoli, je m'y fais

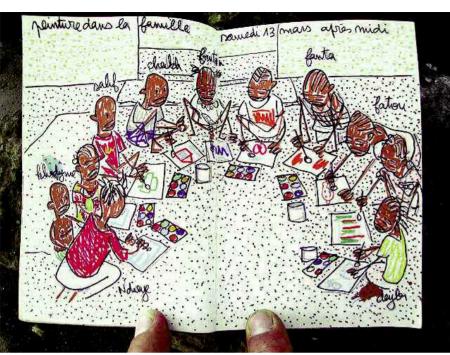
la peinture des petits à la maison

première séance à ziguinchor à la maison, avec tous les enfants ; j'installe le matériel dans la cour, à l'ombre du manguier, les grands m'aident, les autres attendent, les filles gèrent les plus petits

tout le monde s'installe, c'est parti

comme d'habitude tout se passe bien, comme d'habitude les adultes sont bluffés par les peintures des enfants; malan qui est instituteur est attentif à ce qui se déroule sous ses yeux, il suit plus particulièrement ses filles, et se pique au jeu; il prend une feuille, s'assoie au milieu des enfants et peint; du coup, tous les grands qui sont autour s'y mettent aussi, deux ados préparent le thé, ici la vie est plus douce et plus tranquille qu'à dakar, une des résultante en est la





séance de peinture avec les enfants de la famille à ziguinchor

fameuse cérémonie du thé qui, à dakar, a pratiquement disparu, en tout cas dans la rue ou pour les étrangers

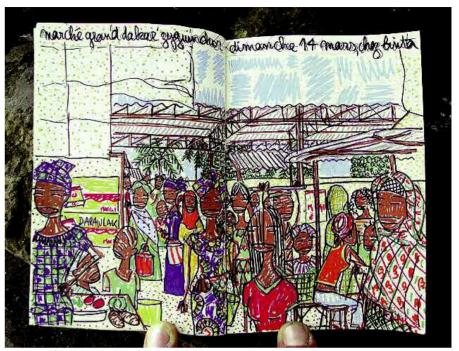
ici la cérémonie dure et quand elle est finie, il y a toujours quelqu'un pour la recommencer

dans la cour, les peintres se déplacent avec l'ombre du manguier, les grandsmères et les femmes autour observent la scène avec attention et bienveillance, tout est amour, je baigne dans mon jus

le soleil baisse mais l'ardeur des peintres ne faiblit pas, c'est de plus en plus compliqué de voir ce que l'on peint ; faute de lumière, la séance se termine doucement

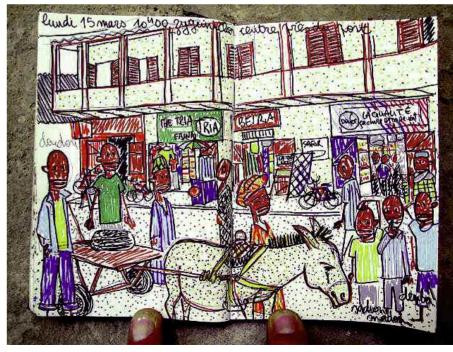
nous discutons avec malan de la pratique, je lui propose de venir faire ça dans sa classe, il est un peu embarrassé, il m'explique que son école se trouve dans la zone rebelle et qu'il craint pour ma sécurité, mais il a un ami qui enseigne, pas très loin de la maison, nous allons le rencontrer ce soir après manger, il est certain qu'il sera intéressé

dans la cour, les femmes ont préparé un maffé et nous invitent à venir le manger assis, accroupis autour du plat, nous mangeons avec la main droite



le marché grand dakar de ziguinchor

centre ville de ziguinchor



lundi 15 mars

balade dans ziguinchor

lundi 15 mars, je sors tôt de la maison, profitant de l'absence des grands, au boulot, et des petits, à l'école; je file vers le centre; nous habitons la deuxième ceinture, construite dans les 30 dernières années, en plan orthonormé; je traverse plusieurs quartiers, de ziguinchor, cité jardin, la végétation y est omniprésente, il y a de l'ombre partout; il est 9 heures, le soleil est encore doux, autour de moi des petites maisonnettes avec jardin, tout est vert et déborde de vie, la ville est propre; c'est frappant, surtout en arrivant de kaolack;

les manguiers, les baobabs, les cocotiers et autres palmiers, c'est un vrai festival, mais pour moi le roi incontesté en est le fromager, géant de la forêt, ses racines en éventail lui donne une assise majestueuse et élancent son immense tronc vers ses hautes frondaisons où ses branches traversent sans peine des rues entières

je rentre dans la première ceinture, plus disparate et diffuse, les maisons plus archaïques et le plan cadastral plus anarchique, le sol est en terre rouge;

et puis le centre, halte au bord du fleuve sur une petite place, marché aux bricoles et aux poissons, il s'agit de l'embarcadère historique de la ville, d'où arrivait et partait tout trafic avec le nord ; les pêcheurs partent sur d'immenses barques multicolores

j'entre dans la ville, d'anciennes maisons coloniales, des jardins merveilleux et le centre, les commerces, les gens sont tranquilles, la chaleur monte ; je m'assoie avec un peintre sculpteur, rencontré hier, on échange nos techniques, il m'offre une petite statuette qu'il a fabriquée, je lui en fais ma version et son portrait par la même occasion ; il fait vraiment chaud maintenant, je rentre doucement à la maison en me perdant plusieurs fois, au gré des rues, des sentiers et des rencontres ; dans une boutique je trouve un mini ballon de foot en cuir, j'en connais à la maison qui vont être contents

tiens un cyber, je m'arrête, pour continuer à raconter mon voyage sur le blog

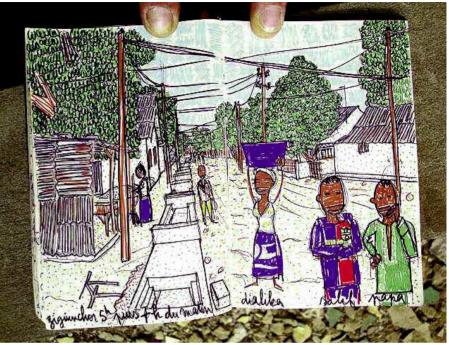
mardi 16 mars

réveillé tôt

ce matin réveil 5 heures par des tirs d'obus ; instantanément je me retrouve au liban, il y a vingt ans, les sons, les odeurs et les goûts ont en commun de nous faire voyager dans le temps de notre mémoire

mais ici, aujourd'hui, quelque chose me semble étrange, je mets un petit moment à comprendre et après un certain nombre de tirs, je comprends : ils n'arrivent jamais, je n'entends pas la déflagration de l'explosion, j'apprendrai plus tard que les tirs sont très longs, c'est l'armée qui pilonne une base rebelle très éloignée ; hier, deux chefs rebelles ont été tués

c'est le paradoxe de ziguinchor, ville d'une douceur de vivre incomparable où co-existent une révolte indépendantiste latente, qui aux dires de la population,



le matin tôt, une rue en chantier, les enfants vident les poubelles

n'en a plus que le nom ; plusieurs petits chefs rebello-hors-la-loi autoproclamés et nostalgiques, se déchirent la carcasse d'une rébellion qui a plus de trente ans ; le drame de tout ça en est son héritage, des zones agricoles fertiles à l'abandon, en friche, figées dans le temps par les mines qui y pullulent ;

d'où la misère actuelle en casamance qui a pourtant tous les atouts pour se développer; et la lassitude de la population qui souffre aussi de l'image déformée et amplifiée véhiculée à l'extérieur

et ces tirs qui n'explosent jamais nulle part, j'essaye comme tout le monde de me rendormir, j'ai du mal, je mets l'oreiller sur ma tête; 5 heures 30, les muzzins chantent, au loin, c'est beau, doux, ça me berce

ça devait être comme ça avant l'invention de l'électricité

mais quand le voisin dans la maison à côté, branche son haut parleur à fond, teste le micro en crachant un peu dedans, un petit larsen latent mais permanent, et chante faux "allah akbar" ça perd un peu de son charme ;

ok! je me lève, de toutes façons à 15 heures c'est la sieste à l'ombre obligatoire

mercredi 17 mars

deuxième séance de peinture à ziguinchor

suite à notre entrevue de l'autre soir, avec l'instituteur ami de malan, je me retrouve ce matin dans l'école marie affinko diatta, à côté de la maison, dans

une classe de cp, 8 ans; il est 11 heures, il commence à faire chaud; j'ai un mal de chien à dormir la nuit depuis que je suis à ziguinchor, toujours à cause de la chaleur; ce matin je suis crevé, j'ai du mal, sous la tôle ondulée de l'école, heureusement les deux enseignants m'aident, nous allons faire deux séances car il y a une soixantaine d'enfants, ils les divisent en deux parties, une première moitié reste, l'autre sort devant la porte

je distribue le matériel, les enfants me sourient, me demandent ce qu'ils doivent faire, je leur dis ce que vous voulez; comme souvent ils ne s'attendent pas à cette phrase, cette liberté offerte n'est pas aussi évidente à gérer

j'énumère quelques exemples, une fleur, le ciel, les nuages, un arbre, ce qui vous entoure, l'école, vos copains, je donne volontairement plein d'exemples, pour ne pas me retrouver avec trente fleurs ou trente maisons; et rajoute que pour ceux qui ne savent vraiment pas quoi faire qu'ils peuvent s'inspirer de ce que font leurs voisins, donc copier, comme toujours lorsque je dis ça, il y a un ohhh! mi joyeux pour une partie de la classe, mi étonné pour les autres;

je constate assez souvent quelques enfants qui se cachent avec leur bras, soit par timidité, ce qui est facilement repérable, soit pour que personne ne copie, je dois dire qu'en afrique j'ai moins vu cette dernière attitude ; les enfants sont pour la plupart éduqués dans l'idée de partage ; je repère cependant une petite fille qui cache son dessin, je m'adresse alors à toute la classe et leur dis : "attention les enfants, fatou se cache car elle dessine une fleur, elle est vraiment très belle, donc si vous faites une fleur il va falloir qu'elle soit vraiment jolie" ; tous rigolent, fatou aussi, les enfants lui demandent à la voir, elle leur montre fièrement et continue la séance sans se cacher

ieudi 18 mars

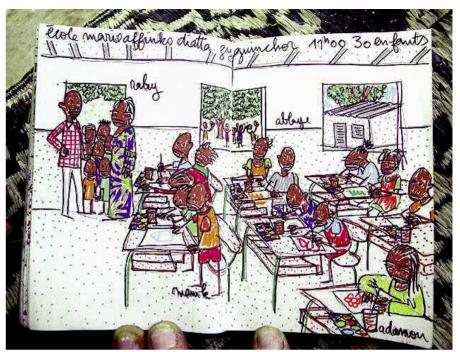
introspection dans la famille (suite)

cette famille est un monde, une micro société, avec ses codes, ses valeurs et sa hiérarchie ; il existe un ordre, qui n'est pas évident de prime abord, mais en restant un peu je commence à saisir ; la cérémonie du thé me fait comprendre pas mal de choses

je suis toujours servi en premier, je suis l'invité, puis après moi par ordre décroissant, du plus vieux au plus jeune

lamine l'aîné de la famille, qui s'appelle malan mais qu'on appelle lamine, est instituteur, discret et doux ; veuf et père adorable de deux non moins adorables petites filles ; ndey nima, 7 ans, toute frêle, qui sourit tout le temps et sa grande soeur binta, immense pour ses 12 ans qui remplace sa mère dans toutes les tâches ménagères ; j'en oublie d'ailleurs des fois que c'est une gamine ; sauf quand elle s'autorise à jouer, pas souvent, elle rit comme une enfant ; discrète, efficace, elle apprend ses leçons tard le soir en s'esquintant les yeux sous la lumière blafarde du néon dans la cour

les grands-mères, alibama, diabama et ioba, elles me choient mais je ne le



l'école à côtés de la maison

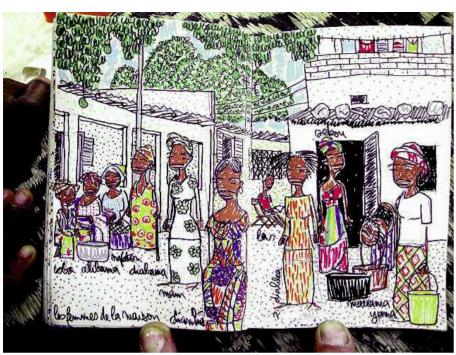
vois pas toujours, la plupart des attentions qui me sont portées viennent de leur regard aiguisé, qui ne manque rien du mien et de mes désirs avant même que j'en fasse la demande ; le soir, le matin, elles viennent me serrer la main dans un retentissant YO! et elles rigolent, yo veut dire oui en mandingue

les jeunes, les tout petits, mambadi ma préférée, sauf que c'est elle qui l'a décidé, la première à être venue me voir quand je suis arrivé, elle me réveille le matin en venant me chercher dans mon lit, je craque, elle me monte dessus, me fait des bisous baveux et morveux, j'adore

fanta, mama, fatou, bintou, deybi, maï, khadija, plus timides mais ça vient, elles sont ravies de me rencontrer, dans la rue, elles me courent après et me suivent, les gens sont étonnés, non pas de ça, car n'importe quel toubab est entouré d'enfants, mais du fait qu'elles connaissent mon prénom et que je les tienne par la main ; c'est d'ailleurs une des joies de mon voyage, lorsque j'arrive tous les petits me courent après, "toubab, toubab", après quelques séances de peinture, ils crient du plus loin qu'ils me voient "charles ", ou "la peinture" et alors je ne suis pas peu fier

les petits mecs, ablaye, papa, cheikh, demba, qui me tournent autour comme des mouches, tous différents, tous sympas, avec évidemment un chouchou, salif, qui a un regard d'une intelligence redoutable, qui parle le mieux le français, ça aide, lui aussi anticipe mes désirs ; il s'est autoproclamé comme





les filles de la maison

mon faiseur de thé (ataïa), il vient me chercher pour manger; il est en fait au service, de bonne grâce, de tous les petits, ce n'est pas le plus grand mais le plus attentif et le plus respecté des tout petits; je vois moins les ados, ils ont leurs trucs à faire, sauf mon pote babacar, 19 ans, 1 mètre 80 et 80 kilos de muscles, doux comme un agneau, curieux de tout et très sympa; qui jusqu'à ce qu'il se casse le poignet en sport, était mon chaperon; il adore se promener avec moi dans la rue, car tout le monde le regarde; depuis qu'il est dans le plâtre, il lit "le canard enchaîné" que j'avais laissé traîner

les filles, plus discrètes mais pas moins présentes, passent, repassent (dans tous les sens du terme) ; me disent 15 fois par jour "bonjour, ça vaaaa bien" , dialika magnifique, 17 ans la voix rauque charmante est venue me brancher pour me marier avec sa soeur ; ici les gensses sont catastrophés que je sois célibataire et veulent tous me marier

dialika: "il faut que tu te maries avant de partir de la maison, tu amènes l'argent et on te marie"; sur certains points j'ai parfois l'impression d'être dans mon périgord natal au début du vingtième siècle

et toute la journée :"ah ah ah, YO, ah ah ah", les grands-mères rigolent et papotent en se déplaçant en fonction du soleil à l'ombre du manguier



sous le manguier, fin d'après midi

sous le manguier, le lendemain



lundi 22 mars

on peut le dire

on pourrait dire, binta est marchande des quatre saisons, bien qu'ici il y en ait deux on pourrait dire, binta a l'oeil qui brille d'intelligence, il est partout à la fois cet oeil on pourrait dire, binta est diola, son père mort, sa mère est allée vivre à kaolack, elle est restée dans une nouvelle famille, qui l'a adoptée, c'est comme ça ici, elle a sa vrai maman à kaolack et sa nouvelle avec laquelle elle vit ici on pourrait dire, binta qui a du bagout sait se faire remarquer, finement au milieu du marché, ce monde de femmes toutes plus colorées et belles les unes que les autres

on pourrait dire, binta est curieuse, pas farouche, elle lance sa ligne avec dextérité, en choisissant précisément sa proie et elle ferre d'un coup sec, hummmm, je mords

on pourrait dire, binta qui a 41 ans cette année a eu un fils de 19 ans avec un gendarme sénégalais, envoyé au darfour, depuis ils sont séparés

on pourrait dire, binta a des mains de travailleuse et des pieds d'africaine on pourrait dire, binta entend le wolof, le diola, le mandingue, le français, l'anglais et apprend le peule

on pourrait dire, binta est allée trois ans à l'école, qu'elle a dû quitter pour travailler on pourrait dire, binta a parfois un regard triste qui se perd dans le vide du ciel mais aussi binta est gaie, elle rit et fait des blagues, remet à sa place ses copines qui se moquent d'elle avec ce toubab, là tous les matins assis qui dessine et lui parle

on pourrait dire, binta est belle, coquine, malicieuse, bonne, sensible et gentille on pourrait dire, comme elle me le raconte, que la beauté n'est rien si elle est seule sans personne avec aui la partager

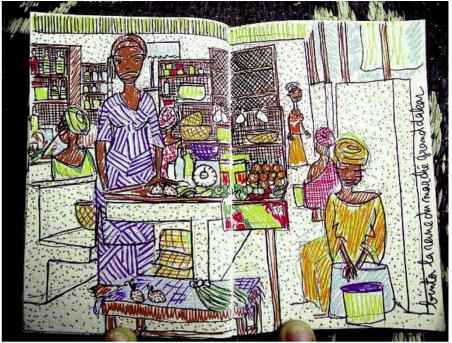
on pourrait dire, binta est noire et fière de l'être, mais elle s'en fout aussi, elle n'est pas raciste, elle aime toutes les couleurs

on pourrait dire, binta aime son travail, elle aime travailler, elle est indépendante on peut dire que j'aime binta

mercredi 24 mars

le bonheur dans son jardin, à ziguinchor

- j'aimerais que tu restes au sénégal, à ziguinchor, ici il y a tout ; même si tu ne restes pas pour moi, tu planterais des arbres et moi je pourrais dire aux enfants : "vous voyez les enfants, ces arbres, c'est charles qui les a plantés"
- c'est ce que je fais belle binta, à ma façon, au fil de mon voyage, je sème des couleurs dans l'esprit des enfants, comme le petit poucet, mais au lieu de laisser derrière moi des cailloux pour ne pas me perdre, j'avance au hasard en me perdant avec joie et je laisse derrière moi des milliers de feuilles colorées, un peu plus de mille ces deux derniers mois au sénégal ; des graines qui germeront, ou pas, cela dépendra de tout un tas de choses



binta au marché grand dakar

- je ne sais pas ce que tu cherches et je ne peux pas te retenir, mais si tu cherches ton bonheur, tu reviens ici à ziguinchor, tu reviens me voir, moi je ne bouge pas et je saurai te rendre heureux
- ça j'en suis sûre, je le sais, je le sens douce binta, mais je suis atteint d'un mal incurable, le nomadisme ; la peur panique de tout ce qui m'attache, de ce qui pourrait me bloquer, la fringale du neuf, de l'inconnu, le besoin permanent de me jeter dans le vide, juste pour voir ce que ça va donner ; renaître à chaque fois, pour ne jamais mourir, je ne suis bien que sur la brèche, je ne trouve mon équilibre que dans le déséquilibre

c'est pour ça que je marche, toute ma vie j'ai marché ici et ailleurs

samedi 27 mars

2000 bonzour toubab, plus loin

un truc qui est dur pour nous autres occidentaux, c'est le nombre incalculable de "bonzour toubab", que j'entends par jour ; au début c'est sympa, mais au deux millième dans la matinée, je sature ; en fait encore une fois ce n'est rien d'autre qu'une habitude, ici si on croise son voisin mohamed vingt fois dans la journée, et bien 20 fois on dira bonjour mohamed et c'est normal, dans la rue les gensses passent leur temps à se saluer, encore une fois il faut accepter cette coutume

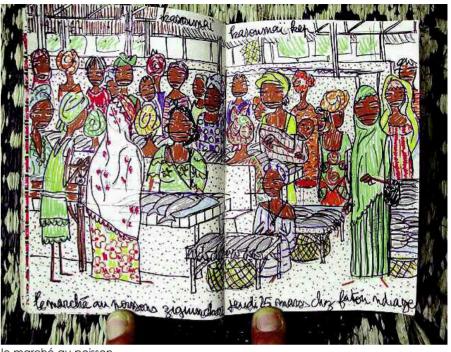




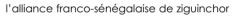
bonzour comment ça va ?

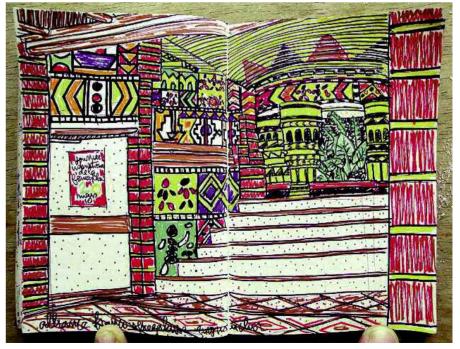


les femmes au marché



le marché au poisson







le fleuve casamance depuis la passerelle du aline sitoé diatta

étant un loup solitaire venant d'un pays de plus en plus individualiste où les gens sont de plus en plus seuls, il me faut un temps d'adaptation ; si jamais je réussis à m'isoler, forcément quelqu'un vient me demander : "tu vas bien ?" ; si je finis par trouver un endroit vraiment seul, comme l'autre jour au bord du fleuve casamance, un mec passe et me dit : "mais qu'est-ce que tu fais là, c'est là qu'on vient pisser"

ok! ok! je vous aime aussi, je baisse les bras;

dimanche 28 mars

le départ de ziguinchor

ziguinchor 28 mars 2010, je pars, encore une fois le coeur gros, je laisse derrière moi des connaissances, des amis, la famille, la belle binta

le plus dur dans mon voyage, c'est de partir, à chaque fois c'est un déchirement sur la hune du bateau qui me ramène à dakar, je verse ma larme j'aperçois la nature à perte de vue, ces arbres qui sont l'or de la casamance, ils tendent leurs branches par-dessus tout et me disent "au revoir"

ou "ne pars pas" suivant les cas

comme dit binta, je suis sûre que tu reviendras ici en casamance; tel un rahan des âges, moins farouche, je fais tourner mon couteau suisse à 12 fonctions, bien pratique, et je pars dans la direction de la lame; rahan matiné de kung fu, ainsi j'arrive dans un endroit où je ne connais personne, je repars avec des souvenirs, des connaissances et des aventures plein la tête

le fleuve casamance est large et beau, de couleur verte, plus on va vers la mer plus il s'élargit et la végétation qui le borde, chatoyante, laisse place à la mangrove, dense

nous arrivons dans l'atlantique à la tombée de la nuit, le bateau est un peu secoué dans les passes, puis le soleil se couche sur l'horizon, il fait presque frais avec les embruns, 28°; je rentre dans la cabine, sous clim il fait froid 23°; je ressors, il fait meilleur dehors; nous longeons la côte, les lumières de banjul, puis le noir absolu; la voie lactée comme je ne l'ai plus vue depuis mon enfance, j'ai l'impression en allongeant les bras de pouvoir toucher les étoiles; je m'endors, bercé par le ronronnement du bateau et la douceur des alizés



80

dakar

lundi 29 mars

le retour à dakar

6 heures 30, lundi 29 mars 2010, retour à dakar, il faisait presque froid cette nuit, en mer ; c'est une sensation que j'avais totalement oubliée

13 heures au large sur le aline sitoé diatta, bateau tout neuf, remplaçant le jolla qui a fait naufrage en tuant des milliers de gens ; notamment toute la génération de bacheliers de cette année-là qui partaient à la fac à dakar, ce dimanche soir-là ; une tragédie nationale, due à la négligence des responsables de l'époque, passe-droits, bateau poubelle surpeuplé et surchargé ; encore présent dans toutes les mémoires casaçaises, peu de familles ont été épargnées par ce drame

je sors du port, passe la barrière de "taxi, taxi", "monsieur, taxi", "eh mon ami, taxi", je marche dans dakar qui se réveille ; il fait bon, un peu d'air, le climat est plus clément qu'en casamance, je retrouve la ville, les bagnoles, des rues, des bâtiments à plus de un niveau, ça fait bizarre

je m'étais habitué à la nature, à ce grand village qu'est ziguinchor

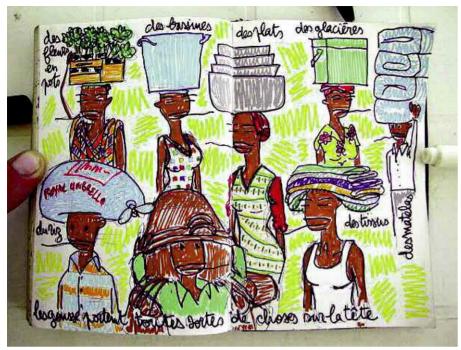
je passe devant le marché kermel, tiens il est là, je ne l'avais pas retrouvé la fois dernière, magnifique structure baltard avec son mur d'enceinte de type mauresque, juste à côté la gare, elle aussi je la retrouve, la façade rénovée lui donne une seconde jeunesse; elle ressemble à toutes les gares françaises - c'est drôle -



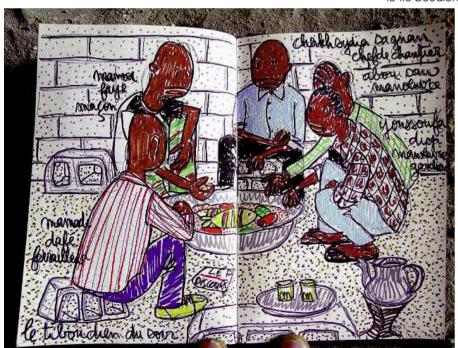
les maçons maçonnent

à l'intérieur des trains fantômes, présage de mon futur départ pour bamako; j'en profite pour me renseigner sur les départs vers le mali; mais, après plusieurs déraillements la ligne a été supprimée; trop dangereux, les rails n'ont pratiquement jamais été entretenus depuis le départ des colons du côté sénégalais; au mali, c'est différent, plus sérieux, mais ici tant que ça tient ça marche, le jour ou ça casse, on abandonne

ok, je prendrai le bus, c'est moins excitant mais au moins ça marche maintenant mon sac est lourd, scat urbam est loin, les bus bondés, je tends le bras, un taxi s'arrête: "5000 francs - non 2000 – 2500 - d'accord"; je n'ai pas le coeur à batailler, normalement ça ne devrait pas dépasser 1500 francs; nous traversons très vite la ville qui va au travail; dans l'autre sens ça bouchonne sévère, il est 8 heures, il fait encore bon; je peux fumer une bonne houston dans le taxi, le chauffeur, lui, a arrêté en 1989; en arrivant il bataille: "3000, c'est plus loin que ce que tu m'avais dit", je lui réponds "pas d'embrouille, 2500 c'est pas 3000, on était d'accord", il me dit "alors fais moi un petit cadeau, ton sac", je lui demande sur un ton presque offensé "tu demanderais ça à un sénégalais?" il rigole et me dit "d'accord 2500"; je commence a avoir une certaine expérience des taximen et surtout de leur propension à prendre tout occidental pour crésus; en sortant de la voiture, je salue mon pote le marchand de journaux, l'épicier me dit "tu étais loin, tu as duré en casamance";



les gensses portent toutes sortes de choses sur la tête



le tié boudien



dakar, la corniche

je prends un café touba, en bas de la maison; "eh mon ami, ça fait longtemps"; je rentre à la maison, en arrivant je réveille amadou qui passe ses nuits de vacances à mater des films sur son ordi, il a de tout petits yeux une bonne douche, ouf, je m'allonge et m'endors

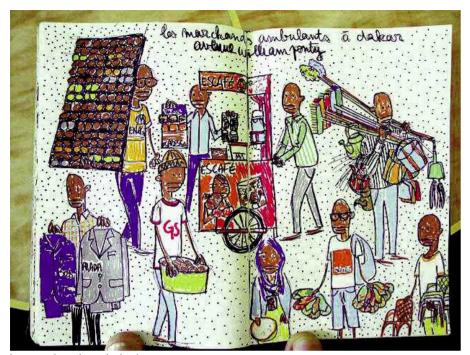
vendredi 2 avril

térangua à géométrie variable

tout est calme et tranquille et puis soudain le bus arrive, et là il n'y a plus de téranga, de respect, de privilège de l'âge ou quoi que ce soit d'autre, c'est chacun pour soi; ça joue des coudes sévère, c'est la bataille pour avoir une place assise; à tel point qu'une femme à qui je cède la mienne n'en croit pas ses yeux et je dois m'interposer, avec autorité, pour qu'un gouillassou ne la braque pas sans vergogne devant nous

samedi 3 avril

vingt ans après, la dakar que je connaissais est devenue une ville tentaculaire la presqu'île est urbanisée à bloc, plus un hectare des champs que l'on traversait depuis yoff, l'aéroport devenu aéroport léopold seddar senghor; le centre urbain colonial en ruine laisse la place à des bâtiments modernes sans âme, l'architecture contemporaine à quelques exceptions près n'est pas à la fête,



les marchands ambulants

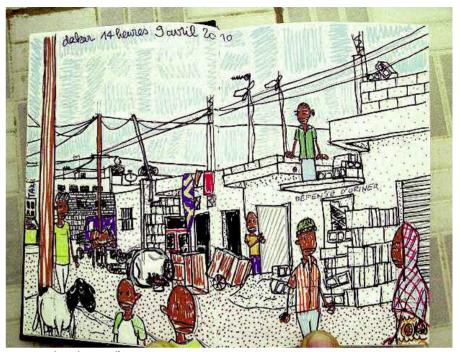
par manque de moyens sans doute, manque de volonté politique et donc de plan directeur et d'exigence, sûrement; un amas hétéroclite de styles, de genres et de cultures, au gré des financements; le pouvoir du plus riche et son goût priment; la population reléguée dans des banlieues construites de manière anarchique dans des zones inondables, à l'exemple de pikine où cela fait 6 mois que la population a les pieds dans l'eau, ne semble poser de problèmes qu'aux riverains; l'électricité suit plus ou moins, une à deux coupures par jour de "délestage"; l'eau peut être coupée pendant une semaine sans que cela n'inquiète grand monde

la presqu'île n'est pas infinie donc le prix du mètre carré monte en flèche, les gensses sont obligés d'habiter de plus en plus loin et la ville grossit vers la brousse, jusqu'à rufisque; déjà trois millions d'habitants et les égouts se déversent dans la baie, qui est interdite à la baignade

lundi 5 avril

joyeux anniversaire et bonnes pâques

un peu bluesy après trois jours de gros rhume + fièvre dus au climat de dakar, plus frais et humide que celui de la casamance ; dans ce quartier de keur khadim, sage et petit bourgeois, totalement vide le week-end et jour de pâques cumulés ; dans ces cas-là, plutôt que de broyer du noir, j'opte pour la



une rue dans le quartier

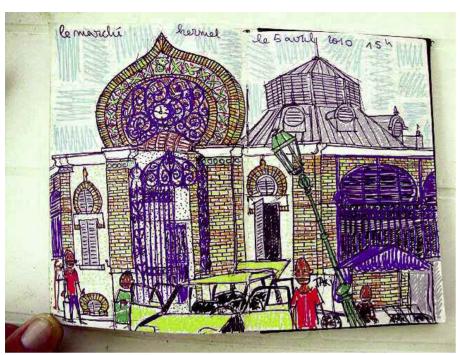
seule solution que je connaisse, prendre le taureau par les cornes, à défaut d'autre chose ; je pars à l'aventure, visiter dakar les jours fériés c'est un réel plaisir ;

il n'y a presque personne et donc pas de hordes de vendeurs de tout et n'importe quoi, persuadés de leur mission commerciale et de l'indispensabilité pour moi d'acheter 12 paires de lunettes à l'heure, quelques centaines de claquettes made in china ou d'autres subtilités en plastique du génie nippon ; pas de bayefall "tu me donnes rèk", ni de talibés "ssssssssssssl", le bonheur quoi ; çà et là quelques taxis qui klaxonnent sans réelle conviction, le calme, la gare, le marché kermel, sandaga, le quartier plateau ; assis par terre en train de dessiner je passe inaperçu, c'est irréel

en revenant vers mon quartier, je m'arrête avec appétit dans un quartier vivant et animé, "biscuiterie", quartier pop, il y a des gensses partout, les gamins jouent au foot au milieu des bagnoles, des cars rapides, ça grouille, ça rigole

il y a toutes sortes de choses à boire, à manger ; un million de sonos à donf', je revis, c'est la fête, je découvre un dakar tel que je pouvais l'imaginer ; les gensses me disent "bonzour", sans me coller, ils s'en foutent en fait, ils ne vivent pas du commerce avec les toubabs ; je retrouve l'ambiance de ziguinchor ou de kaolack ; il n'y a pas à tortiller, c'est toujours dans les quartiers les plus pauvres, avec les gensses les plus simples, ceux qui n'ont rien et qui le partage, que je me sens le mieux ; ce soir c'est mon anniversaire, j'achète un paquet de winston





le marché kermel

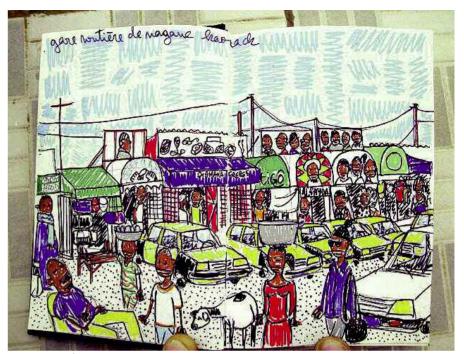
et puis je m'assoie, un sandwich brochettes, un fanta glacé, le coca n'est pas encore frais ; tranquille, peinard, je me souhaite un bon anniversaire

samedi 10 avril

il faut jouer des coudes

arrivée à 7 heures 30 à la gare routière, patte d'oie à dakar, 2000 f cfa pour aller à kaolack; le sac dans le coffre du bus, 500 f cfa de plus, la com de l'apprenti; départ prévu pour 10 heures 30, quelque café touba, un coca, un oeuf dur, des noix de cajou, j'adore ça; assis, j'attends en dessinant, je fais la rencontre d'abdoulay, prof à dakar, curieux, intéressé par mes dessins, il me propose de venir dans son école si je reviens

10 heures 30, dans le bus, il y a plus de vendeurs de toutes sortes de choses que de voyageurs ; toutes les places sont occupées, j'aurais dû y penser, il reste quelques strapontins, mais c'est la foire d'empoigne, tous ces gensses si calmes d'habitude, si philosophes, semblent dans le bus y jouer leur vie, cette société au demeurant si apaisée, devient totalement sauvage lorsqu'il s'agit d'avoir une place assise, et bizarrement ce sont les femmes les plus violentes ; je suis là depuis bientôt trois heures et connais un peu la musique, il ne sert à rien de batailler sous peine que cela se termine en cris, en pleurs, en transe, voire en drame ; mais je ne compte pas me faire avoir et me retrouver le bec



la gare routière de kaolack

dans l'eau, comme un con, à la gare ; ce bus étant le seul pour kaolack, avant demain ; je joue les candides et prends le chauffeur à témoin de cette injustice flagrante ; je laisse faire en rigolant sous cape, les choses se décantent, les harpies assises et sûres de l'être s'apaisent, tout redevient luxe, calme et bus bondé ; sauf une place, la mienne, au premier rang, la place du mort, à la droite du bon dieu (le chauffeur), seul maître à bord la route de kaolack s'ouvre voluptueusement devant moi



tambacounda

mardi 13 avril

trois jours au maroc à tambacounda

chez ali et mohamed, géomètre et géologue, employés sur le chantier de la route qui va relier tamba à la guinée conakry; accueilli comme à la maison, sur les chaudes recommandations d'aurélie, à kaolack

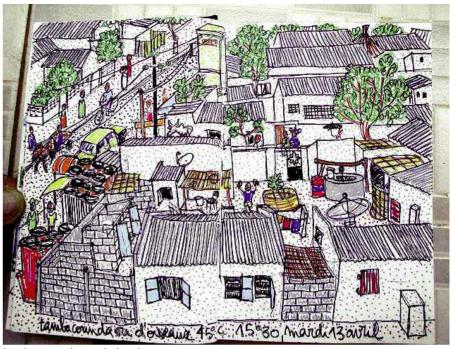
premier jour, ali veut me faire visiter son chantier à 35 kilomètres de tamba, dans un village sur le fleuve gambie à goulombou, en pleine brousse

en arrivant sur place, il m'amène directement voir le fleuve du haut du pont, construit par les chinois, dont les piles n'ont pas une entraxe symétrique, jouxtant le vieux pont, à l'abandon, construit lui par les français de la coloniale;

le fleuve gambie, encaissé, au milieu de la forêt, une carte postale de l'afrique, telle qu'on peut se l'imaginer, en bas des femmes font la lessive sur la berge, des gamins piaillent en barbotant

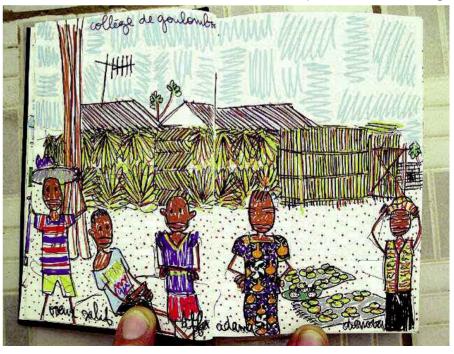
au bord du fleuve il fait meilleur, dans le village pas d'air, 45° à l'ombre, les gens et les animaux sont sous les arbres

après une brève halte climatisée dans les bureaux d'ali, je sors, fais 50 mètres, vite un arbre, adama une petite fille vend des mangues, 4 pour 100 f cfa; je m'assois, ce sont des petites mangues filandreuses; je malaxe ma première mangue, un bon quart d'heure et fais un petit trou dedans pour la téter, comme un berlingot de lait concentré sucré; c'est dingue ce que ça peut



tambacounda vu de haut

adama la petite vendeuse de mangue



. .

être bon une mangue, cueillie mûre à même le manguier

je dessine adama, la petite vendeuse, très vite rejointe par vieux, salif, alfa, youssouf, diénova et une dizaine d'autres enfants ; j'apprécie la vie ici à goulombou, loin de tout, avec ces enfants qui ne se posent même pas la question de qui je peux être; nous sommes des humains, nous nous reconnaissons en tant que tels

je viens de périgueux, france, eux n'ont jamais quitté goulombou, nous sommes tellement différents et tellement, terriblement pareils et c'est ça qui est si intéressant, si évident, partout où je passe, avec les enfants

mercredi 14 avril

binta de tamba (toutes les filles s'appellent binta)

deuxième jour à tamba, ville étonnante, il y fait chaud et sec, c'est pas croyab, 45°; ce matin visite du marché avec binta; gigantesque et infini; tout est là : légumes, strings, poulets, chèvres et moutons, produits cosmétiques pour se blanchir la peau, piments, poissons, viandes

il fait encore bon, le temps est nuageux

nous rentrons à la maison, binta prépare un excellent tié boudién ; je la dessine, elle aime ça, moi aussi ; c'est tellement facile, je suis toujours épaté de la facilité que j'ai à dessiner les jolies filles et binta est très belle

un coup elle balaie, l'autre elle serpillière, elle revient dans la cuisine pour surveiller la cuisson du riz, ça sent très bon

elle est magnifique, dans sa tenue noire, puis mauve, puis verte, elle a une tenue pour chaque tâche ménagère et encore une autre pour sortir au marché, c'est un véritable défilé de mode, rien que pour moi et le poisson qui cuit, comme moi ; un fanta et ça va mieux

binta a souligné ses yeux avec du maquillage noir, on dirait une pharaonne nubiène, bien qu'elle soit bambara

quand elle me regarde, je ne sais pas si ce sont les 46° de tamba ou ses yeux, mais je deviens liquide

elle fait le ménage et la cuisine chez ali, mon hôte, la boîte pour laquelle il travaille la paye 25 000 francs cfa par mois, auxquels il rajoute 20 000 francs, en bon honnête homme, car il trouve que son salaire est vraiment trop bas; elle est ravie, car avant elle travaillait dans un hôtel classe de tamba à 20 000 francs par mois, nuit et jour, sept jours sur sept

jeudi 15 avril

départ de tamba dans la nuit

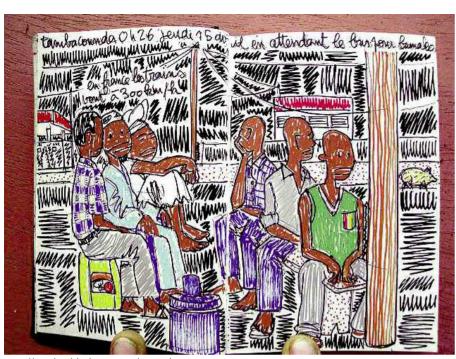
ali assure jusqu'au bout, il habite au sénégal depuis quelques années et parle le wollof comme un livre ; ça étonne la plupart des chauffeurs de taxis et autres rabatteurs de ticket de bus ; autour de l'arrêt de bus, on trouve quantité de personnes qui nous sautent dessus dès que nous arrivons ; chacun a un



binta cuisine

binta dort

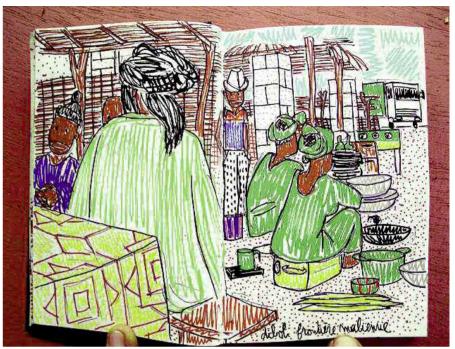




en attendant le bus pour bamako

plan plus intéressant que l'autre pour vous faire voyager à moindre coût vers n'importe quelle destination; passés hier soir pour se renseigner, nous avons été happés par mohamed qui nous a promis un voyage tranquille et sans encombre vers bamako, une compagnie sérieuse, des bus climatisés, le luxe total; mohamed nous a vus de loin ce soir, il joue des bras pour parvenir à nous ; la bataille est rude, la concurrence sans pitié; il se fait reconnaître, nous le reconnaissons, il est ravi; nous reprenons la voiture, je ne comprends plus rien, quelques kilomètres plus loin, nous arrivons à l'arrêt du bus, au milieu de nulle part ; un poteau électrique, une lumière, une bicoque, vide, une ancienne école, il y a encore des tables, des bancs, dans une pièce à l'écart, un bureau, des carnets à souches, seule preuve qu'il s'agit bien d'un arrêt d'autobus; commençant à connaître l'honnêteté des sénégalais, je paye mon voyage à ce type, en échange, il me donne un billet, qui pourrait ressembler à n'importe quoi plutôt qu'à un billet ; le bus doit arriver vers minuit, sachant qu'il est parti de kaolack à 22 heures, je réfléchis et me dis qu'il y a quelques jours, celui que j'ai pris pour venir a mis 5 heures pour faire les 273 kilomètres qui séparent kaolack de tamba

je commence à avoir l'expérience de la précision sénégalaise, elles est toujours optimiste, comme les sénégalais ; la notion du temps est une chose relative ; je décide donc de dormir si je peux et je m'endors



une omellette à la frontière malienne

vers 2 heures 30 le bus arrive, dans un nuage épais, noir et compact ; tout le monde se réveille, s'excite, un des voyageurs est très colère, il menace le chauffeur de représailles si jamais il n'ouvre pas la porte de derrière, pour au moins respirer, dans la fournaise du bus soit disant climatisé

tambacounda-bamako

départ de tamba à 2 heures 30, le bus a eu un léger retard ; on nous a fait miroiter le luxe d'un bus climatisé, en fait de clim il fait 45° dans le bus, pas un souffle d'air

finalement, après des palabres interminables avec des gensses arrivant de dakar en surchauffe, voire cuits, même le conducteur en convient et dit : "on va laisser les portes ouvertes"

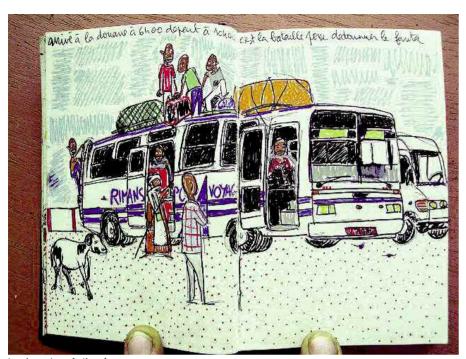
nous partons il est 3 heures, je m'endors!

5 heures, réveillé par la douane sénégalaise, "madame, madame, réveillez vous, vous retardez tout le monde", tout faux, je ne suis pas une dame et en fait de retard on nous parque dans le jardin de la douane, il y a là trois bus complets qui attendent le passage en douane

dans le jardin, une centaine de chaises en plastique, tournées vers un écran de télé, tout le monde est hilare

je rentre, on y passe un dvd de de funès et montand, dans "la folie des





le vieux bus fatigué

grandeurs", c'est assez surréaliste, je me marre aussi les douaniers douanent, on repart après une demi heure on fait cinq kilomètres, la douane malienne, il est 6 heures, on doit attendre

on fait cinq kilomètres, la douane malienne, il est 6 heures, on doit attendre l'ouverture à 9 heures

nous attendons ; je fais un tour il fait déjà chaud mais ça va ; il est 7 heures, le soleil se lève sur la brousse, nous sommes au milieu de rien, il y a un troupeau d'ânes, hyper sympas, une dizaine de bus en transit, des camions, des voitures particulières, les gensses s'installent sur des nattes en plastoc, un peu partout, autour du poste frontière

comme à chaque fois qu'il y a un arrêt, les commerces, les boutiques, les vendeurs ambulants et les talibés affluent; je m'installe dans un petit resto en paille, commande un café et une omelette ruisselante d'huile, je suis calé pour un moment; je fais plus ample connaissance avec mes compagnons de voyage, tous comme moi, un peu dans le pâté, certains arrivent de dakar, après un périple de 12 heures

saliou l'ivoirien qui rentre à yaoundé, momo, le guinéen qui file sur konakri, allasane le nigérien, marabout de son état, habillé comme en plein hiver, qui fait carême, donc maigre le jour ; il n'a pas faim il s'est rempli la panse cette nuit ; ça discute grave avec le douanier à propos de la taxe du fanta sénégalais moins cher qu'au mali, embarqué

nous, nous attendons, en buvant du lait caillé en sachet, de l'eau en sachet, en jetant tous ces sachets dans la brousse

soudain la situation se débloque, le chauffeur a lâché 1000 f cfa soit 1,50 €, tout le monde remonte dans le bus, c'est reparti ; pas pour longtemps, 5 kilomètres plus loin poste de contrôle, nous descendons, contrôle des passeports et litige pour le fanta ; en attendant un sachet de lait caillé, un coca, un oeuf dur ; finalement le chauffeur lâche 1000 balles, nous repartons et vingt kilomètres plus loin nous arrivons à kayes, contrôle, tout le monde descend

"quoi vous transportez du fanta ?", pour nous re-lait caillé, eau en sachet, tripes de moutons, vingt minutes de palabres, 1000 balles ;

nous repartons, sortons de kayes et là, contrôle des passeports

"du fanta ? on va discuter"

il est 13 h, on a fait trente kilomètres en 7 heures ; maintenant il fait vraiment chaud, nous buvons du lait caillé en mangeant des frites avec de la chèvre grillée ; le vent qui nous fouette dans le bus qui repart à fond, est brûlant, on s'en fout on roule ; je m'endors, quelques arrêts, du lait caillé, du coca, de l'eau en sachet ;

19 heures, arrêt dans un village, il ne reste plus que 300 kilomètres avant bamako; frites, bananes grillées, poulet, coca, nous repartons il est 23 heures; minuit, le bus tombe en panne, tout le monde descend, s'éparpille sur le bascôté, les nattes se déroulent, aprés 1/2 heure le bus est réparé, nous repartons; 5 kilomètres, le bus tombe en panne, on ressort, re-déroule les nattes, re-dormons une demi heure, le bus est réparé; re-départ, dix kilomètres plus loin, croyezmoi si vous le voulez mais le bus tombe en panne; là personne ne sort, y en a marre, plus un souffle d'air, il est une heure du mat, je meurs, heureusement le bus est réparé, en fait c'est le carburant de très mauvaise qualité qui bouche le moteur, l'apprenti souffle dans les tuyaux, rallume le diesel et ça repart 2 heures 02, arrivée à bamako 24 heures de voyage; je prends un taxi et file jusqu'à africa-hawa, il est 2 heures 26, je prends une douche et au lit

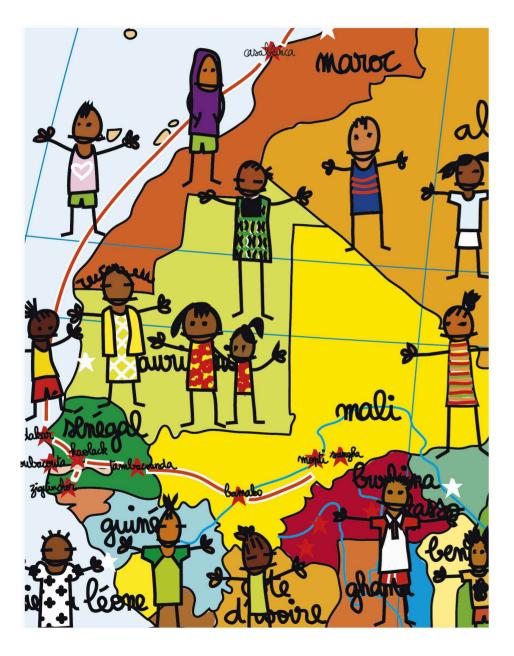






la peinture des enfants au sénégal





mali



bamako

jeudi 16 avril africa hawa le contrat

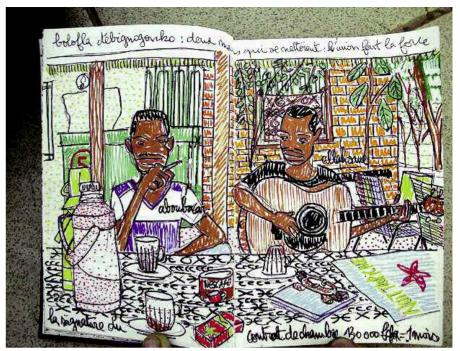
arrivé hier soir dans la chambre à 2 heures 26 ; 9 000 francs la nuit, m'attendant pour le prix à un semblant de confort, je suis un peu atterré par l'absence de tout semblant, de plus il fait hyper chaud ; le veilleur de nuit très gentil, complètement ensuqué, me lave la salle de bains commune, n'ayant pas bien compris que je lui demandais du savon

c'est pas grave, je suis moi même lessivé par mes 24 heures de voyage en bus surchauffé ; je me rince sans savon et file au lit

10 heures, je suis réveillé par le chant des oiseaux ; en ouvrant un oeil, j'entr'aperçois le ventilateur qui tourne au plafond et que je prends dans mon demi sommeil pour une mouche ; je balaie l'air avec véhémence, pour m'en débarrasser, avant de comprendre

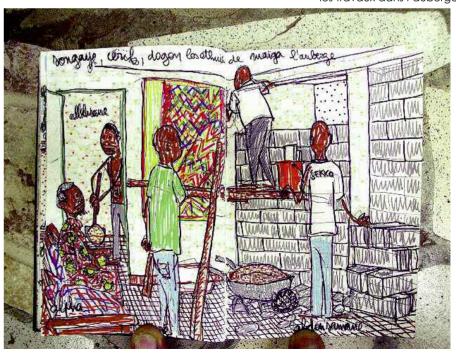
en retrouvant mes esprits, je me demande où je peux bien être ; ah oui, bamako, mali, afrique ; je saute dans mon short, hop sous la douche ; bien décidé à visiter les auberges voisines ; à la recherche de plus de confort, moins cher, dehors tout le monde bosse, je sors dans la rue visiter le quartier

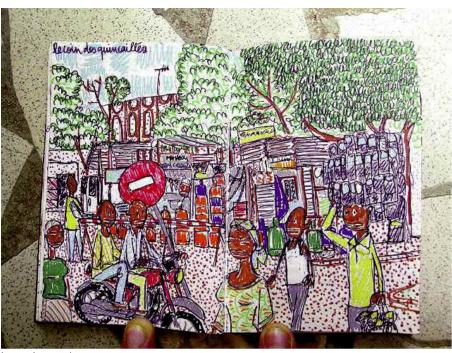
allasane l'hôtelier me fond dessus, il est avenant, de sa voix douce il me souhaite la bienvenue ; nous discutons, ma chambre est à 9 000, ils sont prêts à me la faire à 7 000, c'est encore cher pour moi ; l'auberge est en chantier de



le contrat pour la chambre à africa awa

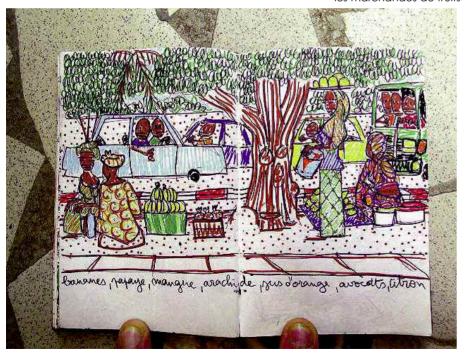
les travaux dans l'auberge





bamako centre





rénovation, de mon côté je suis prêt à leur peindre tout ce qu'ils veulent sur leurs murs, il me dit tout de suite que je suis le peintre de la situation ; finalement ils me proposent la chambre à 3 500 la nuit, on signe un contrat, il y tient, je l'écris, allasane ne sait pas écrire

nous mangeons un maffé pour sceller l'accord, allasane et aboubacar sont très sympas, il y a deux écoles primaires autour, avec la famille que j'ai déjà rencontrée en face, ça va être la fête de la peinture des enfants à bamako; autour de nous plein de mecs passent et repassent, nous saluent, comme on me l'avait souvent dit, je m'aperçois que les maliens sont vraiment simples et gentils, c'est peut-être le soleil si violent qui les rend si tranquilles

vendredi 16 avril

la vie douce à bamako

je sors de l'auberge et m'installe en face sur une pierre ; je suis invité par un vieux monsieur à partager son banc ; il me dit : "venez ici, vous serez mieux et c'est gratuit"

je m'assoie avec lui, il est à la retraite, il travaillait à bobigny dans une cantine scolaire au sein d'un établissement pour enfants handicapés mentaux ;

je commence à dessiner l'auberge, ses petits enfants tournent et virent autour, je les dessine, ils sont bluffés et ravis de se voir, de se reconnaître, je me marre et suis aux anges, entouré d'enfants

il est maintenant 13 heures, le parfum du maffé nous titille les narines, il m'invite à le partager avec eux ; parfait, justement j'avais faim ; après manger, je vais me promener dans un parc à côté, le long du niger, sous les arbres, il fait bon, je flâne, croise plein de gensses qui me disent tous "bonzour" ; l'ambiance générale est extrêmement tranquille et paisible

un seul enfant que je croise me demande 10 francs, soit 0.016 centimes d'euro, sinon c'est plutôt : "bonzour comment tu t'appelles ?"

au détour d'une rue, je croise allasane, sur sa djakarta: "tu montes, on va à la plage?"; je monte, nous faisons 500 mètres sur sa mob, nous arrivons sur le fleuve, embarquons dans une pirogue, traversons le niger pour aller sur une île en face; épatant, l'eau doit être à 28-30°; sur l'île, il y a un énorme baobab; nous nous baignons, la vue est splendide, des petites filles arrivent en pirogue, rigolent et repartent; le fleuve est calme, nous aussi

bamako se présente vraiment bien ; le fleuve s'écoule, le soleil tombe, il fait touzours chaud

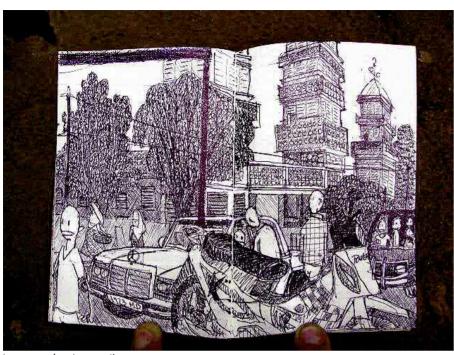
samedi 17 avril

17 h il fait chaud 43°, on va à la plage

à bamako, il fait chaud, 40° et plus la journée, 35° et plus la nuit

la journée se passe à chercher de l'ombre, je paye tout effort, même de concentration ; un dessin me fait ruisseler à grosses gouttes ; il faut dire que c'est la

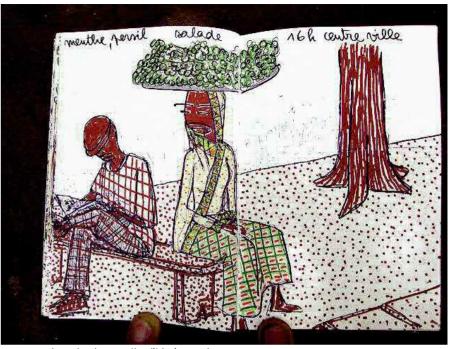




la mosquée du quartier

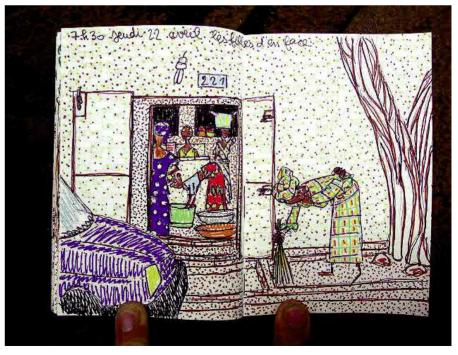


une mendiante devant la mosquée

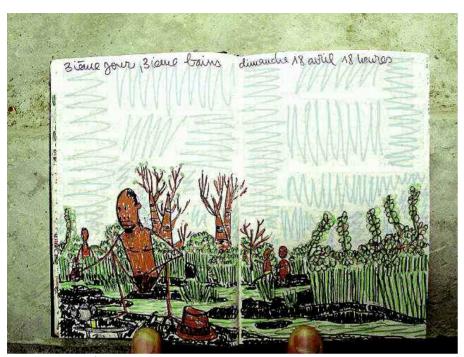


une marchande de menthe lit le journal









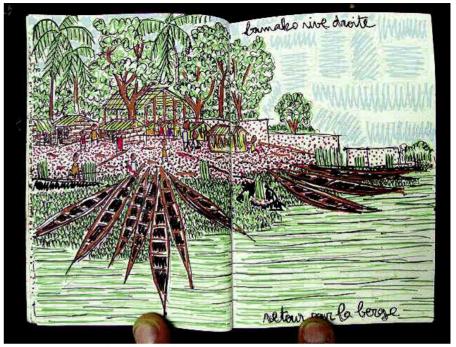
ataïa sur une île à bamako, sur le niger

saison chaude, toute la ville est au ralenti, les bruits sont sourds, les klaxons vieux et enroués sont sympas ; tout est atténué ; les couleurs sont douces, le bleu du ciel, le vert de la végétation et le rouge du sol ; les seules couleurs vivent sont les fleurs et les femmes

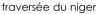
la journée finalement passe très vite sous le soleil, il est 17 heures, "on va à la plage ? ", traversée de la ville en djakarta, traversée du niger en pirogue et plouf, hummm, toujours cette eau à 30°; sur l'île les gens sont éparpillés sur les berges, avec un matériel incroyable : des tentes, des plats, tout pour un gros piquenique ; les piroques vont et viennent entre les deux îles, chargées de gensses

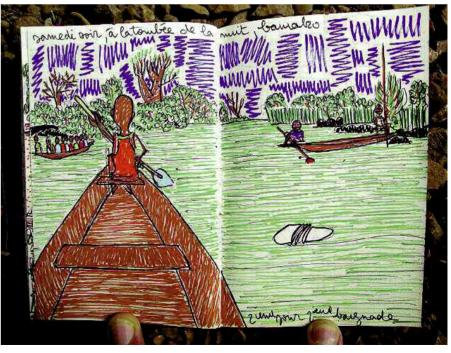
il est 18 heures, le soleil se couche sur la colline, les pierres noires de l'île rendent la chaleur de la journée ; allongé dans une baignoire naturelle de la roche, allasane m'amène le thé ; parfait, un petit vent doux se lève, le niger est chaud, tout est calme, les oiseaux commencent à chanter, les crapauds à coasser, j'observe le va-et-vient des barges qui passent en glissant doucement ; allassane me dit : "tu sais qu'il y a un petit village sur la grande île", nous traversons le chenal à la nage et allons visiter ce village ; dans un recoin de l'île, sous une forêt de manguiers, au beau milieu de bamako, hors du temps, quelques maisons en banko, des petits jardins potagers ; autour, des enfants, curieux de nous voir, armés de longs bâtons pour faire tomber les mangues

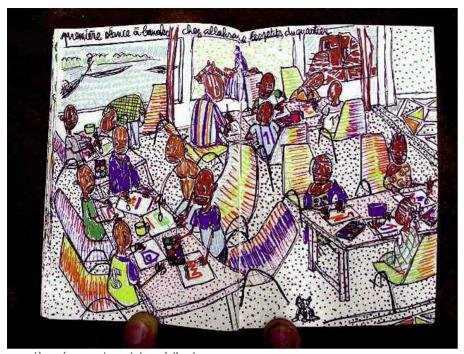
un village africain, c'est beau à pleurer, mais je ne pleure pas, j'observe, épaté



le petit village de pêcheurs







première séance de peinture à l'auberge

mardi 20 avril

première séance de peinture à bamako avec les enfants du quartier baladabougou

presque trois semaines que je voyage, ziguinchor, dakar, kaolack, tambacounda, pour arriver à bamako; trois semaines que je ne fais plus d'ateliers avec les enfants, ce qui est pourtant le premier propos de mon voyage; la chaleur m'a ralenti considérablement et la douceur de vivre a exacerbé ma propension à la glande totale, je m'en veux

je décide donc d'arpenter le terrain ; bien décidé à reprendre mon activité première, je pars à la visite du quartier ; j'entre dans une école, je suis reçu par le directeur qui me dit : "bonne idée, il n'y aurait que moi, pas de problèmes, mais je vous conseille d'aller voir le responsable de secteur qui vous fera une lettre, avec un tampon, et vous pourrez aller partout, venir ici, aller ailleurs ; allez le voir, il est très sympa, vous verrez "; à la direction du secteur, je suis reçu par le sous-directeur qui m'écoute et me dit : "c'est une décision qui relève directement du directeur, il faut que vous voyez ça avec lui, vous allez le rencontrer" ; dans le bureau du directeur, je m'explique, il m'écoute entre deux coups de fil et un mec qui entre régulièrement dans le bureau ; il me dit : "votre projet est très intéressant, il faut que vous voyez ça directement avec l'académie, je ne peux rien, il faut que l'académie me donne l'ordre, à ce



deuxième séance de peinture à l'auberge

moment-là, c'est bon, on pourra contacter les directeurs dans les écoles ; il n'y aurait que moi, pas de problème", je file donc à l'académie, demande audience ; tout ceci m'a pris la journée, mais bon, il n'y a pas de problème ; je suis reçu par une personne affable, qui m'écoute jusqu'au bout et me dit, "votre projet est passionnant, mais..." ; et là je ne l'écoute plus, j'ai l'impression d'être entré dans la quatrième dimension

un peu désespéré, je rentre à l'auberge et en parle à allasane qui me dit, tu veux des enfants, ne bouge pas ; il sort deux minutes et reviens avec une vingtaine de petits ; ils entrent dans le calme, ils s'installent sur la terrasse, je leur donne le matériel, ils peignent, tranquilles ; ce que j'adore à chaque fois, c'est le moment après la première feuille, où l'enfant comprend qu'il peut en avoir une autre et autant qu'il en veut ; ça roule, ils sont sages et appliqués ; par groupe ou seul, ils rêvent et m'emmènent avec eux

samedi 24 avril deuxième séance de peinture

deuxième séance de peinture à bamako, à l'auberge, sur la terrasse, à l'ombre de la paillote; quatre grandes tables basses, idéales pour y installer jusqu'à 8 enfants; il est 15 heures, les clients de l'auberge sont en ballade, le staff à la sieste, j'installe le matériel, les feuilles, l'eau, la peinture, les pinceaux

une petite me voit : "toubabou peinture ?", j'acquiesce ; ils laissent tout tomber et se précipitent, ils rentrent, se placent par groupe sur les tables, se chamaillent un peu pour être ou pas dans un certain groupe, s'assoient, peignent et c'est le calme

les petits mecs dessinent des bonhommes, des maisons, les filles des fleurs ; elles se motivent l'une l'autre en regardant ce qu'a fait la voisine ; comme d'habitude, le fait, qui semble anodin au départ, d'afficher les peintures, se révèle en fait passionnant

chacun regarde la nouvelle peinture affichée, en parle ; les critiques vont bon train, ils s'esbaudissent ou se marrent, c'est selon ; c'est à chaque fois un bon moment de rigolade ; les peintres sont fiers d'afficher à chaque fois leur nouvelle production

les petites, qui ont très bien compris que quand elles ont fini elle peuvent prendre une autre feuille, s'en donnent à coeur joie, jusqu'à outrance ; je calme un peu le jeu en les incitant à persévérer sur leur feuille avec plusieurs couleurs, par exemple ; elles ne font pas de problème et même se prennent au jeu, elles travaillent plus leurs peintures et sont ravies

je m'aperçois que ça fait plus d'une heure que je gère l'atelier par gestes, bruits, sourires ou froncements de sourcils, les tout petits ici ne parlent pas un mot de français, à part "bonzour, comment ça va ?", et "ça va bien"; et pourtant nous nous comprenons parfaitement, c'est étonnant et merveilleux; leurs peintures sont de plus en plus intéressantes et comme ce sont les mêmes enfants qu'à la première séance, je commence à voir apparaître des styles, des personnalités

dimanche 25 avril je retiens mon souffle

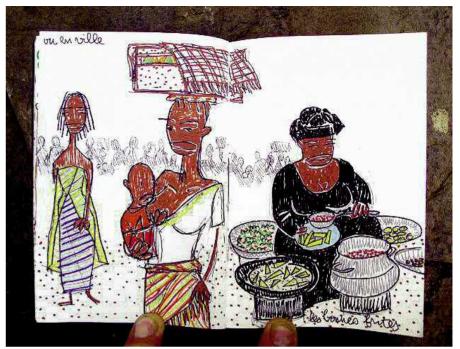
une dizaine de jours à bamako, dont une semaine de canicule ; on en parle dans la presse, je n'invente rien ; écrasé par la chaleur

deux séances de peinture à la volée, avec les petits du quartier

beaucoup de siestes, de bains dans le niger, des douches à répétition, ici l'eau ne manque pas ; elle est même très bonne à boire ; avec un petit goût de roche et suivant les jours un léger goût de terre

ce soir le ciel s'épaissit, il y a de l'orage, ça va bien finir par craquer, hum, une bonne averse tropicale, dix degrés de moins ; mais rien à faire, le vent qui sent la pluie d'on ne sait où, est chaud, brûlant même ; il tombe trois gouttes, et puis rien, l'espoir de fraîcheur s'évapore

maintenant il fait nuit, toujours aussi chaud; le ventilateur au plafond bloqué sur vitesse maximale brasse l'air chaud, rendu généreusement par les murs de la maison chauffée à outrance toute la journée; je m'endors; je ne sais à quelle heure, soudain l'air s'épaissit, j'ai du mal à respirer, dans un demi sommeil,



les filles à bamako

je pense vite, j'essaye de comprendre ce qui se passe, où suis-je ; je dois participer à une expérience, on m'a mis dans une pièce surchauffée, fermée, je vais en ressortir et bien riaoler et respirer normalement

mais ça dure, l'expérience est moins drôle, ce ne doit pas être ça

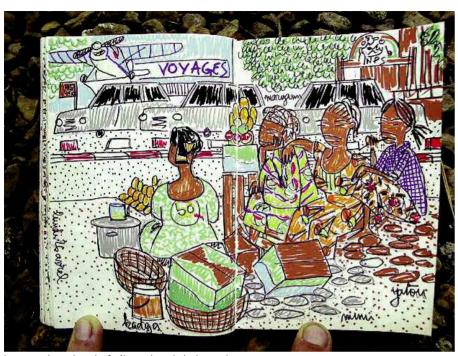
je me réveille, il y a une coupure de jus, le ventilateur s'est arrêté, il fait nuit noire, mais je vois l'air devant moi, solide et têtu, refusant tout net de se laisser respirer ; j'ai la sensation d'être un poisson, hors de l'eau ; rien ne sert de paniquer ou de me révolter contre cette situation ; je sais bien que ça ne sert à rien

à moins de partir nu dans la nuit à la recherche d'un hôtel 4 étoiles, ou d'une banque ; je sors de la chambre, pareil, je sors dans le jardin, pareil, je n'y crois pas, c'est bon je capitule ; rien à faire que d'essayer de dormir en suant et sans respirer ; je retiens mon souffle jusqu'à demain, l'électricité revient, le ventilateur re-brasse l'air chaud, ça va mieux je me rendors

lundi 26 avril tempête sur la ville

tempête de sable, un mur beige remplit le ciel et avance; en bas, c'est la folie totale, des tourbillons de vent partout lèvent la poussière et tout ce qui traîne, et il en traîne des choses, des sacs, des sachets, un monde de plastique qui voltige dans l'air, on ne voit plus à 5 mètres, les commerçants s'envolent en tentant





les marchandes de fruits au bord de la route

de retenir leurs stands, un vent chaud mais qui bizarrement emmène une sensation de fraîcheur, effectivement des gouttes d'eau grosses comme des oeufs de pigeon dégringolent du ciel

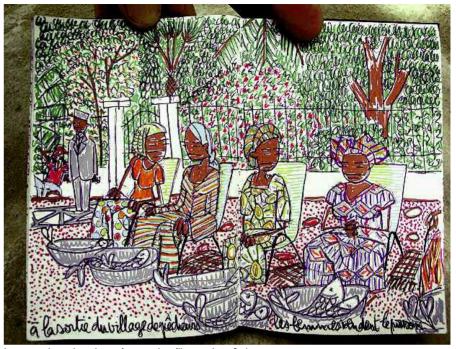
je traverse le quartier qui tout à l'heure regorgeait encore de gensses, de charrettes remplies d'affaires, des mobs partout, maintenant pratiquement vide, seules des ombres furtives passent, un tissu sur la bouche, recourbées, les yeux plissés; chez les camelots, c'est l'apocalypse

je prends un mini bus vert pour traverser l'immense niger; bien m'en a pris, sur le pont le fleuve est démonté, creux, risées, on dirait la mer

de l'autre côté le ciel s'éclaircit le vent se calme ; dans la rue, les enfants sont là, ils jouent, en me voyant ils fondent sur moi ; comme à chaque fois depuis la première séance de peinture, il veulent peindre

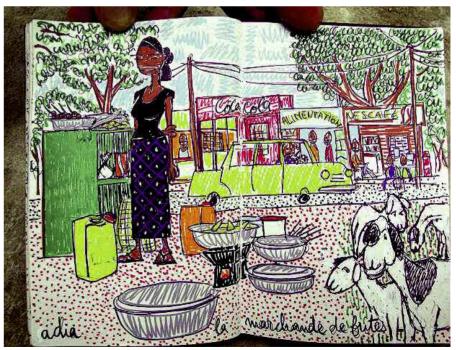
"toubabou, peinture"; un peu usé par la ville, j'ai besoin d'une douche; eux veulent peindre, ils font le siège de la terrasse; je vois trois petites têtes qui dépassent à peine du massif de fleurs "toubabou, peinture"

ok, c'est bon, je sors le matériel, le distribue et file sous la douche, exténué; en ressortant tout est en place, les enfants peignent, paisibles; je regarde cet espace de liberté totalement autogéré, c'est fascinant; en fait c'est ma présence qui sonne la fin de cet état de grâce, les petits viennent me montrer leurs dessins fièrement, et évidemment ils veulent tous faire pareil au même



les marchandes de poissons du village de pêcheurs





moment, donc il y a bataille, un peu ; ça se calme direct, ils repartent à leur place ; je passe les voir, ils sont hyper fiers et m'expliquent en bambara leurs peintures, je ne comprends toujours rien mais on passe de sacrés bons moments ensemble ; ce qui est tout de même le principal

mardi 27 avril

couleurs du mali
plus sobre que les sénégalais, les maliens aiment malgré tout la couleur;

dans les rues à trois couleurs, le rouge du sol, le vert de la végétation et le bleu du ciel, les vêtements sont un feu d'artifice permanent

oh la belle jaune

oh la belle bleue

en passant par la banque, aujourd'hui, cela me saute aux yeux, dans ce décor glauque, aseptisé et neutre, j'observe ; c'est un peu comme si chaque femme tentait de rivaliser en paillettes, en strass et en couleurs, arborant des toilettes à aller se faire rhabiller n'importe quelle sheila ou dalida s'apprêtant à monter sur la scène de bobino dans les années septante

les hommes : il faut s'imaginer une foule où tous seraient en pyjama, je ne parle pas là des pyjamas de grand-pères, tristounets et délavés, non, mais de pyjamas impeccablement repassés, de toutes les couleurs, des pyjamas du dimanche, brillants

en sortant d'une demi heure de clim, les idées plus claires, je pense à cette comparaison, ça me réjouit ; après l'averse d'hier, le ciel s'est dégagé, il fait soleil, il y a un peu d'air ; mais il fait toujours aussi chaud

assis à côté de la glacière du marchand, je sirote mon coca bouteille, glacé; le cordonnier répare et cire mes nus pieds qui souffrent plus que moi, 500 francs, dont 400 de colle

invité par le marchand de coca à boire le thé, je souffle sous un arbre dans un fauteuil, un long moment

en fait à bamako, il faut glander un max à l'ombre, sinon on a chaud ; devant moi dans la rue, c'est un défilé, que dis-je un festival, de strass, de paillettes, de couleurs et de pyjamas

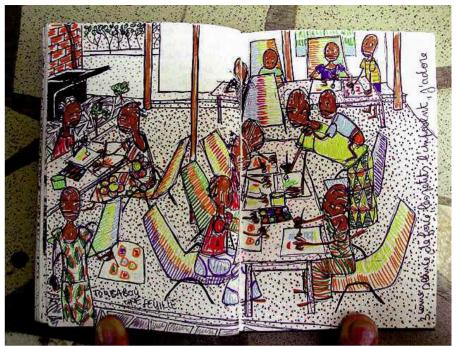
jeudi 29 avril

dernière séance de peinture à Bamako

les enfants du quartier font le siège devant l'hôtel ; dès que je rentre, ils rappliquent et me demandent de faire de la peinture ; ils prennent le pouvoir, ils rentrent sur la terrasse s'installent et attendent ; ils savent que je vais les servir, pad'problèmes, je sors le matos

finalement, je ne regrette absolument pas la difficulté que j'ai eue au début avec les institutions

mon propos de départ en arrivant en afrique était de faire des séances dans



quatrième séance de peinture à l'auberge

la rue, comme à marseille ; effrayé par le nombre impressionnant d'enfants dans la rue, je m'étais replié sur des structures existantes pour pouvoir proposer mes ateliers dans de bonnes conditions, mais ce ne sont pas les meilleures conditions; j'aime la liberté de la rue et pour les enfants, le fait d'être dans un autre cadre que celui de l'école est aussi très important ; c'est d'ailleurs très étonnant de voir qu'ils sont beaucoup plus sages et appliqués ; à l'école ils sont tentés de faire les couillons, de s'exciter pour un oui ou pour un non, ici ils s'auto-gèrent comme dans la rue à marseille, je n'ai jamais besoin d'user d'autorité pour ramener le calme, ils sont calmes

ils sont concentrés sur leur peinture, ils parlent, échangent, rigolent, mais dans le calme, et si l'un d'entre eux veut faire une bêtise ou embêter son voisin, il est très vite remis en place par le reste de l'équipe, il s'aperçoit que ça ne fait rire personne, donc il s'apaise; si vraiment il a envie de faire autre chose que de peindre, il s'en va et laisse les autres peintres tranquilles

le plus intéressant est que ça se passe toujours comme ça, ici comme ailleurs ; déjà la quatrième séance, les talents s'affinent, les styles se confirment, l'équipe est complète, les enfants prennent vraiment du plaisir

je vaque à mes occupations, je les laisse tranquille au maximum

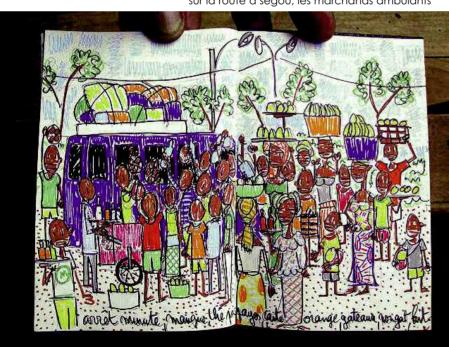
il n'y a aucun souci, les grandes gèrent les petits et les problèmes de contingences, c'est vraiment un bonheur total

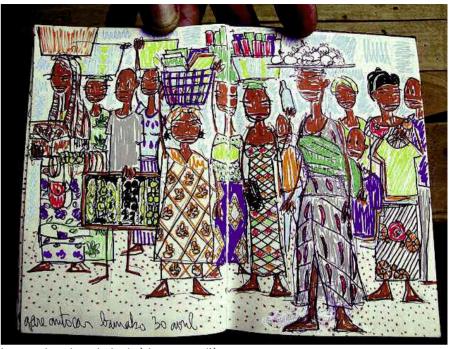




le départ de la gare routière à bamako

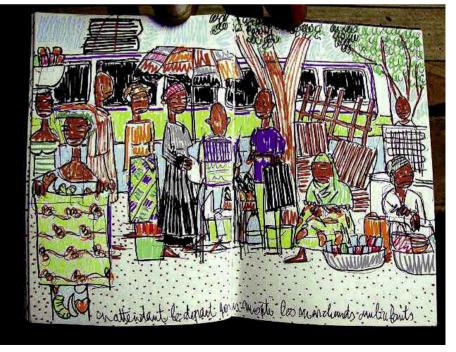




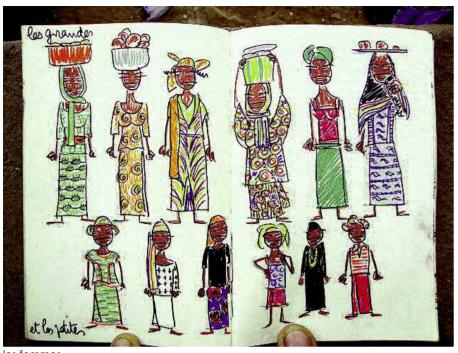


les marchands ambulants à la gare routière









les femmes

dimanche 2 mai la route est longue en saviem

bamako, départ de la gare routière 10 heures 30, dans un vieux saviem ; le même modèle que ceux qui m'amenaient, il y a 30 ans, en classe de neige à saint giron, ou en classe de mer à andernos les bains ; effectivement en entrant dans le bus, il flotte comme un parfum de mon enfance, rien n'a bougé ; si, il manque à peu près tout ce qui est accessoire, les poignées, les accoudoirs, les cendriers, on s'en fout, de toutes façon il est interdit de fumer; il manque aussi quelques vitres, ce qu'ils appellent ici la clim gratuite ; les portes ne ferment plus depuis longtemps, mais l'essentiel est que ça avance, et ca avance

il est 16 heures 30, nous sommes à ségou 235 kilomètres plus loin ; le vieux saviem fume noir et peine un peu dans les côtes du mali tout plat ; on file à un bon 45 kilomètres à l'heure, plus les arrêts divers, contrôles, passagers qui montent et qui descendent; sur la route chaque arrêt est l'occasion de se goinfrer de conneries, fumer une clope, pisser

il est 19 heures 30, nous sommes 188 kilomètres plus loin, la nuit est tombée; comme notre saviem n'a plus trop de lumière, lorsque nous croisons un camion, le chauffeur actionne un gyrophare qu'il a placé sur le nez du bus, tout va bien



les hommes

soudain, un grand bruit sous le bus, et puis nous roulons sur un gros truc ; le chauffeur s'arrête court vers l'arrière du bus et revient avec le pot d'échappements au'il met dans le coffre ; c'est vrai que l'on peut rouler sans, nous repartons 22 heures 30, arrivée à san, nous avons tout de même avalé 434 kilomètres en 12 heures, chouette; en deux deux le chauffeur et ses apprentis sortent une boite de boulons, le pot, se couchent sous le bus et le replace nous repartons il est minuit, il reste à peu près 200 kilomètres, je m'endors réveillé à 6 heures 30 par un flic qui veut voir mes papiers, nous sommes arrivés à mopti ; 20 heures de voyage pour 600 kilomètres, je suis mort



balade dans les profondeurs de mopti

cet après-midi, je n'ai pas grand'chose à faire, il fait chaud, mais n'ayant jamais été habitué à faire la sieste de ma vie, j'ai beaucoup de mal à m'y mettre ; je sors de la maison, à côté du stade, et je marche sous un soleil de plomb, je marche sans but, un peu étourdi par la chaleur ; il n'y a évidemment personne dans les rues, les gens normaux sont à l'ombre ; j'entends quelques "toubabou" par ci par là, ici au mali c'est toubabou, je trouve ça plus doux que toubab et puis ça change

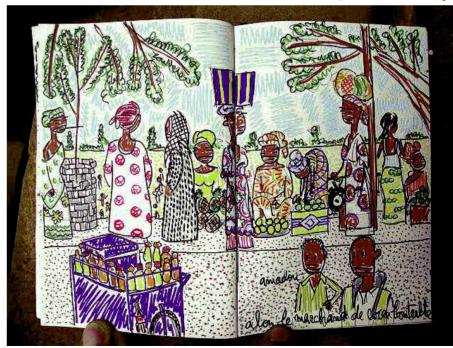
je m'enfonce dans les petites rues, les quelques personnes que je croise sont étonnées, et d'une de voir un toubabou en cette saison, et de deux dans ce quartier reculé de la ville, et de trois à cette heure-ci, par cette chaleur, mais bon sans plus, ils me saluent "bonzour, ça vaaaa bien"; je reconnais une boutique, ce qui n'est pas toujours évident en afrique; j'achète un sachet d'eau glacée et puis deux, et poursuit

plus loin une toute petite mosquée en banko, on dirait une mosquée de poupée, tant elle est petite; je m'arrête pour la dessiner; en quelques instants je suis entouré d'enfants, curieux il observent mon dessin; comme à chaque fois, passée la seconde de timidité, ils s'approchent, jusqu'à me toucher, à tel point que j'ai du mal à dessiner tellement ils voudraient chacun, être le plus

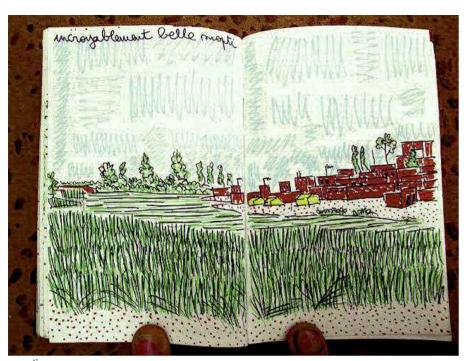


le soir à mopti

le marché permanent sur la digue

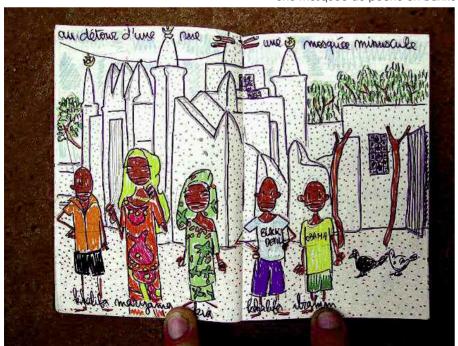


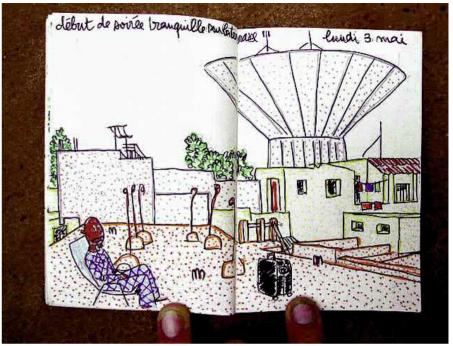
11



mopti







sur le toit chez crios

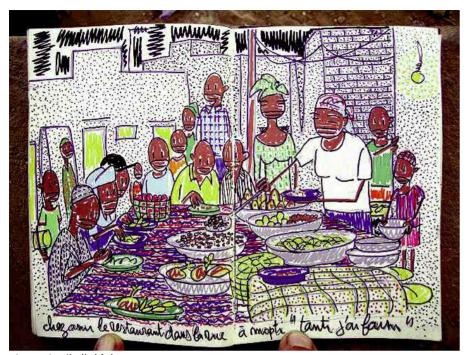
près possible du dessin ; au sénégal, j'avais appris "bouma yengel" qui veut dire "ne me fais pas bouger" en wollof, je ne connais pas la version bambara, il faudra que je songe à l'apprendre

j'ai une grappe compacte d'enfants autour de moi, et comme souvent, je suis obligé de leur dire de me laisser au moins l'espace pour bouger le bras et aussi une vue vers ce que je dessine ; tout le monde rigole, deux adultes qui observent depuis quelques minutes se marrent aussi, ils disent en bambara de me laisser respirer

parfois en plein jour, il fait nuit sur mon carnet, tellement il y a d'enfants qui veulent voir le dessin en même temps

le village dans les nuages

mopti, petite ville paradisiaque au confluant du niger et du bani, plus grand port du mali, asséchée par un barrage en amont, six mois par an ; au mois de mai, 46° à l'ombre, la chaleur écrase toute velléité, quelle qu'elle soit tout le monde est calme, dans ce mali où les gens sont déjà tranquilles de nature ; on me l'avait déjà dit il y a plus de 20 ans : va au mali, va au mali ok, ok je vais au mali, je vais voir ce fameux mali, j'y suis depuis un mois et je n'en crois pas mes yeux, mes oreilles, mon nez, mes papilles gustatives et je vais en rester là ; à part cette chaleur qui fait souffrir le plus malien de nous tous, on



chez « tantie j'ai faim »

pourrait se croire au paradis, tout est doux ; les gens pour s'appeler envoient des bisous dans l'air ; mon coeur manque de s'arrêter 1000 fois par jour, à chaque fois que je croise une femme malienne

en fait, les maliens ont gardé leurs traditions, ici plus qu'ailleurs on se sent vraiment dépaysé; nous sommes bien en afrique, celle dont on rêve, que l'on fantasme; avec les couleurs, les odeurs, les paysages où les yeux s'allongent sur l'horizon infini entre le ciel et la terre

nonchalamment vautré dans une pinasse, sur le niger, évitant tout effort inutile, car il fait toujours 46°, sous le tau, la main dans l'eau, la vie passe, comme le niger, tranquille

cette ville qui semble sans âge, est en fait une création coloniale , une berge créée de toute pièce sur le niger, pour les besoins de la cause

ça casse un peu le mythe

en fait de ville typique, il s'agit d'un endroit pensé par et pour les toubabous avant la décolonisation, la mosquée typique en banko est un monument classé par l'unesco, c'est vrai qu'elle est belle, mais tout ça sent un peu le décor à la walt disney

il n'empêche que cette ville est fascinante même si elle est totalement surfaite



séance au jardin d'enfants isabelle josso

Mercredi 5 mai séance au jardin d'enfants isabelle josso, médina coura, mopti

médina coura est un village étendu le long de la route, à la sortie de mopti, c'est un peu la banlieue, un nouveau quartier pour répondre au boum démographique de la migration vers les villes, il n'y a pas vraiment d'infrastructures, la vie s'organise le long de la route et de la ligne de courant haute tension; sur les recommandations de crios, mon hôte, je me présente ce matin à 9 heures à la porte de la garderie isabelle josso

le directeur est un de ses amis, je le rencontre pour lui expliquer mon propos ; il m'écoute et me propose d'intervenir avec les tout petits ; comme toujours il fait très chaud ; il prend de l'eau du canaris, (une cruche en terre) et m'en donne un verre

je sors de son bureau et entre dans la classe, les enfants se lèvent "BONZOUR"; il sont une quinzaine, visiblement ils n'ont pas dû voir beaucoup de toubabous dans leur vie; j'explique à la maîtresse la séance, nous distribuons les feuilles, l'eau, et la peinture, on peut commencer; ce sont des tout petits, ils hésitent, mais comme souvent quelques-uns commencent et les autres en les imitant se lancent; ils ne parlent pas français mais la maîtresses leur explique en bambara, un tout petit a du mal, je viens l'aider, je lui montre comment tenir son pinceau, qu'il tenait à l'envers, il n'ose pas, timide, je lui prépare alors son

- 1

tout est calme dans la classe, tous peignent, la maîtresse me dit qu'elle ne les avait jamais fait peindre mais qu'après cette séance elle va se débrouiller pour trouver du matériel pour continuer

la séance dure bien deux heures, dehors la récré vient de sonner, à la porte, ouverte, il y a les autres classes qui se pressent pour regarder ce que nous faisons; nous sortons pour la récré; je suis entouré de dizaines de petits enfants qui veulent tous me dire bonzour; je reste un moment dans la cour, c'est trop agréable, à l'ombre du palmier, un léger courant d'air, il y fait bien meilleur que dans les classes; avant de partir je passe voir le directeur pour lui raconter, il me remercie, moi aussi; à la porte le gardien me présente à sa famille et m'offre de l'eau glacée, tout le monde sourit

je sors sous un soleil de plomb et attends le taxi moto pour revenir à mopti ; dans la carriole il fait chaud mais il y a de l'air ; de retour en ville je file prendre une douche

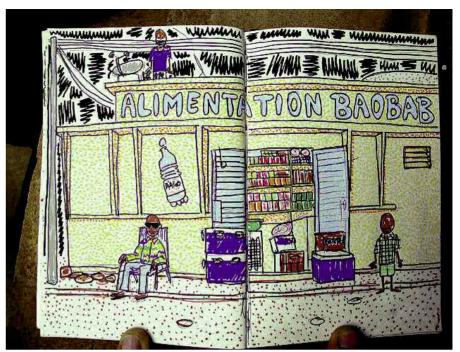
la douche : un des grands plaisirs en afrique, souvent à ciel ouvert entre les quatre murs de la salle de bains dans la cour ; la journée au soleil, la nuit sous les étoiles, j'y passe et repasse autant de fois que j'y pense ; pendant 2 minutes la chaleur devient alors supportable

il est midi, impossible de bouger, je tente d'aller faire une sieste, je n'y arrive pas, je me relève et vais faire un dessin, awa vient me voir, on discute, ses copines passent, elle est fière de me les présenter, finalement je me retrouve avec une dizaine d'enfants autour de moi, l'après midi passe; vers 18 heures je repars au centre ville boire quelques cocas et autres sachets d'eau; plus tard, j'irai manger un truc chez "tanti j'ai faim"

jeudi 6 mai petit déjeuner à mopti

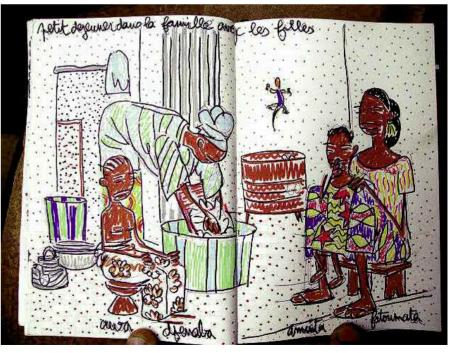
réveil dans ma maison, petit déj avec mes copines, les voisines ; dès qu'elle me voit, awa s'active sur le petit réchaud à charbon, elle fait chauffer de l'eau pour mon café, papa vient me parler, c'est un moulin à paroles, il est curieux de tout, il me pose des questions en rafale, sa mère nous regarde avec tendresse, awa souffle sur les braises, le café chauffe ; on dirait que la gentillesse et la bonté sont inversement proportionnelles à la richesse matérielle

la plupart des gensses que je rencontre font preuve d'une attention et d'une humilité hors du commun, je passe ma journée entre la maison, chez mes hôtes, l'épicerie de cheikh omar, un des garçons de la famille, la boutique de coiffure chez aïcha et la plage



l'alimentation baobab

le matin au petit déjeuner







maïga le cordonnier

cocas, sachets d'eau, fantas, suivant l'heure du jour ou de la nuit;

devant l'alimentation baobab, ça défile toute la journée, les gensses passent et repassent toute la journée, ils s'assoient, on discute, ils repartent, bientôt remplacés par d'autres, la conversation suit son cours, le seul vrai mouvement qui demande beaucoup d'effort est de changer de place pour suivre l'ombre, il fait de toutes façons beaucoup trop chaud pour faire quoique ce soit d'autre ; depuis un mois que je suis au mali, je ne vis réellement que trois ou quatre heures par jour ; le reste du temps je suis allongé, écrasé et cherche à faire le moins d'efforts possible

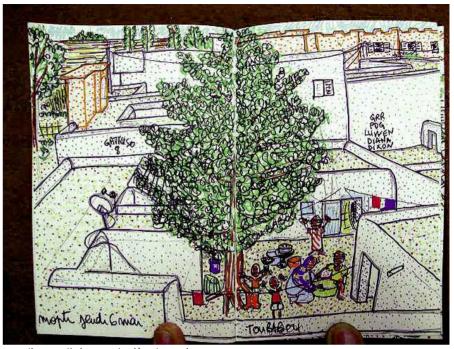
comme tout le monde, j'attends la pluie, qui ne vient pas, malgré des signes avant-coureurs comme les tempêtes de poussières

maïga le cordonnier de mopti

mes sandales, ici on dit tapettes, mon éternel problème;

soin constant de toute mon attention, mes tapettes souffrent, de la chaleur, du sable, des flaques d'eau et du niger, je ne les ménage pas et je les entretiens, tout le long de la route

mais là, il faut faire quelque chose et du sérieux, car depuis 3 mois je les fais recoller à peu près toutes les semaines, c'est une plaie béante, je dois trouver une solution



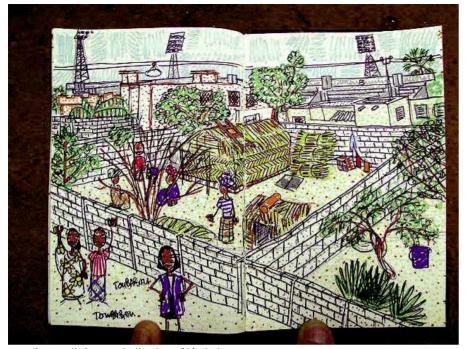
mopti, vue d'oiseau, derrière la maison

c'est là que je croise la route de maïga, il s'est installé sur la berge du bani, à l'ombre d'un manguier avec un copain qui fait du thé ; depuis plusieurs jours je passe devant lui, et comme j'ai pu souvent le remarquer, en tous les cas avec les cireurs de chaussures, ils vous disent bonjour bien sûr, comme tout le monde ici, et juste après ils regardent vos chaussures et comme à chaque fois que j'en croise un, voyant mes tapettes en cuir, il me propose ses services ; cela fait trois jours que je passe devant maïga et comme tous les jours il m'appelle, voyant très bien qu'il y a une affaire à faire avec moi

donc ce troisième jour ayant du temps devant moi, je m'arrête et lui file mes pompes en lui demandant de développer sa science sur mes pauvres tapettes, complètement démantibulées, il me dit, "il n'y a pad'problèmes, je vais vous réparer ça, cela vous coûtera 2000 francs"; je m'assoie, il me donne des tapettes en plastique en attendant; son pote me sert le premier thé, très bon; il s'arme de fil et d'une aiguille et commence à coudre la partie des semelles en caoutchouc à la partie en cuir qui n'arrête pas de se décoller

nous passons l'après-midi ensemble à discuter, maïga est quelqu'un de passionnant, je bois les trois thés, lui coud ; il vend aussi des cigarettes, il est plein de ressources, une petite marchande de mangue passe, c'est ma tournée, sous les arbres il fait bon, je ne vois pas les trois heures passer, la nuit tombe, mes tapettes sont comme neuves





mopti, vue d'oiseau, de l'autre côté de la rue

vendredi 7 mai la maison de djenaba

j'habite une petite maison en banko; on dirait une unité d'habitation du corbusier; depuis le toit où je dors à la fraîche, seulement 28° le soir, j'observe dans les maisons alentour, la vie mopticienne qui se déroule sous mes yeux ébahis; la nuit je regarde les étoiles dans les yeux

de là haut comme une vigie, je ne passe pas inaperçu

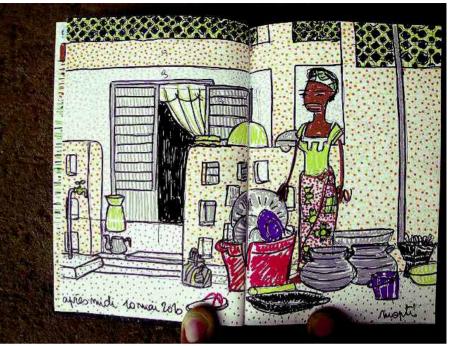
j'entends des dizaines de "toubabou, toubabou", à chaque fois qu'un petit me repère il me salue, en faisant de grands gestes avec ses bras

c'est chouette la vie, à mopti

comme je suis là depuis quelques jours, ce matin je commence à entendre "sarles! sarles!"

la maison est la propriété de djenaba, héritée de son mari décédé; elle était sa deuxième femme, la première habite aussi le quartier, dans une autre maison; elle habite au rez-de-chaussée avec ses deux enfants, papa 10 ans et awa 9 ans; et loue le reste du rez-de-chaussée à une famille; les quatre pièces à l'étage sont louées à quatre jeunes, ce qui lui permet de gagner sa vie

comme partout, les enfants sont très serviables et sont chargés de toutes les tâches ménagères qu'ils peuvent faire ; tous les matins, awa m'amène le seau d'eau pour la douche ; lorsque j'en sors, papa se lève et me cède son siège ;



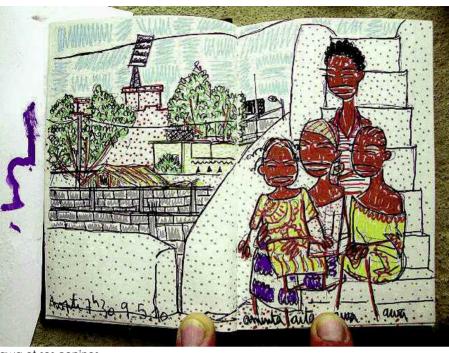
la vaisselle à la maison

je m'installe, awa a fait chauffer l'eau pour mon café, elle me sert, je le bois au milieu de la famille; nous parlons, j'ai plein de questions à poser, sur la ville, la vie au mali, à mopti; djenaba me répond avec douceur et sans tabou, sur tous les sujets, j'aime ces longs moments du matin que je fais durer en buvant force nescafé; awa et papa, curieux, nous écoutent, la voisine fatoumata et sa fille aminta viennent et s'assoient avec nous; avec papa, nous sommes entourés de femmes, lui joue au petit mec protecteur, moi je baigne dans mon jus

samedi 8 mai micro séance sur le toit de la maison avec les filles de la famille, un ange passe

séance de peinture à la sauvette en fin de journée sur le toit de la maison à mopti; depuis quelques jours, les enfants de la maison suivent mes aventures sur mon carnet à chaque fois que je rentre le soir, papa me demande de pouvoir le feuilleter, awa le rejoint, puis bintou, ana, et ceux qui sont là aujourd'hui je reviens assez tôt, il fait encore jour, j'attrape papa au vol et lui propose de réunir ses potes et zou on va peindre; il est ravi, file appeler ses copains, reviens aussi vite avec une dizaine de gamins, je distribue le matériel, awa monte sur le toit avec des verres d'eau, on peut commencer évidemment comme toujours, comme partout, c'est un bonheur, je ne me lasse pas d'en être le spectateur où que ce soit, quels que soient les acteurs,





awa et ses copines

leur pays, leur couleur, leur religion, leur langue;

ici, d'ailleurs comme à bamako, les enfants parlent peu le français, ils me parlent en bambara, je ne comprends rien, mais ça ne pose aucun problème; des ados curieux montent voir ce qui se passe sur le toit, les petits montrent fièrement leur production

djenaba et une de ses copine montent voir aussi, elles regardent la scène avec bienveillance; il y a finalement plein de gensses sur le toit; quand soudain, sidéré, je vois à l'horizon un mur opaque, mélange de poussière et de sable qui avance sur nous; en quelques minutes il est sur nous, nous rangeons en catastrophe le matériel et nous replions à l'intérieur; c'est une tempête de sable qui vient du sahara

instantanément tout est silencieux hormis le bruit du sable qui fouette tout ce qui se trouve sur son passage, on ne voit pas à 5 m, c'est étrange ça me fait penser à une tempête de neige ; à ceci près que le vent est brûlant et sec et entre partout

séance à l'alliance franco-malienne

l'alliance franco malienne de mopti est toute récente, les locaux sont neufs ; je rencontre la directrice et lui présente mon projet, elle est d'accord pour faire une séance dans ses locaux, elle me présente sa bibliothécaire, nous



séance de peinture sur le toit à la maison

prenons rendez-vous pour samedi 10 heures, elle va se charger de prévenir les enfants ; je fais un tour dans l'alliance, il y a une exposition d'art plastique intéressante, une française qui vit au mali et qui a travaillé avec des femmes dans différents villages

samedi 10 heures, je me présente à l'alliance, tout le monde est là, il y a des enfants de tous âges, des petits aux ados ; ils sont habitués à venir ici pour lire ou faire diverses activités culturelles

séance de peinture très tranquille, au début 20 enfants, à la fin plus de 60; dans le calme et la sérénité, grâce entre autre au professionnalisme de la bibliothécaire; je présente la séance, les enfants sont calmes, ils attendent le matériel, à leur place, par groupes, les grands d'un côté, les petits de l'autre, les garçons ensemble, les filles pareil

la pièce est grande et ventilée, il fait bon, dehors c'est l'étouffoir

plus la séance avance plus il y a d'enfants, ils arrivent s'installent au fur et à mesure où ils peuvent, les tables sont surpeuplées, et ça continue à arriver; j'installe les nouveaux par terre, partage le matériel comme je peux, je n'ai

jamais eu autant d'enfants à la fois

mais tout se passe bien, certains des premiers arrivés partent plus tôt, mais dans l'ensemble chacun tient à sa place

des employés de l'alliance passent, curieux, ils nous aident ; nous discutons, ils





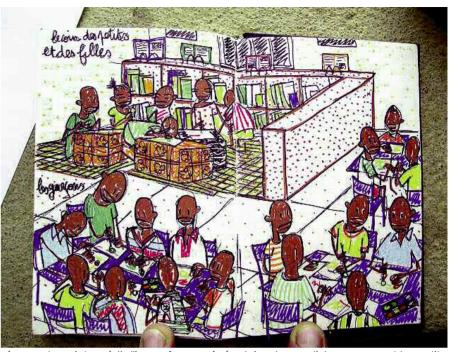
séance de peinture à l'alliance franco-sénégalaise de mopti, les filles

sont intéressés par la pratique et me demande si ils pourront continuer quand je serais parti ; évidemment que oui, je ne l'ai pas inventée, puisque je la tiens moi même des 20 ans d'expérience de arts et développement à marseille ; je ne suis qu'un vecteur, je n'ai pas le monopole et il n'y a pas de droits protégés pour faire peindre les enfants ; cette pratique est libre et je suis ravi de pouvoir l'exercer, l'expliquer et la partager avec les autres dès que je le peux ; mon voyage est réalisé dans cette perspective, ce n'est d'ailleurs pas la première fois que l'on me pose la question, la réponse est toujours la même, oui ;

le seul souci un peu récurrent est le coût du matériel, mais l'alliance française, bien que les budgets soient de plus en plus réduits, peut encore se permettre d'acheter un vingtaine de palettes de gouaches, quelques pinceaux et des feuilles ; il est midi, les enfants ne veulent pas arrêter mais la bibliothécaire et les employés de l'alliance ont faim et moi aussi ; comme toujours en fin de séance, je récupère les peintures juste le temps de les photographier pour les diffuser sur internet, et garder des traces de mon passage ; lorsque je redonne les peintures à leurs auteurs, c'est toujours un moment magique de les voir partir, contents, leurs peintures sous le bras, ils se les montrent, discutent, rient ;

souvent je me demande ce qu'il restera de ces moments dans l'esprit de ces enfants, je n'ai pas la réponse

parfois après la séance au détour de la rue, je retrouve des peintures aban-



séance de peinture à l'alliance franco-sénégalaise de mopti, les garçons et les petits

données par terre, j'éprouve alors un léger pincement, mais peu importe, l'important sont les deux ou trois heures passées ensemble à peindre

dimanche 9 mai le niger à mopti

à mopti, surtout à la saison sèche, le niger n'est pas si facile à atteindre ; le fleuve qui passe au pied de la ville est le bani, il faut le traverser, puis marcher un grand moment sur l'île qui s'est formée et qui nous sépare du niger ; en tout, un bon kilomètre au soleil par 48° au plus chaud

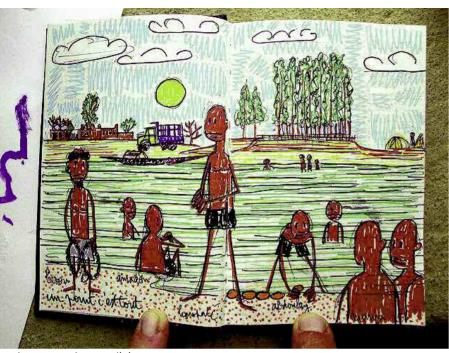
sur les conseils de manga, un jeune gars que j'ai rencontré, nous attendons 16 heures pour faire la traversée; 50 francs pour prendre une pinasse et traverser le bani qui fait peur à voir tant il est bas en cette saison; il sert d'égout à toute la ville de mopti, j'ai même peur d'y mettre un pied

sur l'autre berge, nous traversons le village de pécheurs bozos, qui normalement est une toute petite île ; en cette saison il est perché sur une petite colline au milieu de la plaine alluvionnaire très étendue

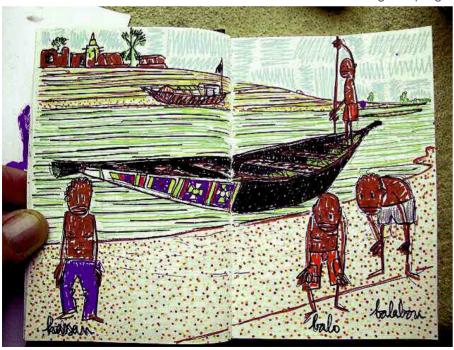
autour du village, il y a des grands trous qui me font penser à des bassins ou des piscines, il s'agit en fait de carrières de boue où les bozos viennent creuser pour fabriquer les briques de leurs maisons en banko

au bout de la grande plaine, le niger; ici c'est propre, c'est la plage de mopti,

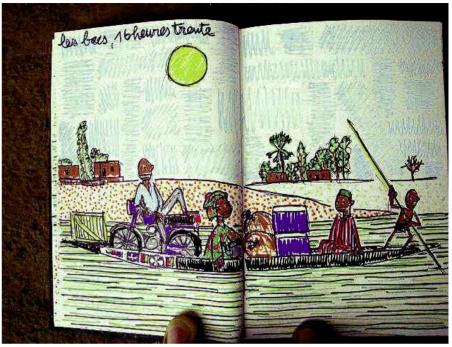




la plage avec les mopticiens



le niger en pirogue



les pirogues font la navette

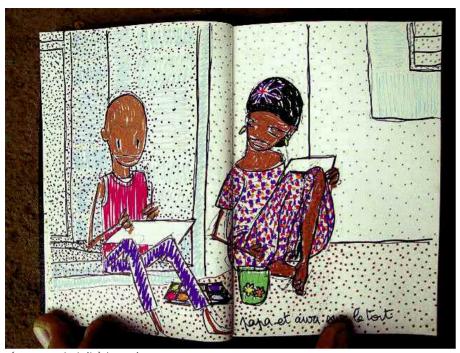
il y a pleins de gensses qui se baignent, jouent au ballon dans l'eau, des couples qui se bécotent ; le niger est à 30-32°, on y entre sans vraiment réfléchir et on y reste avec grand plaisir, car dehors, même si le soleil commence à baisser, il fait encore quand même 42° ; un léger courant nous emporte, je fais la planche et dérive

sur l'autre berge un petit village en banko, derrière le désert à perte de vue ; le niger, même à la saison sèche permet de tenir, j'y retourne tous les jours suivants sur la plage, vers 16 heures ; lorsque le soleil commence à décliner, rien que la traversée, la main dans l'eau est un bonheur ; en ville, rien que le fait d'être éveillé me fait suer à grosses gouttes, là, dans l'eau c'est supportable

lundi 10 mai dernière séance à la maison

comme à bamako, les enfants viennent me voir directement quand je rentre du centre ville et me demandent s'ils peuvent peindre ; je leur dis que je suis là pour ça, ils sont d'accord ; ce matin, dernier atelier pour awa et papa, ils en profitent à fond ; papa apprend le français, il est drôle quand il le parle, il prend une grosse voix et s'applique, sa soeur l'écoute admirative du haut de ses 10 ans, papa est l'homme de la maison et il tient à ce que ça

se sache ; djenaba sa mère le laisse faire, attentive et douce



séance sur le toit à la maison

comme ils sont deux et grands, je leur donne le matériel et les laisse seuls, je dois préparer mon départ, demain matin tôt

je vaque tranquille, ils peignent dans la bonne humeur; awa fait des fleurs aux pétales multicolores, elle remplit consciencieusement sa feuille en faisant attention de bien rincer son pinceau lorsqu'elle change de couleur; le résultat est épatant, elle est ravie; quand je passe derrière elle pour regarder, c'est une charmeuse, elle me regarde avec des yeux débordant d'amour, je fonds littéralement; papa lui dessine, d'abord au crayon et colore après, en général je proscris totalement les crayons, car pour moi ce n'est plus de la peinture, cela devient du coloriage d'espaces créés par le dessin; mais là, je lâche du lest, je le laisse faire puisque ça lui plaît, lui aussi attend avec intérêt mon passage derrière son épaule

tous les deux sont vraiment sympas, ils s'entendent à merveille, de temps en temps je tente d'expliquer à papa que awa n'est pas sa servante ; lorsque par exemple il lui dit, péremptoire, "va me chercher ci ou ça", je lui dis "papa, tu as deux jambes deux bras, tu peux y aller aussi, laisse ta soeur peindre tranquillement"

mon éducation est souvent troublée par le statut de la femme en afrique, je me permets parfois une certaine ingérence avec les petits mecs, machos avant l'heure

mardi 11 mai départ prévu 6 heures 30

12 mai, je pars pour sangha, en pays dogon

départ prévu 6 heures 30 ; j'arrive à 5 heures 30 sur les conseils d'un guide touristique qui est en vacance car nous sommes en saison basse ; au marché, je dois voir avec un menuisier qui m'a confirmé hier qu'il me réserverai une place ce matin ; il n'y a personne et le menuisier d'aujourd'hui n'a plus du tout la même tête que celui d'hier, ok c'est bon j'ai compris, je vais voir au départ du taxi brousse : tout est fermé

depuis trois jours, grâce entre autre au laryam, j'ai crise de foie sur crise de foie et la courante, tout est fermé dans le marché, je trouve un coin isolé, je me soulage; en ressortant je vois la boutique de tout et n'importe quoi qui ouvre, vite un nescafé, suivi d'un coca et j'ai faim, une omelette bien grasse baignant dans l'huile qui me redonne une crise de foie direct; merde ça allait mieux; je refile dans mon coin isolé, j'en ressors lessivé; il est 7 heures 30, le bureau du taxi vient d'ouvrir, je fonce sur le type, il me dit que tout est complet, prochain départ dans 4 jours, je suis bleu; il me dit: « sinon c'est 45 000 vous louez un taxi pour vous tout seul », je lui réponds "vous rigolez, vous m'avez bien vu", en effet il rigole et me dit de patienter; au bout d'une demi heure et de trois nescafés, il me dit que c'est bon, départ prévu dans une demi heure, soit vers 8 heures 30, 9 heures

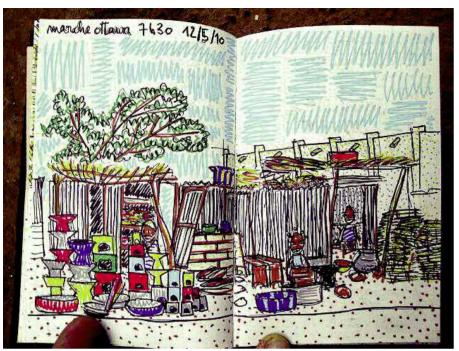
il est maintenant 10 heures, nous sommes 10 à attendre et toujours rien de neuf à propos d'un éventuel départ ; il manque 4 personnes, ça commence à chauffer, tout le monde gueule, il fait 40°, le soleil cogne ; j'ai bien fait de venir il y a 5 heures, me dis-je

le type du taxi nous propose d'acheter les 4 places qui manque à 10, soit 400 francs chacun et on pourra partir ; nous nous concertons : ok banco, on paye plus pour voyager plus ; mais maintenant il faut encore attendre un type qui doit arriver

il vient d'appeler, il se lève à l'hôtel à côté et arrive; tout le monde commence à s'énerver grave, moi j'ai toujours mal au bide, ça ne s'arrange pas, mais maintenant il n'y a plus de coin pour s'isoler, le marché grouille de gensses; finalement, à 12 heures 30 le type arrive, on démarre, je squatte direct la place du mort, sous prétexte d'avoir besoin d'air au risque de vomir sur tout le monde; c'est bon on file, 60 kilomètres en deux heures; on arrive à bandiagara, là il faut trouver une mob pour rejoindre sangha; dans ce coin hyper touristique, les mecs me prennent pour un américain, les prix s'envolent: 10 000, 15 000 francs cfa

j'appelle la famille où je me trouvais à mopti, le fils aîné me conseille d'aller voir un ami à lui qui me fera un meilleur prix, je dois négocier sec pour ne pas me faire totalement enfler, allez, 5 000 pour faire 60 kilomètres, après tout je suis crevé, j'ai mal au bide et ça ne fais que 7 € et des poussières ; pas grand





le marché ottawa, à mopti

chose pour moi, beaucoup pour le conducteur;

nous partons sur la piste en laterite en mob, à fond, conduite par un fou qui s'amuse à me faire peur, "monsieur charles tu as peur ?"; il fait des dérapages pas trop contrôlés dans les tournants sablonneux de la piste, on manque se viander une dizaine de fois; "oui j'ai peur, ralentis, sinon je descends", il ralentit deux minutes et recommence; après un tournant ensablé et une grosse frayeur, il se calme pour un moment; deux heures pour faire 60 kilomètres derrière ce bargeot, je suis encore plus malade; nous traversons le pays dogon, les paysages sont sublimes, mais je n'ai absolument pas le loisir d'en profiter, occuper à surveiller la route et à tenter d'anticiper le moment où l'on va définitivement déraper dans un virage et sauter le plus loin possible de la mob pour ne pas mourir

finalement nous arrivons à sangha, il attend pour que je lui paye une bière, j'ai la courante, je file aux chiottes, il peut courir

sangha

arrivé à sangha

arrivé en fin d'après midi au gîte de la femme dogon, chez les amis de sigrid à marseille, que je connais à peine mais qui m'a invitée ici pour faire profiter les enfants de ses amis de mon projet

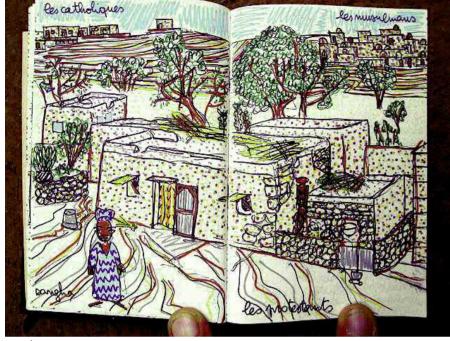
le gîte est l'ancienne mission protestante, nous sommes d'ailleurs dans le quartier protestant, à côté du temple ; depuis la terrasse, jeremy, mon hôte, m'explique un peu ce que l'on voit ; en face à droite, le quartier musulman, avec sa mosquée ; à gauche, le quartier catholique avec son église

il s'agit du même village mais les quartiers sont séparés par un no man's land ; nous sommes nous-mêmes séparés d'eux par une petite vallée

la roche affleure partout, les maisons en pierre locale sont posées à même le sol, il n'y a pas de fondation ; seul le toit est en banko, pour imperméabiliser la maison ; la roche grise ou noire d'aspect, devient multicolore, une fois cassée et taillée en blocs ; chaque bloc est d'une teinte différente dans les tons ocre, allant du marron foncé au beige clair, chaque maison est un patchwork multicolore, c'est splendide

le paysage comme sur la route en arrivant est étonnant ; tout est en modèle réduit ; quand on sait que la région était peuplée avant les dogons par des pygmées, c'est encore plus drôle

il fait très chaud et sec, dans le gîte les chambres sont agréables et ventilées



sangha

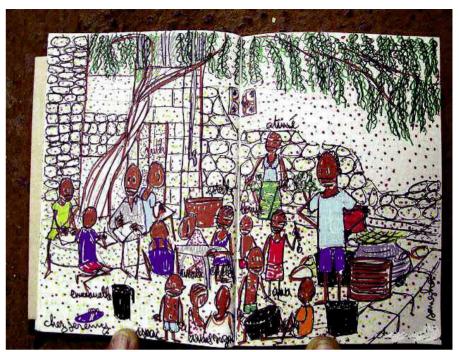
par un courant d'air naturel, derrière par la fenêtre, le jardin potager, des enfants jouent à l'ombre sous les arbres

je fais une sieste, la crise de foie et le voyage ont fini de me lessiver, je m'endors

mercredi 12 mai première séance avec les petits dogons

je sors de ma torpeur ce matin fiévreux et nauséeux, et ne peux décoller de mon lit que pour courir aux toilettes ; je ne comprends pas, je rejette tout ce que je mange, est-ce le médicament que je prends contre le palu ? je lis et relis la notice longue comme un livre, si on la lit entièrement on jette tout de suite la boite ; je suis rassuré je n'ai pas d'antécédents suicidaires dans ma famille, mais on m'a prévenu que ce médicament bouffait les cellules du foie et foutait en l'air l'estomac, il faut choisir, le palu, le suicide ou la jaunisse ; je décide de faire une pause au logis ; finalement, après des efforts surhumains, je me lève et cherche les enfants ; ils sont éparpillés derrière la maison, dans le jardin et dans la cuisine à ciel ouvert

je m'approche, livide, avec le matériel et leur propose de faire de la peinture; je m'aperçois vite que certains ne comprennent pas le français, alors j'ouvre une boite de gouache, sors une feuille et explique par le geste ce qu'ils n'ont pas saisis; ils comprennent, je les vois sourire, ils sont discrets et timides; il se



séance de peinture dans la cuisine à sangha

trouve également que nous sommes dans un hôtel et que les enfants ne sont pas censés déranger les clients, mais petit à petit tout le monde s'y met, très vite ça s'organise et tout le monde peint, au milieu des bassines et des caquelons; parenthèse très troublante, les petits dogons ne font pas des peintures d'enfants, ils font des peintures d'enfants dogons, c'est bien la première fois que je sens la culture aussi prégnante chez des petits enfants; ils sont forts ces dogons! en effet, quel que soit l'âge, il y a nécessairement un rappel de la culture dogon; un détail, voire le dessin entier, des maisons dogons comme s'il en pleuvait, des hommes dogons, des femmes dogons, des bonhommes dogons, une série d'échelles dogons

les parents qui n'avaient rien vu venir, arrivent et sont étonnés de voir cet atelier improvisé dans la cuisine, ils passent au milieu des enfants, observent, semblent satisfaits

jeudi 13 mai deuxième séance à l'auberge

comme souvent maintenant, lorsque je reste à un endroit, les enfants qui ont goûté à la peinture veulent remettre ça et viennent me le dire je sors de ma torpeur, entre les restes de mon indigestion et la chaleur suffocante du pays, j'émerge péniblement vers 17 heures ; tous les enfants sont

dans la cour, ils me surveillent, une petite fille, la plus culottée, vient et me demande si on peut refaire de la peinture, je sors donc le matériel et c'est reparti ; je les installe à l'ombre sur la terrasse, ils semblent tout excités, j'apprendrai bien plus tard qu'ils n'ont pas le droit de venir sur la terrasse réservée aux clients du gîte

je m'assois avec eux et je les dessine, j'ai encore du mal à tenir debout ; comme toujours, même avec les dogons, les enfants sont enchantés de se voir dans mon carnet à dessins

cette pratique que j'exerce depuis maintenant six ans, qui consiste à m'asseoir avec eux et à les dessiner, m'a appris que dans cette situation les enfants finissent la plupart du temps par m'oublier, ou plus précisément, ils me considèrent comme l'un des leurs

du coup, je ne suis plus le symbole d'une quelconque autorité mais un parmi les autres, et c'est ce qui devient intéressant ; en m'incluant dans leur cercle, je vis la séance avec eux, ils se lâchent et vont beaucoup plus loin dans leur peintures

en réalité, ils peignent pour eux et pas pour faire plaisir à quelqu'un et cela change considérablement le résultat et l'ambiance de l'atelier;

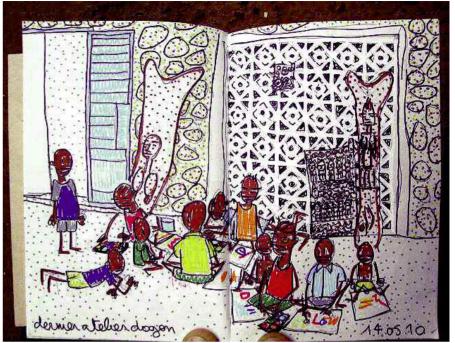
à la fin, je rassemble les peintures pour les photographier; les enfants sont ravis et fascinés de voir leurs peintures sur l'écran de l'appareil; et comme toujours, je dois les faire reculer un peu pour avoir assez de lumière et prendre les photos; opération que je dois renouveler sans cesse, car au bout de deux minutes, les enfants reforment une masse compacte autour de l'appareil photo et je n'ai à nouveau plus de lumière

vendredi 14 mai retour à mopti pour la nuit, avant le burkina fasso

réveillé tôt, je pars de l'auberge pour aller au marché; traverse le village que je n'ai pas eu le loisir de visiter à cause de la chaleur et de mon état de santé; c'est beau, la pierre affleure partout; là où il y a de la terre c'est vert, il fait déjà chaud

en arrivant je prends un sachet de mil avec du yaourt, du déké, c'est bon et frais, j'achète le billet pour mopti 1500 francs, soit le septième du billet aller, mais là c'est la ligne régulière ; je suis ravi de faire la route en camion et pas en mob ; le seul truc c'est que nous devons attendre la fin du marché à 11 heures, je m'assois à l'ombre et dessine les gensses

finalement nous partons à midi ; la route sinueuse ne permet pas la vitesse ; tant mieux, j'ai tout le loisir d'observer le paysage que je n'avais pas franchement vu à l'aller, crispé que j'étais sur la route et sur le moment où on allait se tuer un paysage pygmée, des petit ruisseaux, des petites collines, des petits arbres, même le ciel est chargé de petits nuages, une petite route ; régulièrement pour laisser couler les petits ruisseaux, des dos d'ânes à l'envers, je ne sais pas



séance de peinture sur la terrasse au gîte de la femme dogon

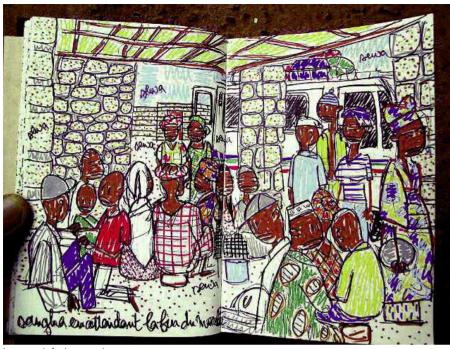
comment on dit, le mini bus est obligé de passer au pas ; il y a une végétation dense autour des ruisseaux, des nénuphars, de l'herbe grasse, ailleurs c'est tout sec, la roche qui affleure

je découvre une spécialité dogon, la culture de l'échalote, il y a même une AOC de la région

nous sortons doucement du pays, une tempête de sable s'avance vers nous ; le chauffeur s'arrête et met une bâche sur les bagages sur le toit ; je ne comprends que plus tard : une énorme averse nous tombe dessus, la température caniculaire baisse instantanément de 10 degrés ; depuis que je l'attendais, enfin, la saison des pluies s'annonce, l'averse s'arrête, la température remonte de dix degrés, il fait 43°

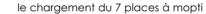


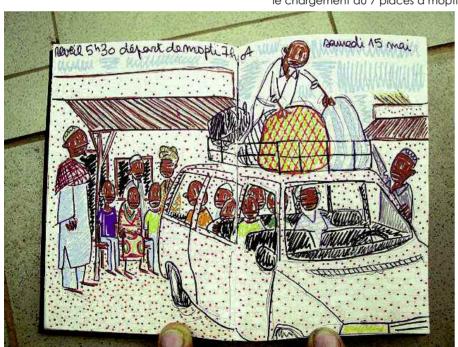


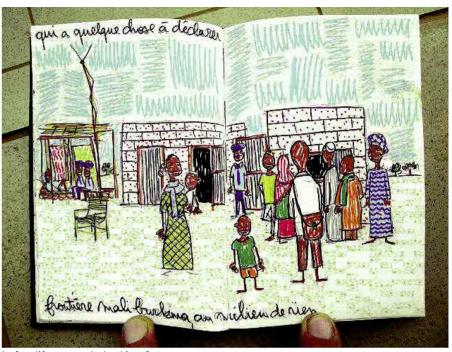


le marché de sangha

149

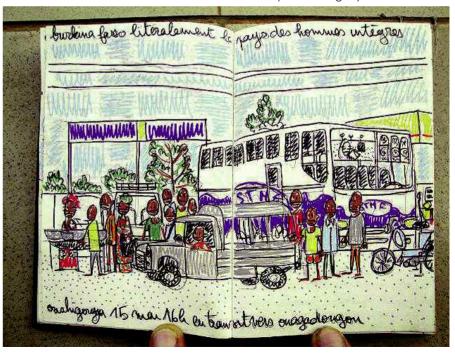






la frontière avec le burkina-fasso

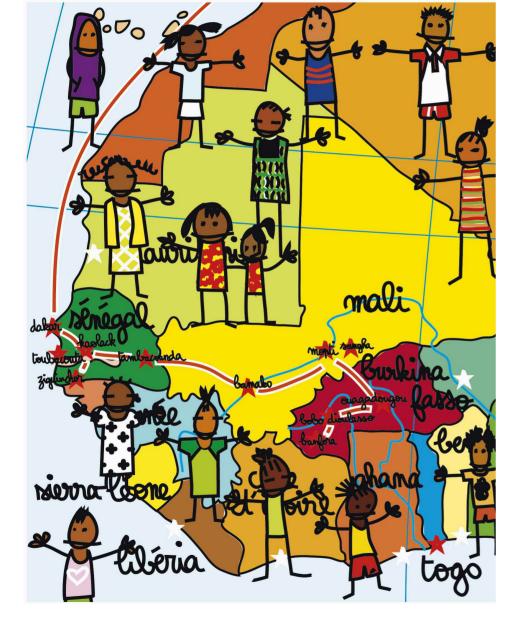
étape à ouahigouya au burkina-fasso





la peinture des enfants au mali





Burkina fasso



ouagadougou

mercredi 19 mai

ouagadougou de paradis

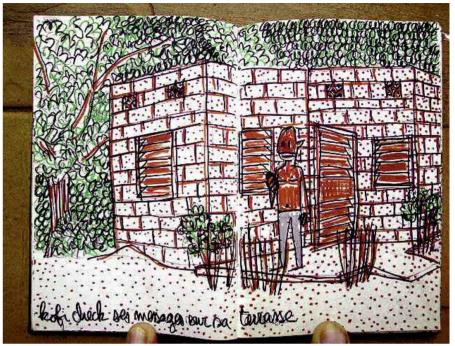
je renonce à gao, tombouctou, le niger et niamey, il fait plus de cinquante à l'ombre, je ne tiendrai pas

direction le sud, la zone tropicale humide et la saison des pluies qui s'annonce depuis un mois, mais qui tarde à venir ; ici aussi il fait chaud, mais moins, et la nuit je respire à nouveau, ce qui est un luxe

après un mois au mali, je suis surpris par le burkina fasso, je retrouve l'urbain mais pas celui du sénégal imprégné de culture française; ouagadougou est une ville américaine, un plan carré, de grandes avenues, des blocks de bâtiments, tendance los angeles après une guerre atomique, la ville est en construction, des quartiers entiers sont totalement vides de tout bâti, mais la voirie est là, tentaculaire comme celles dont elle s'inspire; le centre urbain date des vingt dernières années; essentiellement minérale, la chaleur y est accablante; les banlieues s'étirent inexorablement, vers l'extérieur

j'habite dans l'une d'elles, un quartier sympa, la rue principale est bordée de cabanes plus ou moins construites, abritant toutes sortes de commerces ; tous les cent mètres « un maquis », les bars

les gensses vont et viennent toute la journée, très vite je reconnais les même personnes ; je rencontre ainsi, kofi qui me présente plein de gens dans le



kofi devant chez lui

quartier, je me laisse promener par mon guide improvisé, c'est agréable; au bout de la rue, il y a le cimetière municipal où est enterré thomas sankara, le héros national du burkina-faso

vendredi 21 mai

camarade capitaine sankara, mort au combat

« oser inventer l'avenir » thomas sankara

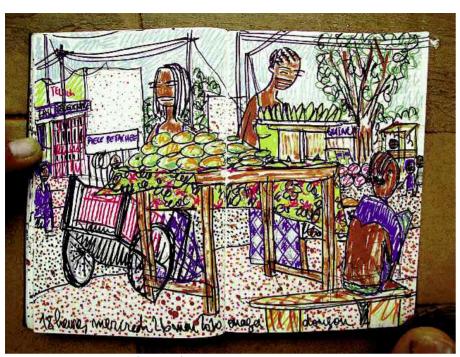
l'afrique est et restera le chômeur du monde, tant qu'elle ne se prendra pas en mains, sans attendre de ses dirigeants évidemment, la solution viendra du peuple ; occidentaux et français imposent leur modèle de société en la maintenant dans un système d'assistanat qui imprègne profondément toutes les strates de la société

nous entretenons des peuples entiers dans la mendicité ; les mendiants ne récolteront jamais que les miettes de ce que l'on veut bien leur laisser

heureusement, dans la vie il existe des contre-exemples qui ont su faire bouger les lignes et qui donne de l'espoir, tout est possible ; nous le pouvons

on peut non seulement rêver mais surtout créer, aimer, dans la liberté; pour cela il faut se relever, la tête, les manches et foncer; il faut sortir de la coupe et rétablir des comportements d'égal à égal; lorsque je parle de ça ici, le constat est évidemment partagé par beaucoup de gensses; mais souvent

15/

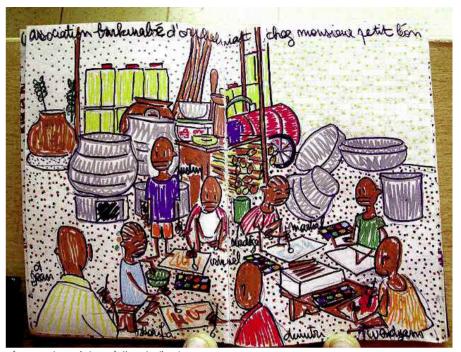


marchandes de fruits et légumes à ougadougou

comme ailleurs, les préoccupations premières et vitales de la population ne leur laissent pas beaucoup le loisir de penser ; la même technique est utilisée à l'échelle des états pour maintenir la pression suffisante sur la population, entretenant la peur et la division

en France, on ne nous enseigne pas l'histoire de l'Afrique réelle, mais d'une afrique fantasmée ; on peut passer sa vie sans jamais entendre parler de patrice lumumba ou de thomas sankara

au burkina, ce dernier est omniprésent, on retrouve partout son image, dans les maisons, dans les rues, sur des T-shirt, dans les DVD que les gamins des rues vous tendent avec insistance, en expliquant brièvement qui est thomas sankara, tous fiers de ce type et se réclamant de sa politique; on m'explique que c'est un président qui a mené la révolution pendant quatre ans; qu'il a mené une politique alternative entre le communisme et le capitalisme, en s'appuyant sur le peuple à qui il a donné espoir et rendu sa fierté; par des actes concrets qui 20 ans plus tard perdurent dans les esprits; mais surtout dans la vie de tous les jours des burkinabais; depuis, apparemment, nous sommes revenus au bon vieux système françafricain; l'expérience aura été une paranthèse de 4 ans conclue par l'assassinat de thomas sankara; sankara mort nous a laissé la journée de la femme: « si nous perdons le combat pour la libération de la femme, nous aurons perdu tout droit d'espérer une transformation positive supérieure de la société », extrait du discours du 8 mars 1987



séance de peinture à l'orphelinat

samedi 22 mai

séance à l'orphelinat à ouaga

pour faire tourner l'orphelinat, les grands travaillent et ramènent la plupart de l'argent nécessaire pour faire tourner la boutique, mais c'est dur ; le reste est fourni par des dons provenant de différentes ong

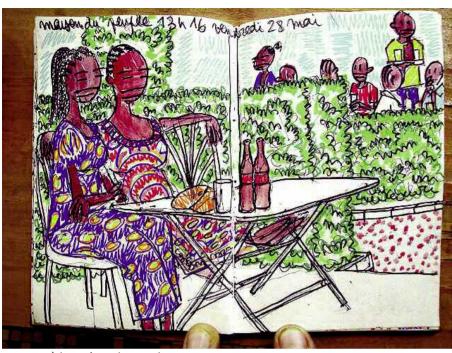
la séance démarre doucement ; comme toujours un plaisir, mais d'autant plus prenant lorsqu'il s'agit d'enfants qui n'ont jamais touché un pinceau de leur vie ; ici c'est le cas, pour la plupart

cette maison n'a d'orphelinat que le nom ; la personne en charge des lieux est honnête et prend son boulot au sérieux, mais il est dépassé par les événements et le nombre d'enfants dont il a la charge

ici comme ailleurs, les plus grands prennent en charge les plus petits, et tout le monde s'entraide pour s'en sortir au mieux

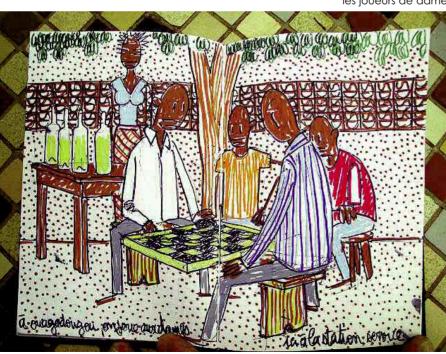
comme pour la vie de tous les jours, pendant l'atelier, les petits sont cadrés et surveillés par les ados, filles et garçons ; ils sont excités comme des mouches par ma présence et par la peinture ; un peu comme au centre khar yalla taïba à dakar, les enfants "diminués" réclament encore plus d'attention que les autres ; comme pratiquement à chaque séance que j'organise, au milieu des peintures d'enfants, que l'on pourrait qualifier de classique, il y a toujours une exception, un enfant qui fait autre chose ; comme à chaque fois, ses peintures



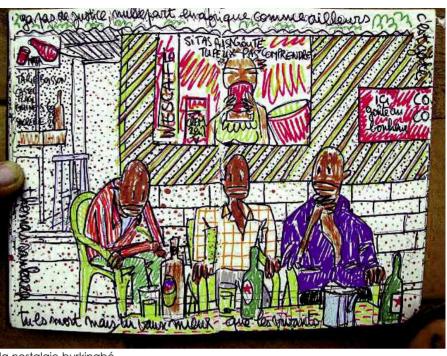


un coca à la maison du peuple

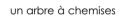
159

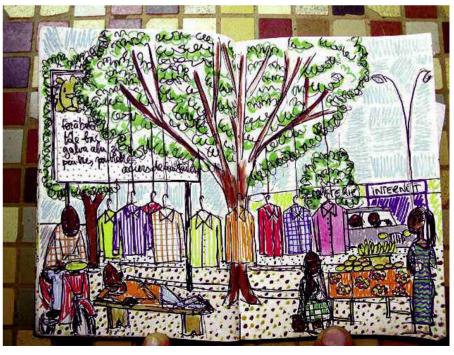


les joueurs de dames



la nostalgie burkinabé





particulières se répètent, de la première à la dernière; un style se dégage, elles sont toutes différentes mais toutes reconnaissables entre mille les enfants font des merveilles avec les peintures, c'est immensément touchant ils sont assidus et opiniâtres, la séance dure jusqu'à la tombée de la nuit il m'arrive un truc en fin de séance qui ne m'est jamais arrivé, même à marseille : ie me fais voler 4 palettes de peintures et une poianée de pinceaux aussitôt retrouvés et restitués par un grand, avec les plus plates excuses du directeur; ici, où chacun n'a rien à lui, où tout est partagé, des petits ont voulu récupérer quelque chose ; je leur demande de ne pas s'excuser, je comprends, ils ne savent plus où se mettre, j'en suis désolé

mardi 25 mai je suis optimiste de nature

nous avons un peu oublié nous autres occidentaux, spécialement français et ce depuis 1905, date de la séparation de l'église et de l'état

un léger détail remarqué sur la tranche d'une pièce de cing francs français de 1875 m'a récemment étonné, il y est écrit "dieu protège la france"; auelaues années plus tard sur la même pièce les choses ont changé et en lieu et place de cette phrase pour le moins surprenante, nous trouvons notre "liberté, éaalité, fraternité", ce dans quoi j'ai baigné et auguel j'adhère totalement nous avons oublié le pouvoir, le poids de la chape de plomb et l'emprise que

peut avoir une religion sur une société tout entière

une fois en place, nul besoin de s'y référer en permanence; les non-dits sont souvent plus puissants que les rappels à l'ordre permanents, qui se dilueraient alors dans la répétition

l'acceptation de tout fait loi, car il n'y a pas de hasard, tout est écrit ; la misèreacceptée est vécue comme une fatalité :

élevé dans une république laïque, il m'est très difficile de comprendre, mais il y a un aspect que personnellement je n'accepterai nulle part au monde, c'est le maintien, en son nom, de la femme dans un quasi esclavage, du moins une soumission totale

par le truchement de ses écrits, l'homme, qui n'a finalement qu'un rôle subalterne dans la vie, appuie sa faiblesse sur ses textes pour rabaisser sans cesse et avilir sa femme, femme qui en réalité lui fait peur et sans qui il n'est rien;

parallèlement à ca, et allant de pair avec la sacralisation et la peur, la théorie de "toutes des salopes sauf maman" règne en maître et a encore de beaux iours devant elle

nous autres occidentaux ne sommes d'ailleurs pas en reste, et notre soi-disant égalité des sexes n'est qu'une vaste fumisterie, un miroir aux alouettes politiquement correct; mais il est vrai que dans le moyen orient que je connais bien et dans cette afrique de l'ouest que je découvre, les faits sont plus criants, crus, francs et massifs



séance de peinture chez abi

le problème est plus complexe qu'il n'y paraît et comme souvent dans cette histoire, l'esclave est le premier complice de son maître, tous ces hommes qui les dominent ont été élevés par des femmes dans cet esprit-là

vendredi 27 mai

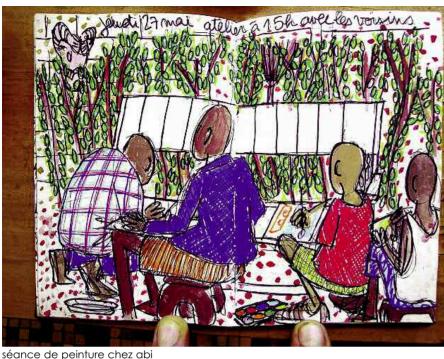
séance de peinture avec les petits voisins d'abi

une séance dans le petit jardin paradisiaque d'abi, artiste ouagalaise d'origine ivoirienne, qui m'accueille avec toute sa générosité

elle est la chef d'entreprise de "poupémania", quatre employés heureux dans le jardin aménagé par abi ; ils font des poupées hyper mignonnes à tour de bras, elle les vend dans plusieurs endroits de la ville, avec succès; les toubabs se les arrachent pour les ramener en souvenir en europe; petites, elles entrent facilement dans n'importe quel sac de fille

abi est l'heureuse maman de deux filles ; une plante magnifique de 19 ans qui poursuit ses études de commerce pour, à terme, gérer l'affaire de sa maman, et un bout de chou de 5 ans, très mignonne aussi, qui s'épanouit dans ce monde de femmes

abi est amène, elle m'invite à manger l'atiéké, plat national ivoirien, excellent ; une parenthèse de bonheur et de fraîcheur, dans son jardin, ancienne cours minérale qu'elle a totalement transformée, aidée par le climat qui fait pousser



les plantes presque à vue d'oeil ; ce terrain vide et desséché est devenu une forêt tropicale, un havre de fraîcheur

abi, artiste multicarte est très intéressée par mes ateliers; ses filles, quelques petits voisins; dans un coin du jardin, à l'ombre

comme toujours, je ne me lasse pas de l'écrire, la séance file, dans une parfaite harmonie des sens ; abi passe entre deux commandes de poupées, elle finit par venir et s'installe avec ses filles, elles peignent ensemble, c'est beau comme du prévert ; je les dessine, décidément j'ai bien fait de venir ici en afrique, pratiquer ce savoir-faire; c'est tellement évident, tellement facile et tellement agréable

des enfants arrivent plus tard, ils s'installent autour, il y a de plus en plus de peintures au sol, nous avons du mal à marcher

samedi 28 mai

bonne séance tranquille au ccf de ouagadougou

séance au centre culturel français de ouagadougou; sur les nattes, sous les jolis yeux de la nounou qui a beaucoup de courage et de patience

après mes diverses expériences sur la route dans à peu près toutes les conditions, se retrouver au centre culturel français de ouagadougou fait bizarre; le burkina est un pays qui n'a pas trop de problèmes avec sa francophonie, ici



séance de peinture chez abi

ce n'est pas un combat de parler français, mais plutôt un honneur et dans tous les cas pour le public bourgeois du centre, une obligation ; je n'ai donc aucun problème de compréhension avec les enfants ; la séance en elle-même ne change pas de d'habitude, seulement je comprends tout ce qui se dit puisque tous les enfants s'expriment en français

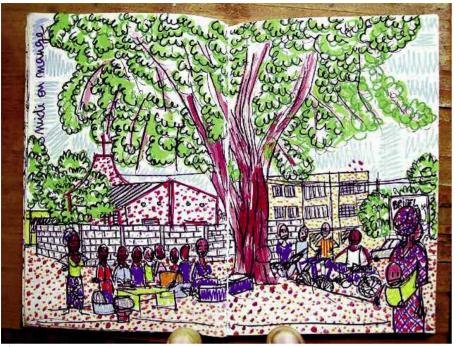
ce sont pour la plupart des enfants de bourgeois ouagalais ; je suis étonné par l'attitude des enfants, j'ai parfois la sensation d'être en france; chaque enfant dit à peu près tous les trois mots, "moi je", ils sont tous pratiquement enfants uniques, voire un frère ou une soeur, ils sont mignons mais très individualistes; ils sont presque tous catholiques, donc ont des noms étonnants pour moi après trois mois et demi en afrique de l'ouest, louis philippe, thomas, lise, bertrand, leurs nounous doivent faire preuve d'une patience et d'une philosophie à toute épreuve

malgré tout ça, les enfants sont des enfants et la peinture aplanit les moeurs, ils s'amusent et rigolent pendant deux heures

ils m'appellent maître, je laisse faire, je ne vais pas entrer dans une discussion fastidieuse pour si peu

à la fin de la séance, c'est un balais incessant de 4x4 gros comme des bus pour venir chercher les enfants; la responsable animation du ccf me remercie, je file dans mon quartier en rêvant des brochettes de foie que je vais m'envoyer





séance de peinture chez abi

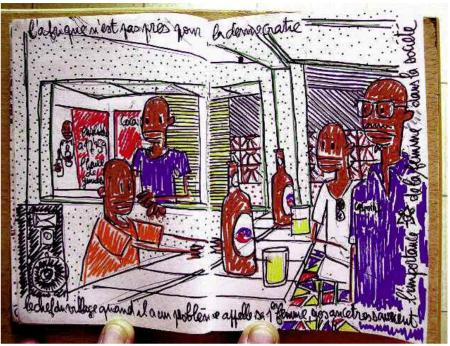
dimanche 29 mai il est midi, j'ai faim

à l'ombre d'un grand arbre dont je ne connais pas le nom, un resto ; des caquelons, des bassines, quelques glacières, un à deux réchauds à charbon, deux femmes s'activent ; un banc, des hommes attendent

ici les femmes sont des mères, elle s'occupent de nourrir la population les mecs sont comme des gamins, ils attendent sagement assis sur le banc des haricots rouges, du riz, de la soupe de tripes, d'autres plats en sauce dont je ne reconnais absolument pas le contenu, mais ça sent bon ; de l'atiéké, des fritures de poissons, de bananes plantin, du manioc, tout est là pour prendre un bon repas

de l'autre côté de l'arbre, le garage à mob, des hommes fument et discutent ; il fait très chaud, mais à l'ombre du grand arbre il fait meilleur ; je m'assois et j'attends mon tour

la vie est douce à ouagadougou, les gens simples et sympas, tout le monde me sourit ; les burkinabés n'ont pas autant de rancoeurs que les sénégalais envers le toubab ; loin des côtes, ils n'ont jamais été vraiment envahis ; pendant longtemps le burkina fournissait en main-d'oeuvre sa grande voisine, la côte d'ivoire ; il a même été question à un moment de fusionner les deux pays ; depuis une dizaine d'années que la guerre a ruiné la côte d'ivoire, beaucoup



restaurant en ville

d'ivoiriens se sont réfugiés ici

les burkinabés sont tranquilles, ils sont même pratiquement xénophiles, l'étranger est le bienvenu, il amène un supplément d'âme au pays ; donc l'étranger que je suis se sent vraiment bien ici, dans le pays des hommes intègres et sympas

mercredi 1 juin

un mois à ouagadougou, départ pour bobo dioulasso

départ tranquille, j'ai loupé le bus de 9 heures, le prochain est à 11 heures ; les chauffeurs se restaurent avant le départ, à l'ombre du bus

il fait très chaud; en route pour bobo dioulasso, 4 mois jour pour jour depuis mon arrivée en afrique, à peu près quatre mille kilomètres; une dizaine d'ethnies rencontrées, à peu près autant d'escales dans les familles et toujours ce sentiment mélangé, de joie de continuer, d'excitation de la découverte, de l'aventure et de peine de quitter ces gensses rencontrés au fil de la route, des centaines d'enfants, leurs peintures, leur joie, leurs sourires; des "tonton charles" comme s'il en pleuvait

à chaque fois c'est un déchirement; et à chaque fois c'est une joie de découvrir d'autres gensses, d'autres familles, d'autres enfants, simples comme le bonheur; partout où je vais, des gensses simples, invité partout sans gêne, sans manières; les relations sont faciles; dès que l'on est accepté dans une cellule familiale,



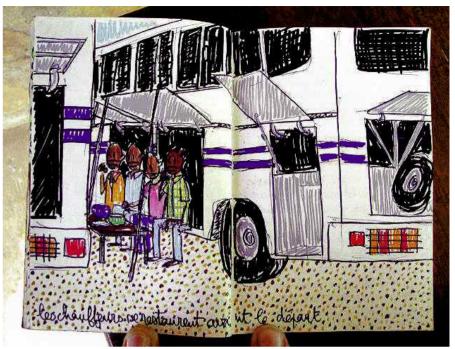


séance de peinture au centre culturel français de ouagadougou

167







les chauffeurs se restaurent

tout devient beaucoup plus simple ; un endroit que j'ai connu seul change totalement quand je le traverse avec un ami, cette expérience souvent renouvelée est drôle à vivre

dans l'autre sens aussi, souvent ayant visité un lieu avec un membre de la famille, j'y reviens seul, et là je m'aperçois de la différence : seul on est un toubab, accompagné par un local, on se fond plus dans le paysage



bobo dioulasso

jeudi 2 juin

la famille à bobo

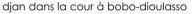
j'arrive à bobo à la station de bus ; abdou vient me chercher en 103 peugeot, qui sont ici des P50, nous partons sur les chapeaux de roues vers la maison ; les routes à bobo sont comme la plupart des routes que j'ai pu connaître ici, défoncées ; des trous gros parfois comme des voitures

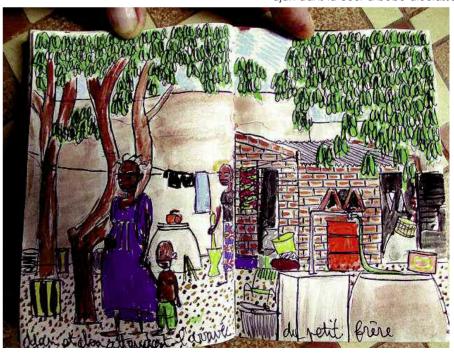
il parait que lors des fêtes, les jeunes, encore eux, allument des feux sur le bitume, ce qui a tendance à le faire fondre et laisser des trous ; comme la DDE locale n'est pas des plus véloces, les trous durent et s'agrandissent au fil du temps ; cela provoque un ballet gracieux de tout ce qui peut rouler, une sorte de slalom géant ; il n'est pas rare de se retrouver nez à nez avec un bus ou un camion, chargé au moins deux fois plus que de raison, qui lui aussi tente d'éviter un trou de son côté et se retrouve donc du nôtre ; la tolérance sur le franchissement des lignes continues, voire des sens uniques est proportionnelle à la grandeur des trous

nous quittons le goudron, les routes dites goudronnées, les 12 mètres, avenues et les boulevards, pour rentrer dans les six mètres, les rues adjacentes, desservant les habitations; bobo comme ouaga, est une ville à plan orthogonal; les logements sont le plus souvent en rez-de-chaussée entourés d'un jardin, clos par des murs; cette typologie urbaine donne au burkina un aspect beaucoup plus



la grand mère griot





anglo-saxon que ses grands voisins, qui eux seraient plutôt sur un plan urbain dense et en étoile à la française; les 6 mètres sont en laterite, pas entretenus, sans système d'évacuation, il y a donc de grandes saignées naturelles qui se sont creusées au long des années à chaque saison des pluies; et nous y sommes en plein, dans la saison des pluies

sur le P50 assis sur le porte bagage, mon fondement souffre du manque d'entretien de la voirie ; mais nous finissons par arriver

en entrant, j'ai droit aux honneurs de la maison, tout le monde est là pour me souhaiter "bonne arrivée"

la maison à bobo

la maison est composée, comme souvent en afrique, d'une cour autour de laquelle s'articulent les corps de bâtiments, une à deux pièces en enfilades; une pièce commune devant et une chambre derrière; il y a ici 6 cellules du même type; dans la cour une petite bâtisse d'où s'échappe une fumée noire, la cuisine; dedans les femmes cuisinent autour de l'âtre dans la fumée dans un coin de la cour, deux murs sans toit isolent les toilettes, salle de bains à ciel ouvert; une dalle en ciment avec au milieu un trou pour les toilettes, un autre au niveau du sol qui donne dans la rue pour évacuer les eaux usées; cinq manguiers dans la cour font de l'ombre et la rendent très agréable à mon arrivée, les deux plus jeunes filles de la maison sont déplacées dans une seule cellule pour m'offrir la leur; j'accepte sans façon, de toute manière je suis l'invité ca ne sert à rien de batailler

j'ai donc une cellule pour moi tout seul, soit deux pièces, salon et chambre sous la tôle ; crevé par mon voyage et surtout par la chaleur humide et étouffante de bobo, je me couche et m'endors

quand je me réveille à 18 heures il fait nuit ; je sors dans la cour, les femmes s'activent pour préparer le dîner, du to, chouette un truc blanc solide, avec une sauce gluante plus ou moins verte, on m'en avait parlé, je ne connaissais pas, mais là je n'ai pas envie de connaître

je prétexte une indigestion pour éviter le pire, mes hôtes sont un peu vexés mais comment leur dire que je préfère filer au bar du coin me faire des brochettes de foie excellentes, plutôt que de vomir tout de suite là dans la cour

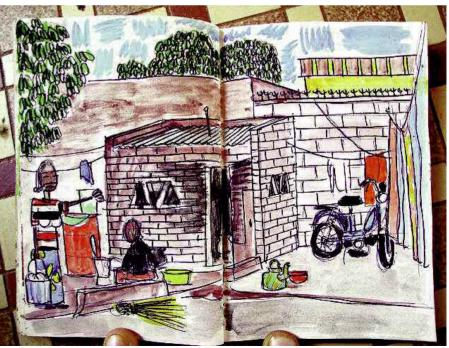
les petits de la maison

le lendemain matin, au réveil, je fais la connaissance de toute la famille ; les enfants encore timides me regardent de loin ; patience les petits, bientôt vous aller me monter dessus, me tirer les cheveux et m'appeler "tonton charles" ; il y a abdou sa femme et leurs trois enfants, une soeur et son enfant, la grand-mère griot, un demi-frère et sa famille en froid, tous diola et deux bonnes, peules ; depuis que je suis arrivé, je suis sidéré par le classification des ethnies et la hiérarchie au sein de la même ethnie ; l'afrique est castée et je le découvre, parfois avec effroi

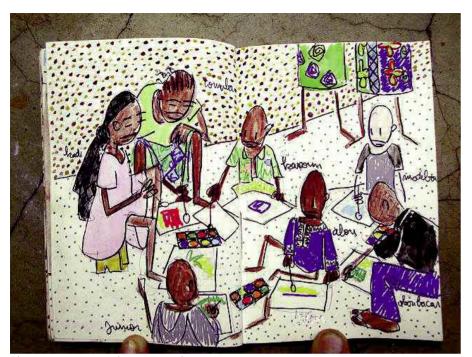


djan trie le riz









séance de peinture à la maison à bobo-dioulasso

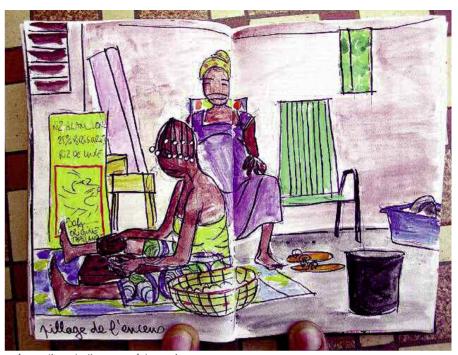
ici, on parle sans complexe de castes de chefs et de castes d'esclaves ; un peu sidéré par tout ceci, j'ai du mal à comprendre les diverses explications que l'on peut me fournir à chaque fois que l'on m'en parle

ce que j'ai pu comprendre malgré tout est que les diolas ou les peules sont des ethnies de maître, les griots ont une certaine importance puisqu'ils sont la mémoire orale de l'afrique, mais moindre par rapport à certains, les forgerons sont considérés comme des sous gensses; je m'amuse d'ailleurs avec une voisine peule qui me fait les yeux doux et lui soutiens mordicus que je descends, ce qui est vrai, d'une famille de forgerons, et que j'en suis fier; ça la désespère, elle me dit avec espoir que je ressemble à un peule, "non" lui dis-je, mon arrière grand-père était forgeron

dans le nord du mali, on m'a raconté que les touaregs ont leurs esclaves, les bella, sur lesquels il ont à peu près droit de vie ou de mort

en mauritanie, l'esclavage a été aboli en 2001; mais pourquoi ne sait-on pas ça en europe, pourquoi personne n'en parle jamais ?

cette hiérarchie expliquerait beaucoup de choses ; des choses que l'on n'a pas forcément envie de savoir, et qui arrangent plein de gensses



préparation de l'encens à la maison

samedi 4 juin

séance de peinture à la maison à bobo dioulasso

comme souvent quand j'arrive, les enfants sont curieux et toujours un peu intimidés; ils tournent autour de moi par cercles concentriques jusqu'à me toucher; au bout de deux jours ils se sont familiarisés; quand je reviens de mes promenades, je suis accueilli par de tonitruants "bonne arrivée"; mais tout change à partir du moment où je sors le matériel de peinture; je m'amuse à faire durer le plaisir et à constater à chaque fois le changement radical qui s'opère alors; une fois parmi eux, assis par terre à les dessiner pendant qu'ils peignent, ils m'acceptent dans le cercle je ne suis plus un grand, mais un dessineur, comme eux

alors ils me montent dessus, ne sont plus timides, ils veulent voir et se voir dans mes peintures; nos rapports sont radicalement différents, lorsque je reviens de mes promenades, il courent vers moi se jettent dans mes bras, je fais partie de la famille; le plus intéressant c'est que ça marche systématiquement comme ça; il y a maintenant plein d'enfants, les petits voisins sont là aussi, les grands s'y mettent; la cour cimentée est remplie de peintres; sur la partie en terre battue, les peintures sèchent; il y en a de plus en plus, elles recouvrent maintenant toute la cour; les filles qui préparent le dîner slaloment entre elles en évitant soigneusement de marcher dessus; toute la famille est concernée par

la séance de peinture, à part peut être la grand-mère griot qui semble un peu dubitative de cet intérêt soudain, d'ailleurs elle appelle deux petits gars qui sont ses larbins et leur demande une série de choses, ce qui les éloigne définitivement de la séance ; le reste des adultes regardent la scène, en souriant, attendris

dimanche 5 juin

dans l'attente d'un heureux événement

djan, la femme d'abdou est enceinte jusqu'aux yeux, elle est resplendissante de plénitude, grande, belle, elle se déplace avec une grâce incroyable dans cette cour, cuisine, salle de bains, toilettes

malgré son état, elle bosse toute la journée, porte des poids, elle ne se ménage pas ; elle nourrit toute la famille et ne se plaint pas de ses efforts ;

je sors visiter la ville, me promener dans bobo, cette ville jardin, le quartier est sympa ; nous habitons à côté d'un marché aux poissons tenu par une armée de femmes, ça piaille toute la journée ; et des bars à liqueurs, ce que je n'avais pas vu au sénégal ou au mali, la religion est beaucoup moins présente dans la société burkinabé, il y a une permissivité et une tolérance beaucoup plus grandes

ici il y a des cafés partout, que l'on appelle des maquis, les clients sont des maquisards ; au burkina, force est de constater qu'il y a beaucoup de maquisards

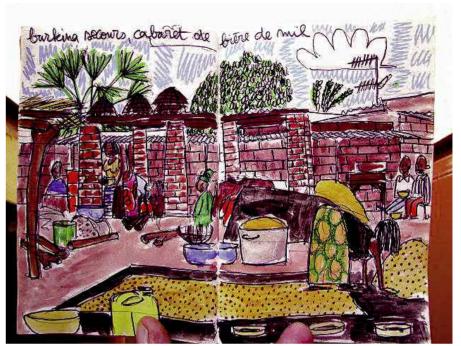
sur la voie de chemin de fer de la révolution, de temps en temps passe un train de marchandises, infini ; il traverse le quartier de part en part, au ralenti, en faisant tout trembler, dans un vacarme effroyable de machine d'un autre siècle ; en afrique, les machines que j'ai rencontrées ont vécu et elles le racontent, à grands renforts de fumée, de fuite d'huile et de fracas

nous sommes à la limite de la ville ; à droite le centre, à gauche la campagne, la végétation luxuriante, des herbes plus grandes que les gensses, des arbres gorgés de fruits ; sur le goudron tout et n'importe quoi, porté, traîné par toute sorte d'équipage ; j'assiste en direct à la collision entre un mouton et un motocycliste, la moto est morte, le mouton à l'air d'aller, à voir, et le motocycliste se tord de douleur, mais debout ; aussitôt se crée un attroupement autour et un embouteillage

il fait lourd, je me pose au café du coin où j'ai pris mes habitudes ; sous les arbres, à l'ombre, au bord du goudron, je regarde devant moi le spectacle de l'afrique ; les gensses qui passent, les vélos, les motos transportant jusqu'à 5 personnes serrées, un veau ou 20 poulets la tête en bas

des 504 break de toutes formes, dans tous les états, bondées de gensses ; sur la galerie, leur vie : des sacs, des animaux, un chargement parfois aussi gros que la voiture ; des camions dans le même état, certains penchent vraiment et m'effraient en frôlant la terrasse, mais ça passe

la nuit tombe sur bobo-dioulasso, je rentre à la maison, les femmes s'activent dans la cuisine, les gamines font la lessive, les mecs regardent la télé



un dolo à bobo

Lundi 6 juin le dolo à bobo

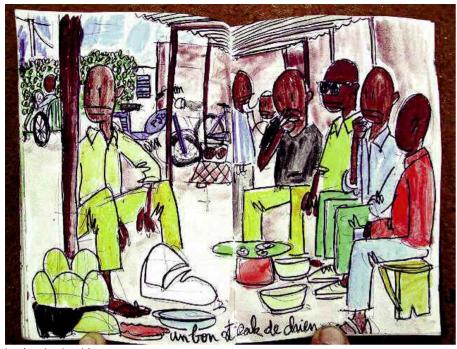
mon hôte me propose aujourd'hui d'aller dans un coin que je n'ai jamais vu; nous partons en P50, à droite, à gauche, à gauche, tout droit; nous entrons directement dans une cour, où s'activent des femmes pliées en deux autour de grandes bâches noires, où sèche du mil; au milieu un four en terre, des bassines dans lesquelles bout un liquide jaunâtre

autour, un préau, beaucoup d'hommes, quelques femmes, l'oeil vitreux, assis sur des bancs, chacun une calebasse à la main remplie du même liquide, nous sommes dans un dolo, un bar à bière de mil

mon hôte commande deux calebasses, 200 francs, je goûte pour être poli, ça a vaguement le goût du cidre en normandie ; l'ambiance me fait plus penser à une fumerie d'opium qu'à un bar ; tout le monde est calme, personne ne discute, tout le monde boit ; tout le monde est ivre mort

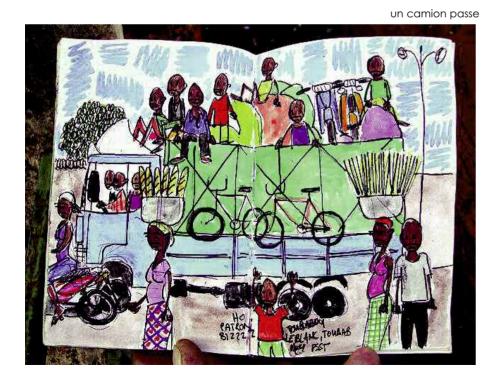
un homme arrive les bras chargés de paquets, quelque chose à manger dans du papier d'emballage de ciment, mon hôte rigole à l'idée de m'expliquer ce que c'est, j'observe le manège, l'homme vend sa cargaison aux clients qui se mettent à manger en continuant à boire ; il s'agit d'un marchand de viande de chien et d'âne, ce n'est pas franchement toléré, c'est pour cela qu'il ne fait que passer, mais il s'agit d'une pratique courante ici

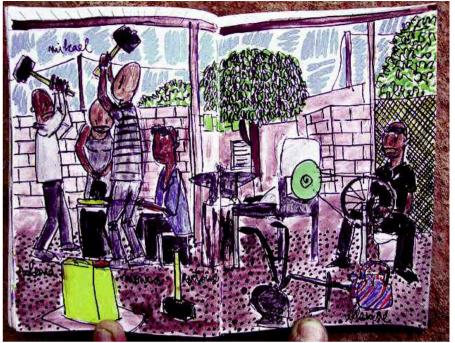




la viande de chien

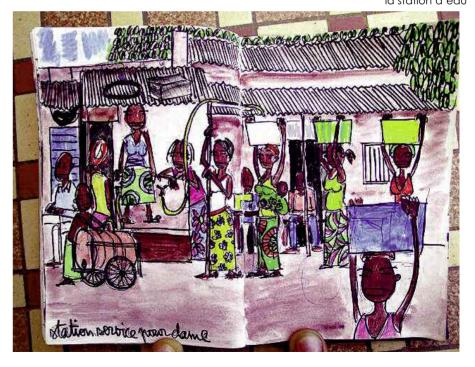
177





les ferroniers







mardi 7 juin bobo est un grand jardin

les jardins et la lessive au bord du ruisseau

peuplé de diolas - est-ce pour cela que je trouve une étrange similitude entre ici et ziguinchor, pays de diola également - même si leurs langues qui s'appellent le diola n'a rien à voir l'une avec l'autre

ici en effet, comme à ziguinchor, c'est très vert, des arbres d'une majesté époustouflante

l'une des choses qui m'a le plus impressionné depuis que je suis arrivé sur ce continent, sont les arbres, les baobabs bien sûr, qui sont sûrement les plus étonnants; mais pour moi, les plus beaux arbres que j'ai vus tout au long de mon voyage sont les manguiers, avec leurs feuilles superbes en forme de mains géantes; une canopée foisonnante et dense

les ânes et tous les autres animaux ne s'y sont d'ailleurs pas trompés, dès qu'il fait chaud, tout le monde file sous le manguier

ils ne sont pas seulement beaux, ils font des mangues, c'est fou ce que ça peut être bon une mangue qui vient de tomber du manguier

le manguier a du savoir-vivre et a le bon goût de libérer sont fruit mûr

la diversité de la végétation est le trésor de cette région, des eucalyptus, des arbres à pains et tant d'autres dont je ne connais pas le nom

le fromager, immense et majestueux qui domine tout les autres, au sol ses



le resto au bord de la voie de chemin de fer

racines aériennes en éventail l'accrochent avec grâce et force à la terre ; il y a un micro climat plus frais et plus agréable le long de la rivière arborée, où des jardiniers cultivent des plantes domestiques en sachets, des bananes et différents fruitiers ; la terre rouge est riche, la nature domine encore la ville qui s'allonge dans la forêt

le climat est plus clément qu'à ouagadougou, ici on respire et la saison des pluies qui s'annonce adoucit les températures

jeudi 9 juin i'aime les filles

oui j'aime les filles, j'en suis fier et ne crains pas de le dire haut et fort ; ici c'est la folie totale depuis 4 mois, j'en ai croisées des milliers, toutes plus belles les unes que les autres et d'une grâce incommensurable ; qui n'a jamais vu une magnifique plante africaine crachant un gros glavio entre ses deux dents du bonheur, avec une classe quasi parfaite, n'a jamais rien vu

mais il ne faudrait pas réduire ses beautés naturelles à ce simple usage; parfois je me retrouve dans un 7 places, un taxi brousse, un bus, un car rapide, une moto taxi, voire assis sur le porte-bagage d'un 103 peugeot collé à une femme, dont la sensualité ferait avoir une érection subite à un régiment d'e-unuques, comme un stupide étalon

ou lorsque sa peau douce et noire effleure mon bras, ma jambe, qu'un sein, voire deux, qu'une fesse, voire la paire, se presse sans vergogne contre mon dos ou mon pelvis ; que je sens sa fragrance enivrante, je manque défaillir de bonheur à chaque fois ; et lorsque l'on sait, en plus, que cette pratique est auasi auotidienne

ah que j'aime les transports en commun en afrique, les commerces minuscules, les files d'attentes

vendredi 10 juin

peinture avec tout le monde, les absents de la dernière fois et les adultes à la maison

après me l'avoir demandé à peu près à chaque retour de mes promenades ; je ressors le matériel de peinture, toute la famille est là ; il y a même quelques voisins qui en ont entendu parler

la séance commence et ne sera arrêtée que par la nuit qui tombe vers 18 heures; comme souvent, dès la deuxième séance, je n'ai plus grand'chose à faire, les enfants s'auto-gèrent; le plus dur c'est d'occuper les adultes pour qu'ils lâchent les petits et cessent de vouloir les conseiller

car comme toujours, les enfants sont beaucoup plus libres, et leurs peintures sont évidemment plus intéressantes que celles des grands ; même s'il ne s'agit pas là de faire de jugement de valeur, puisque le principe même de ces séances est de se laisser aller sans complexe et sans peur du regard d'une quelconque autorité, se prévalant d'une quelconque expérience ou d'un quelconque savoir

tout se passe comme sur des roulettes, la grand-mère est au marché, les hommes au maquis, les femmes depuis la cuisine nous regardent avec bienveillance ; tout va bien !

les enfants s'amusent, je supervise d'un oeil en lisant le journal, décidément la peinture est un jeu d'enfant

une fois terminée, j'accroche les feuilles au fil à linge au-dessus de nos têtes, les petits comme toujours sont fiers de voir leur production exposée au vu de tous ; les discussions vont bon train

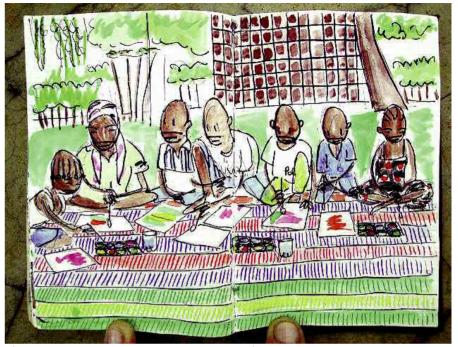
samedi 11 juin

séance de peinture au ccf de bobo, dans la verdure

après un rendez-vous manqué jeudi, une mésentente, une séance que j'ai zappée - la tête ailleurs sûrement - je viens le samedi à 16 heures un peu désolé de cette histoire

évidemment aujourd'hui il n'y a personne, les enfants qui sont venus jeudi ne sont pas là, j'aurais dû noter ce rendez-vous, je m'en veux

le régisseur et le jardinier du centre m'installent des nattes dans la pelouse ; j'étale le matériel ; après une dizaine de minutes à angoisser sur le tour que



séance de peinture au centre culturel français à bobo-dioulasso







séance de peinture dans la maison à bobo-dioulasso

prend cette séance, je passe par la bibliothèque ; il y a là une douzaine d'enfants, je les invite à venir me rejoindre dehors

ils arrivent, je leur explique le principe, ils s'assoient et peignent, des parents qui passent par là avec leurs enfants viennent, tout le monde s'installe

la séance commence, dans le calme et la bonne humeur

un père vient me voir et me demande s'il peut inscrire son fils, je ne comprends pas bien ce qu'il veut dire ; en réalité il pense que les séances sont hebdomadaires, il est déçu en apprenant que ce sera la seule, son fils s'installe avec les autres et peint

les enfants sont sages, comme à ouagadougou, il s'agit d'un public particulier, une frange de la population qui se donne l'accès au centre culturel français, mais ici nous ne sommes pas à la capitale, les enfants sont plus calmes ; je suis étonné depuis que je voyage en afrique par ces enfants ; étonné et franchement stupéfait par leur éducation ; encore une fois nous devrions, nous occidentaux, venir faire des stages pour voir ce qu'est l'éducation dans le respect et la bonne humeur ; aucun enfant que j'ai vu ici ne semblait martyrisé, au contraire ; ils rigolent tout le temps, ont une liberté que les nôtres n'ont pas, une liberté qui parfois pour mes yeux d'européen semble inconsciente ; mais non, ici, tout le monde est responsable de tout le monde

je crois voir souvent des enfants laissés à eux-mêmes, il n'en est rien, en réalité



séance de peinture dans la maison à bobo-dioulasso

la société entière les surveille, l'être humain fait ici partie d'un tout, l'individu sait que tout le monde le voit et le connaît; c'est parfois un poids mais cela évite souvent les débordements, le sentiment d'abandon ou de solitude que nous vivons quotidiennement en France et qui amène parfois les gens à faire n'importe quoi dans un sentiment d'impunité totale, ici ça n'existe pas finalement la séance durera deux heures jusqu'à la tombée de la nuit, tranquille

dimanche 12 juin

dernière séance dans la famille

il pleut des cordes ce matin 12 juin ;

tout le monde s'ennuie, les mecs sont partis au bistrot oublier leur blues dans quelques brakina de 65 cl ; les filles sont trempées à s'occuper de ranger la maison, dont plus de soixante-dix pour cent se trouvent à ciel ouvert, linge, vaisselle

les petits sont coincés sous une soupente et tentent d'éviter les torrents d'eau qui coulent de partout, par les multiples fuites dans la toiture

s'il ne faisait pas 38°, on pourrait se croire en bretagne en été; lorsqu'il pleut, toute vie s'arrête dans la maison, chacun attend à l'abri; il faut savoir qu'il tombe en un quart d'heure l'équivalent de ce qui peut tomber en un an dans un pays tempéré

j'appelle les petits depuis ma chambre qui n'a pas de gouttières ; je sors le matériel de peinture, il sont ravis ; s'installent dans le calme, les petites filles vont chercher des bols d'eau ; nous passons une heure à peindre, ils sont maintenant rompus à l'exercice ; je les écoute, ils prennent du plaisir, ils peignent la pluie, des nuages, des gouttes, des arcs-en-ciel et des soleils

je leur dis que je vais leur laisser deux palettes, des pinceaux et quelques feuilles pour qu'ils puissent continuer quand je serai parti

en fin de séance, je sors de mon sac mon oeuf salsa, un petit maracas en plastique, la boite de nescafé qui ne me quitte jamais et des casseroles qui traînent dans la pièce et leur montre qu'avec les pinceaux pris dans l'autre sens, on peut faire de la musique ; tout un chacun s'empare d'un instrument et nous chantons, nous tapons, c'est un émerveillement de voir avec quel naturel les enfants tapent en rythme ; les plus petits dansent, les ados attirés par le bruit nous rejoignent, nous sommes maintenant une bonne dizaine dans cette petite pièce ; nous arrivons juste à couvrir le bruit infernal et incessant de la pluie battante sur la tôle ondulée

cette dernière séance est un véritable bonheur, comme à chaque fois depuis six ans en france et depuis 5 mois maintenant dans divers pays de l'afrique de l'ouest; une série de moments simples, des séances de pratique de la liberté sans contraintes; la substantifique moelle des ateliers de peinture libre; et à chaque fois le même goût la même passion le même entrain et le

et à chaque fois, le même goût, la même passion, le même entrain et le même succès, quel que soit le public d'enfants avec lequel cela se passe

mardi 14 juin

le départ, un déchirement perpétuel

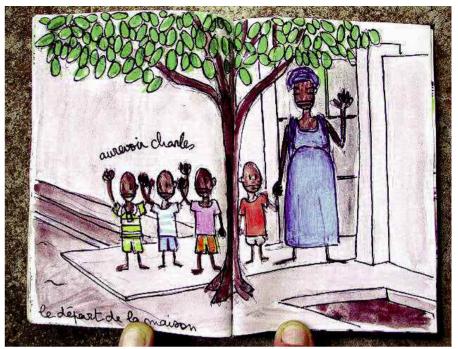
comme je l'ai écrit et répété, chaque départ est un déchirement ; ici à bobo dans cette famille, c'est encore pire, je sais que je laisse derrière moi cette femme merveilleuse de douceur, d'intelligence, de gentillesse et d'abnégation, dans une situation qui n'est vraiment pas enviable ; nous avons peu parlé mais j'ai vu encore ses yeux mélancoliques sur le pas de la porte ; je suis parti sans me retourner en pleurant, totalement impuissant face à cet état de fait ; encore une fois, les femmes en afrique ne sont pas à la fête, le poids de la société est une chape permanente qui fait plier les plus solides ;

même si toute la société repose sur leur épaules, les vrais maîtres du jeux sont encore une fois les hommes

ce n'est pas moi qui vais changer cette situation, je me sens impuissant, c'est dur ; les choses évoluent malgré tout, mais si lentement, et il s'opère dans certains pays des virages à 180° dont elles sont les premières victimes

rien n'est jamais acquis, la vigilance est de rigueur ; même chez nous où l'âpre combat a amené des victoires significatives

il ne faut jamais baisser la garde, ce serait un aveu de faiblesse dans lequel la partie adverse s'engouffrerait sans vergogne



aurevoir les enfants

tout acquis social est, a été et sera un combat de tous les instants ; dont celui de l'égalité homme-femme est un étendard



banfora

dimanche 19 juin

arrivée dans la famille dia, une famille nombreuse et heureuse

sur l'invitation de madina, et oui encore une femme, décidément, je me rends à la rencontre de la famille dia à banfora, petit village au sud du burkina, connu pour ses cascades et ses hippopotames en liberté

j'arrive en fin de journée par le bus tout confort venant de bobo

dans une petite famille, le père, la mère, leurs deux enfants et une petite nièce ; la vie est douce dans le village, ils habitent une petite maison, par manque de moyens ; mais il s'en dégage une sensation de bonheur, de calme et d'amour ; le père et la mère sont cousins et se connaissent parfaitement bien depuis longtemps, ils sont heureux et ça se voit

ils sont honorés de me rencontrer puisque je suis l'amis de leur amie ; l'accueil légendaire des africains n'est pas galvaudé, ils se mettent en quatre pour notre bonheur et notre confort, leurs enfants sont relativement grands, timides mais pas trop, les filles préparent le dîner et le père participe à toutes les tâches ménagères

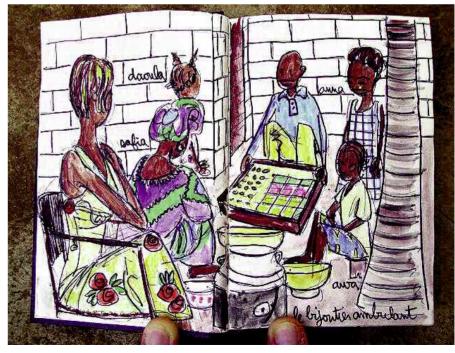
c'est beau à voir et ça me rassure, après moults expériences dont je ne me suis pas gêné de faire état tout au long de mon histoire

ce soir, il y a match de foot de la coupe du monde en afrique entre le ghana et je ne sais plus qui, ce sont les dernières chances africaines de gagner la

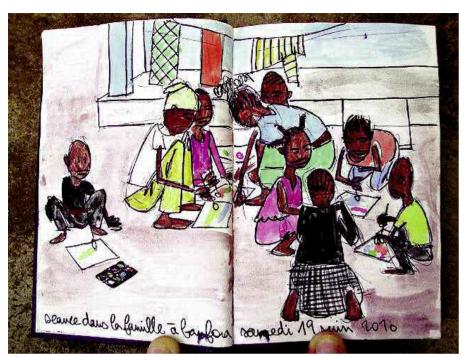


la préparation du repas

le marchand de bijoux et de produit de beauté







séance de peinture dans la famille à banfora

coupe du monde ; tout le monde est concentré ; nous nous installons dans le jardin et nous mangeons devant la télé, il fait chaud, mais ce n'est pas nouveau, je finis non pas par m'habituer, mais par accepter, d'avoir ma chemise trempée en permanence, et de boire 3 litres d'eau par jour

la nuit un léger vent permet de respirer

l'afrique a perdu, encore une fois elle n'ira pas en finale

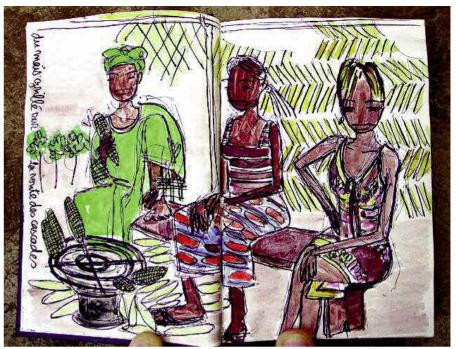
lundi 20 juin

séance de peinture dans la famille dia

comme d'hab' depuis 5 mois en afrique et 6 ans dans ma vie, j'étale les feuilles, les pinceaux et la peinture et en 5 minutes on entend les mouches voler, les enfants sont sages, ils peignent

les petits voisins viennent petit à petit, d'une dizaine au départ, on finit la séance à plus de vingt; comme toujours, je n'interviens que pour conseiller les plus petits ou les plus timides, ceux qui n'osent pas tremper leur pinceaux dans l'eau, comme toujours aussi, j'explique la technique en évitant soigneusement de donner un exemple, qui pourrait être considéré comme un modèle; les enfants veulent toujours faire plaisir

je prends la main du petit et la guide pour l'eau, la peinture et je laisse faire ; après un moment, je lui explique comment changer de couleur, une fois puis



du mais sur la route des cascades

deux, ensuite il a compris et le fait tout seul, ou bien il regarde autour de lui les plus grands, et en les copiant, il démarre et comprend qu'il peut improviser, le faire à sa manière, ça marche vite, c'est comme la vie, ou le vélo c'est un bonheur d'être témoin de ce qui se passe alors sous nos yeux les parents sont d'ailleurs bluffés par le talent insoupçonné de leurs enfants je suis encore agréablement surpris de voir que mes hôtes sont décidément épatants ; ils observent en témoin, sans intervenir, ils ont compris la pratique, sans que j'ai à leur expliquer

la nuit nous surprend au milieu des rires d'enfants ; une saine torpeur m'envahit, il est 19 heures, nous allons manger une grosse salade et du poulet, inutile de dire que ledit poulet est fermier et préparé avec amour par mes hôtes ; un régal et au lit

mardi 21 juin promenade aux cascades

dernier jour à banfora, nous allons visiter les fameuses cascades, nous partons en moto; quelques kilomètres plus loin, arrêt obligatoire, la mob de madame a des ratés et le porte bagage donne des signes de faiblesse l'extraordinaire ici, comme partout où j'ai pu passer en afrique, c'est la proximité et le foisonnement de tout ce dont on a besoin

effectivement à 50 mètres de la panne, il y a un réparateur de mobylettes, et à 20 mètres du réparateur, un ferronnier, tout est réglé le temps de manger un épis de mais grillé, à l'ombre des crintins, quelques sachets d'eau, des clopes, nous voilà repartis au milieu des canes et des mais; de nouveau un problème de mob, il s'agit d'une mauvaise carburation, je sors mon couteau suisse et accélère le ralenti; nous repartons sous les hourras d'enfants qui sont impressionnés par ma science et l'efficacité de mon victorinox; la route est lonque en mob

nous arrivons aux cascades, au pied la forêt de manguiers gigantesques auxquels s'accrochent des lianes énormes, nous traversons des hautes herbes, montons le long des chutes pour arriver en haut, en nage

mais le paysage verdoyant, embaumant et d'une générosité tropicale est un

la récompense valait l'effort fourni : des bassins, des baignoires naturelles, l'eau est fraîche mais sans plus, c'est un bonheur de plonger dedans et de se faire masser sans ménagement par des tonnes d'eau qui dégringolent nous sommes entourés par plein de burkinabés en goguette et en maillot de bain ; au loin des montagnes, en bas la forêt tropicale, tout est vert, il fait encore chaud mais nous sommes dans l'eau

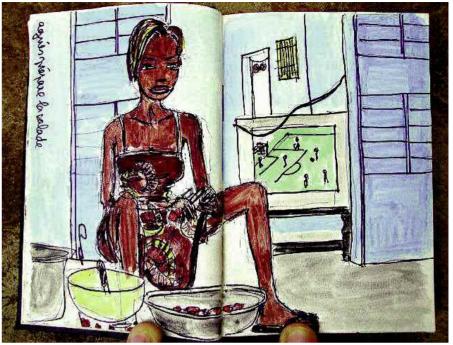
jeudi 23 juin ouaga lomé le voyage

enchantement des sens

14 heures de bus, ouagadougou - lomé, voyage paisible, les burkinabés sont des gensses sérieux, on ne voit pas ici les empoignades pour monter dans le bus, les machines sont en bon état, bien entretenues, il y a même la clim arrivée à lomé à 4 heures du matin, la ville dort ; mes prévisions climatiques sont justes, il fait doux, je sens l'océan qui ne doit pas être loin l'ambiance est drôle, tous les voyageurs du bus sont là, nous sommes massés entre le bus et une guitoune coca-cola, ouverte pour notre arrivée sur le boulevard, il n'y a pratiquement pas de circulation, pas de hordes de taxis qui nous attendent à l'arrivée

au bout d'une demi-heure et moults cafés, cocas, omelettes, spaghettis à la tomate, je suis réveillé, je ne comprends pas ce qui se passe autour de moi ; pourquoi tout le monde reste là, sans réagir ; comme si la vie s'arrêtait là je décide d'agir, de faire quelque chose pour casser cette bulle invisible qui semble nous lier tous ici, cette nuit

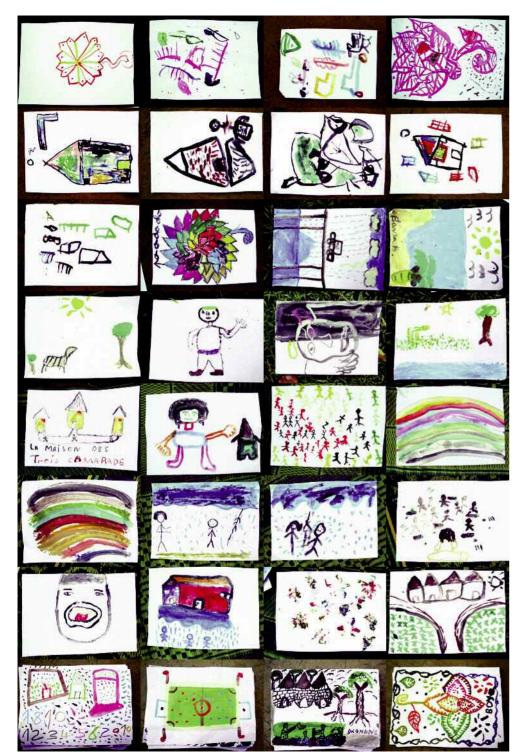
j'arrête une rare moto qui passe et lui donne l'adresse d'un hôtel sur le bord de mer ; 2500 francs cfa pour dix kilomètres en pleine nuit, la vie n'est vraiment pas chère au togo ; j'apprendrai plus tard que le prix est de cinq cents francs ; je chevauche la moto, nous filons sur le boulevard, dans la nuit noire 300 mètres plus loin, nous arrivons à la plage, à droite toute ! direction baguida, la pleine lune nous éclaire, un léger vent chaud et humide, des cocotiers dansent en ombre chinoise sur l'océan qui vaque au loin



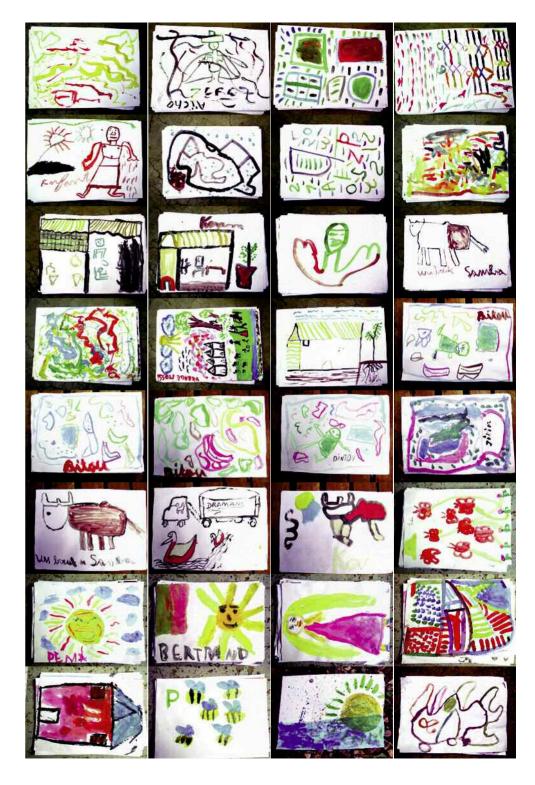
salade et match

nous traversons le port de lomé, la route est en plein chantier, comme dans la plupart des villes que j'ai pu traverser dans mon périple africain nous passons devant de grands entrepôts, une raffinerie pétrolière, une cimenterie gigantesque qui alimente toute l'afrique de l'ouest ; la route me semble interminable ; enfin l'auberge, il est 5 heures, le jour se lève, je vais me coucher





la peinture des enfants au burkina fasso





togo



Iomé



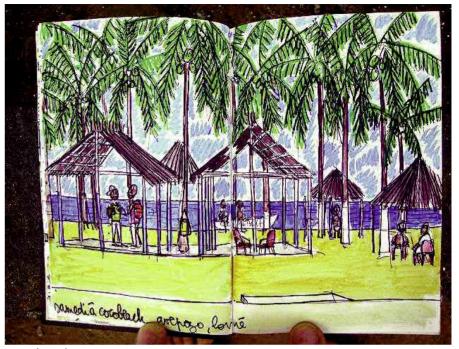
depuis 5 mois en afrique de l'ouest, j'ai traversé cinq pays, tous différents les uns des autres, le togo ne déroge pas à la règle

il faut toujours un temps d'adaptation pour savoir comment ça fonctionne, trouver les produits de première nécessité, se véhiculer

ici, à l'inverse du mali, les motos taxi sont plus chères que les taxis, les épiceries sont à l'intérieur des jardins sans aucune indication, et les cigarettes introuvables; les plats diffèrent totalement, et malgré la proximité de l'océan, on mange plus facilement de la viande que du poisson

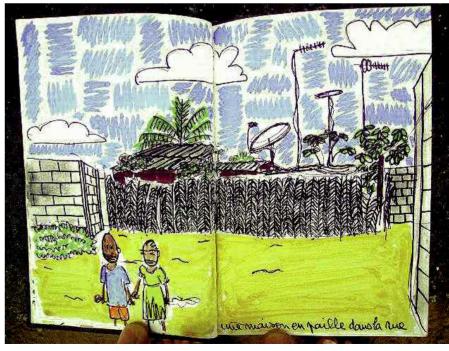
l'attitude des gensse n'est pas la même non plus ; ici les gensse sont moins amènes, le togo est en crise, "la suisse" de l'afrique de l'ouest sombre depuis une bonne dizaine d'années ; la violence augmente, l'attitude générale s'en ressent, les gensse sont fatalistes comme souvent en afrique, mais la tension est palpable, la rancoeur vis à vis de l'ancien colon revient sans cesse, comme j'avais pu le sentir au sénégal

lomé, la ville, coupée en deux par la frontière avec le ghana, est à l'abandon ; en ruine, rebâtie au jour le jour de manière totalement anarchique ; petite, la plupart des bâtiments ne dépasse pas un étage ; posée au bord de l'océan sur une plage sublime, elle est dos à la mer



coco-beach

une rue de baguida



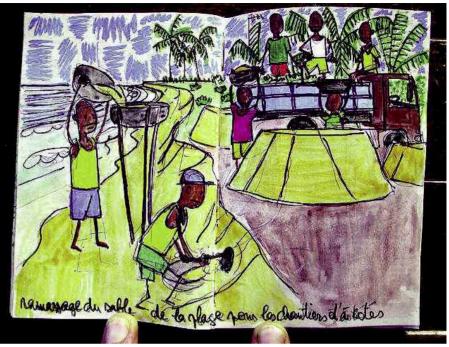




les femmes au marché à lomé

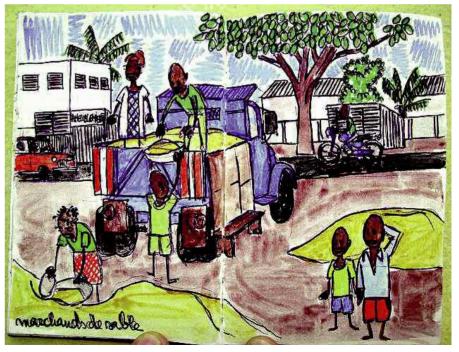




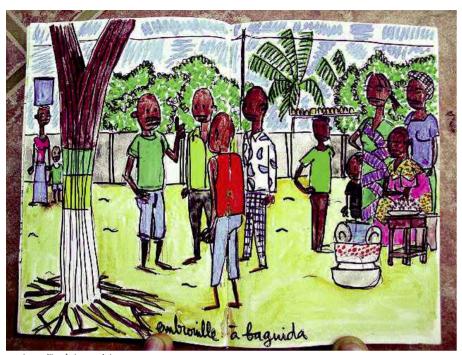


ramassage du sable sur la plage de baguida









embrouille à baguida

le centre structuré par un boulevard circulaire, éventré et pas fini, laisse la place à des banlieues tentaculaires ; le centre ville est un grand marché, animé, entièrement piétonnier de fait, par la masse compacte qui remplit ses rues du matin au soir ; les quelques voitures qui s'y engouffrent sont submergées d'une marée humaine ; on y vend de tout en grandes quantités ; il y a les boutiques, devant leurs vitrines les camelots et leurs présentoirs portatifs et partout dans les rues les marchands ambulants

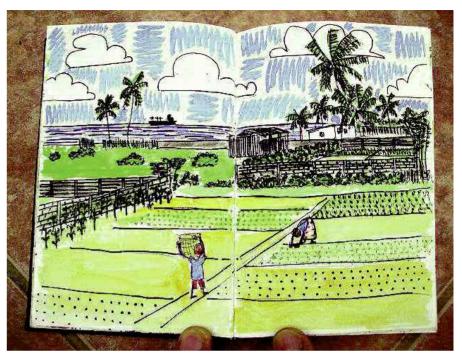
mercredi 29 juin

le petit village de baguida

après 5 mois de voyage dans les familles, au plus près de la réalité africaine, en arrivant au togo je n'ai pas de contacts locaux

je m'installe au bord de la mer dans un hôtel pour toubab avec piscine à 50 mètres de la mer, j'apprécie ce luxe auquel je n'étais plus habitué, salle de bains, papier toilette, côtes de boeuf comme à la maison, c'est les vacances ; le matin, je traverse le village allongé sur l'océan et je vais prendre mon nescafé à la cafétéria samari ; vers six heures les gens partent au travail, c'est l'heure de pointe, il y a une folle activité le long du goudron

dans la direction de lomé, les femmes chargées de victuailles vont au marché, la route est presque exclusivement réservée aux taxis, à cinq, le coffre rempli,



les rangs de salades, ognons, haricots verts

le marché à togo soir



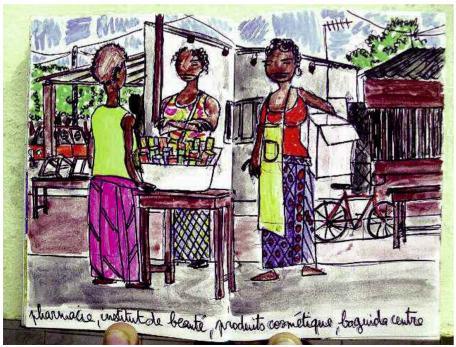


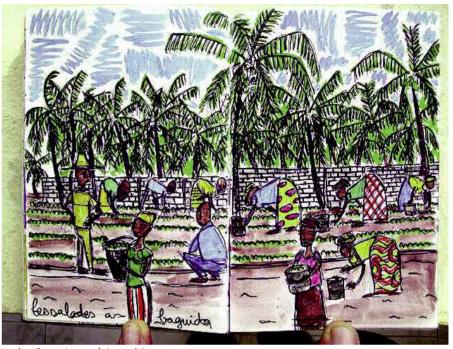


rendez vous à la station shell

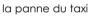
203

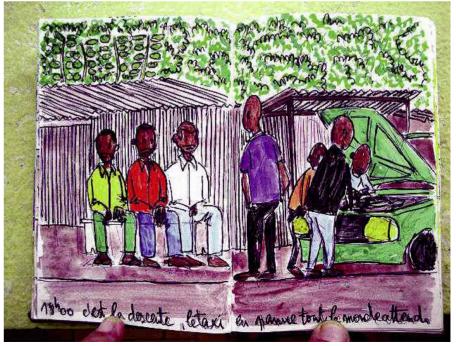




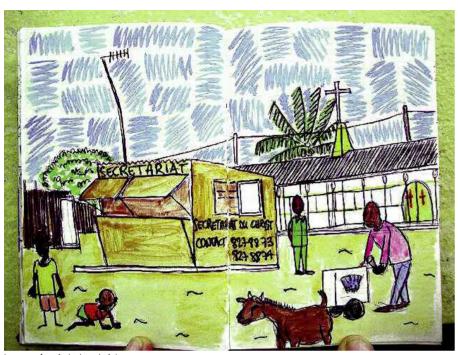


un jardin potager à baguida









le secrérariat du christ

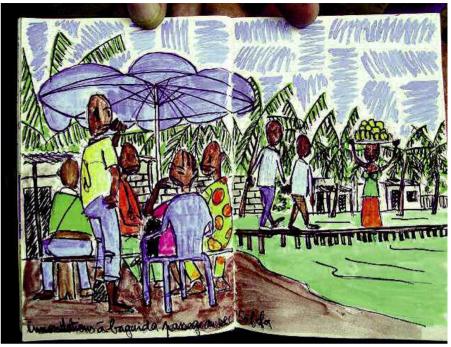
c'est 350 francs la course pour lomé

vers 8 heures, je rentre à l'hôtel par la plage, le village s'active tranquillement, chaque jour je me promène plus loin, par cercles concentriques autour de l'hôtel et je découvre de nouveaux quartiers; le village est grand, les maisons sont cossues; au centre, le long de la voie ferrée désaffectée un petit marché, les pluies diluviennes l'ont coupée en deux; des petits ponts ont été installés partout où cela était nécessaire, c'est 50 francs pour les emprunter, les voitures, elles qui passent malgré tout, creusent inexorablement les rues inondées; en créant des pièges, quelques-unes y restent plantées ou s'en sortent en s'y mettant à plusieurs ou à cheval

dimanche 3 juillet les cafés les amis à baguida

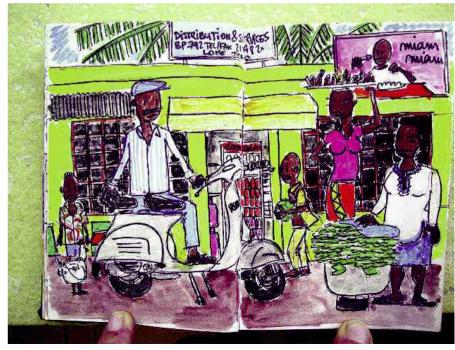
au togo on ne se prive pas de boire, les cafés, resto et tout autre débit de boissons ne désemplissent pas ; la vie est rythmée par les divers arrêts pour boire une bière de 65 cl ; cela rend la journée parfois longue et fastidieuse, et parfois intrépide et virevoltante

il y a les incontournables, le soir vers 18 heures trente, pour l'apéro, un grand classique; et puis il y a les week-end et cela varie en fonction de la météo; aujourd'hui dimanche, le groupe s'est approché de la plage, il y a là tous les



les ponts sur l'inondaiton



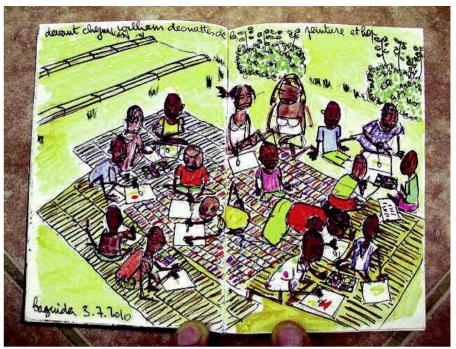




le café à 100 francs à la cafétéria samari







dernière séance de peinture, au bord de la plage à baguida

piliers de l'apéro, l'après-midi promet d'être longue; tout le monde est là : anani, georges, oncle, christelle; les conversations vont bon train, tout le monde s'amuse en s'enivrant, les cadavres de bières jonchent le sol; plus l'après-midi avance plus il est difficile de se lever de sa chaise

mardi 5 juillet dernier atelier du voyage

séance sur la plage avec les enfants qui travaillent à ramasser les coquillages

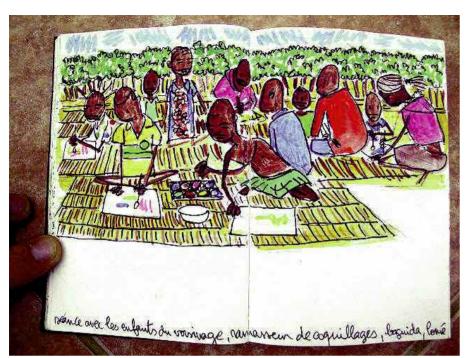
je vois le matin, en me promenant, un groupe d'enfants de 5 à 12 ans qui ramassent des coquillages dans l'océan à l'aide de nasses qu'ils remplissent de sable et de coquillages, ils les tamisent dans les vagues, le sable s'en va, les coquillages restent; c'est un travail très physique et épuisant; ils font pourtant cela toute la journée

william, un peintre belge en retraite créative, rencontré sur la grève, me propose de faire un atelier devant chez lui avec ces enfants qu'il connaît pour les côtoyer tous les jours

nous étendons de grandes nattes devant la maison dans le sable, à l'ombre des arbres, l'atelier peut commencer ; pendant deux heures ces enfants redeviennent des enfants, avec les rires, les cris et la joie de leur âge

le résultat est comme toujours surprenant, les peintures sont plus brutes, les plus





dernière séance de peinture, au bord de la plage à baquida

petits de la bande ne sont jamais allés à l'école et n'ont pour la plupart jamais tenu de stylo et encore moins de pinceau ; la séance est un peu plus longue à démarrer, mais une fois lancée, ils s'habituent, les plus grands s'occupent des plus petits, comme toujours

les mamans s'approchent, prudentes, elles se demandent ce qui se passe, elles nous regardent avec william d'un air suspect, elles discutent entre elles en éwé; j'entends le mot photocopie qui ressort dans chaque phrase, on nous dit qu'elles pensent que nous allons photocopier les dessins de leurs enfants pour les revendre à prix d'or en europe

aie! il va falloir être clair; je tente tant bien que mal d'expliquer ce que je fais, elles n'ont pas l'air totalement convaincues mais se laissent emporter par l'ambiance de l'atelier et finissent par passer un moment avec les enfants;

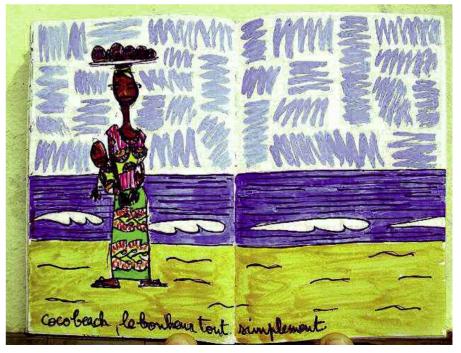
occupé à encadrer l'atelier, je ne m'attarde pas à me justifier

c'est la première fois que cela m'arrive, c'est ici, je n'en suis pas spécialement étonné; le togo est un pays vraiment pauvre où le temps des enfants est compté en heure de travail du matin au soir, après l'atelier je passe par la plage et recroise les enfants qui ont repris leur activité de ramassage de coquillage, ils me saluent en souriant



dernière séance de peinture, au bord de la plage à baquida

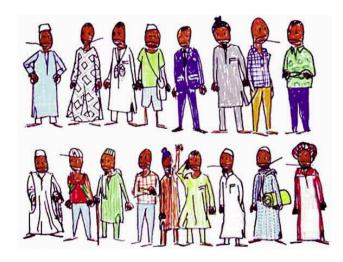
coco beach le bonheur tous simplement





la peinture des enfants au togo





merci

chaminou & serge, fernande, michel, yola delière et loïc chevrant-breton et l'association Arts et Développement, sam assedo et Quadrissimo, Squaaly et adrien gingold de NOVA, stéphane denis de la S.N.C.M., la société PRIMAT, sigrid caquelard gouitaa et WATT4YOU, anneka bodocco, eric lange de France Inter et du Mouy, paul santoni, pierre carava, joss chez Oogie Life Store, sébastien manya d'Aires Libres, jennifer castel de Graphigro, nathalie kauder, alice hamon, claudie croizet, sophie courrian, ailles fortabat, JoFo, stéphane quentin, richard edery, christian boucherie, roberto molo et shlomit, poochtouf, sophie trouillet, sandi despierres, sandrine deketelaere, mickaël morel-Jean, jeanne michard, claire métais, patrick merle à La Provence, aurélie bes à kaolack, allasane ba, ousmane ba, amadou ba, ousmane ndiaye, cheick sidia sagnan, malan sagnan, binta à ziguinchor, mohamed à tambacounda, allahsane et aboubacar à Africa Hawa à bamako, crios et boubacar à mopti, jérémy et sa famille à sangha, abi, kofi, dominique à ouaga, djamilla à bobo, adama dia et sa famille à banfora, christelle kognon, aïssatou anina, thiat de Keur Gui, émilie goa, capitaine chewing, nadège ouédraogo, patrick leyx, antoine beysens au Sun Light Social Club, madina guerre, krila, sandrine chassagne, fabienne biehler , laëtitia & fred à Les Buvards, pierre-henry rouzoul, hélène quinet, robex de Plato-Radio, Zabou, seriane mouhamadou bamba gnina à n'diendiena, fatou traoré à ouagadougou, moana à marseille, la Maison pour tous Kallisté - la granière

toutes les familles qui m'ont accueilli chez elles, pendant six mois, durant ce premier voyage ;

et les milliers d'enfants à marseille et en afrique de l'ouest dans les villes et les pays traversés

contact: contentpourrien@free.fr

site internet: http://contentpourrien.free.fr

Numéro ISBN: 978-2-7466-2915-8

dessins et textes : charles http://uncharles.free.fr Relecture : Nathalie Kauder

Conception et mise en page : Alice Hamon

Impression: Quadrissimo, papier cyclus 115 gr

décembre 2010